LEONE LEONI.

Nous étions à Venise. Le froid et la pluie avaient chassé les promeneurs et les masques de la place et des quais. La nuit était sombre et silencieuse. On n'entendait au loin que la voix monotone de l'Adriatique se brisant sur les îlots, et de temps en temps les cris des hommes de quart de la frégate qui garde l'entrée de la Giudecca s'entrecroisant avec les réponses de la goëlette de surveillance. C'était un beau soir de carnaval dans l'intérieur des palais et des théâtres; mais au dehors tout était morne, et les réverbères se reflétaient sur les dalles humides, où retentissait de loin en loin le pas précipité d'un masque attardé, enveloppé dans son manteau.

Nous étions tous deux seuls dans une des salles de l'ancien palais Nasi, situé sur le quai des Esclavons, et converti aujourd'hui en auberge, la meilleure de Venise. Quelques bougies éparses sur les tables et la lueur du foyer éclairaient faiblement cette pièce immense, et l'oscillation de la flamme semblait faire mouvoir les divinités allégoriques peintes à fresque sur le plafond. Juliette

était souffrante, elle avait refusé de sortir. Étendue sur un sofa et roulée à demi dans son manteau d'hermine, elle semblait plongée dans un léger sommeil, et je marchais sans bruit sur le tapis en fumant des cigarettes de *Serraglio*.

Nous connaissons, dans mon pays, un certain état de l'ame qui est, je crois, particulier aux Espagnols. C'est une sorte de quiétude grave qui n'exclut pas, comme chez les peuples tudesques, et dans les cafés d'Orient, le travail de la pensée. Notre intelligence ne s'engourdit pas durant ces extases où l'on nous voit plongés. Lorsque nous marchons méthodiquement, en fumant nos cigares, pendant des heures entières, sur le même carré de mosaïque sans nous en écarter d'une ligne, c'est alors que s'opère le plus facilement chez nous ce que l'on pourrait appeler la digestion de l'esprit; les grandes résolutions se forment en de semblables momens, et les passions soulevées s'apaisent pour enfanter des actions énergiques. Jamais un Espagnol n'est plus calme que lorsqu'il couve quelque projet ou sinistre ou sublime. Quant à moi, je digérais alors mon projet, mais il n'avait rien d'héroïque ni d'effrayant. Quand j'eus fait environ soixante fois le tour de la chambre et fumé une douzaine de cigarettes, mon parti fut pris. Je m'arrêtai auprès du sofa; et sans m'inquiéter du sommeil de ma jeune compagne : — Juliette, lui dis-je, voulez-vous être ma femme?

Elle ouvrit les yeux et me regarda sans répondre. Je crus qu'elle ne m'avait pas entendu, et je réitérai ma demande.

— J'ai fort bien entendu, répondit-elle d'un ton d'indifférence, et elle se tut de nouveau.

Je crus que ma demande lui avait déplu, et j'en conçus une colère et une douleur épouvantables, mais par respect pour la gravité espagnole je n'en témoignai rien, et je me remis à marcher autour de la chambre.

Au septième tour, Juliette m'arrêta en me disant : A quoi bon?

Je fis encore trois tours de chambre, puis je jetai mon cigare, et tirant une chaise, je m'assis auprès d'elle.

— Votre position dans le monde, lui dis-je, doit vous faire souffrir?

— Je sais, répondit-elle en soulevant sa tête ravissante et en fixant sur moi ses yeux bleus où l'apathie semblait toujours combattre la

tristesse, oui, je sais, mon cher Aleo, que je suis flétrie dans le monde d'une désignation ineffaçable : fille entretenue.

— Nous l'effacerons, Juliette, mon nom purifiera le vôtre.

— Orgueil des grands! reprit-elle avec un soupir. Puis se tournant tout à coup vers moi, et saisissant ma main qu'elle porta malgré moi à ses lèvres : — En vérité! ajouta-t-elle, vous m'épouseriez, Bustamente? O mon Dieu! mon Dieu! quelle comparaison vous me faites faire?

— Que voulez-vous dire, ma chère enfant? — lui demandai-je. Elle ne me répondit pas et fondit en larmes.

Ces larmes dont je ne comprenais que trop bien la cause me firent beaucoup de mal. Mais je renfermai l'espèce de fureur qu'elles m'inspiraient, et je revins m'asseoir auprès d'elle.

— Pauvre Juliette, lui dis-je, cette blessure saignera donc toujours!

— Vous m'avez permis de pleurer, répondit-elle, c'est la première de nos conventions?

— Pleure, ma pauvre affligée, lui dis-je; ensuite écoute et réponds-moi?

Elle essuya ses larmes et mit sa main dans la mienne.

— Juliette, lui dis-je, lorsque vous vous traitez de fille entretenue, vous êtes une folle. Qu'importent l'opinion et les paroles grossières de quelques sots? Vous êtes mon amie, ma compagne, ma maîtresse....

— Hélas! oui, dit-elle, je suis ta maîtresse, Aleo, et c'est là ce qui me déshonore; je devrais être morte plutôt que de léguer à un noble cœur comme le tien la possession d'un cœur à demi éteint.

— Nous en ranimerons peu à peu les cendres, ma Juliette, laisse-moi espérer qu'elles cachent encore une étincelle que je puis trouver.

— Oui, oui, je l'espère, je le veux! dit-elle vivement. Je serai donc ta femme? Mais pourquoi? t'en aimerai-je mieux? te croiras-tu plus sûr de moi?

— Je te saurai plus heureuse, et j'en serai plus heureux.

— Plus heureuse! Vous vous trompez, je suis avec vous aussi

heureuse que possible; comment le titre de dona Bustamente pourrait-il me rendre plus heureuse?

— Il vous mettrait à couvert des insolens dédains du monde.

— Le monde? dit Juliette, vous voulez dire vos amis? Qu'est-ce que le monde? je ne l'ai jamais su. J'ai traversé la vie et fait le tour de la terre sans réussir à apercevoir ce que vous appelez le monde.

— Je sais que tu as vécu jusqu'ici comme la fille enchantée dans son globe de cristal, et pourtant je t'ai vue jadis verser des larmes amères sur la déplorable situation que tu avais alors. Je me suis promis de t'offrir mon rang et mon nom, aussitôt que ton affection me serait assurée.

— Vous ne m'avez pas comprise, don Aleo, si vous avez cru que la honte me faisait pleurer. Il n'y avait pas de place dans mon ame pour la honte, il y avait assez d'autres douleurs pour la remplir et pour la rendre insensible à tout ce qui venait du dehors. S'il m'eût aimée toujours, j'aurais été heureuse, eussé-je été couverte d'infamie aux yeux de ce que vous appelez le monde.

Il me fut impossible de réprimer un frémissement de colère, je me levai pour marcher dans la chambre, Juliette me retint. — Pardonne-moi, me dit-elle d'une voix émue; pardonne-moi le mal que je te fais. Il est au-dessus de mes forces de ne jamais parler de cela.

— Eh bien! Juliette, lui répondis-je en étouffant un soupir douloureux, parle-s-en donc, si cela doit te soulager! Mais est-il possible que tu ne puisses parvenir à l'oublier? Quand tout ce qui t'environne tend à te faire concevoir une autre vie, un autre bonheur, un autre amour!

— Tout ce qui m'environne! dit Juliette avec agitation. Ne sommes-nous pas à Venise?

Elle se leva et s'approcha de la fenêtre; sa jupe de taffetas blanc formait mille plis autour de sa ceinture délicate. Ses cheveux bruns s'échappaient des grandes épingles d'or ciselé qui ne les retenaient plus qu'à demi, et baignaient son dos d'un flot de soie parfumée. Elle était si belle avec ses joues à peine colorées et son sourire moitié tendre, moitié amer, que j'oubliai ce qu'elle disait, et je m'approchai pour la serrer dans mes bras. Mais elle venait d'entr'ouvrir les rideaux de la fenêtre, et regardant à travers la vitre où commen-

çait à briller le rayon humide de la lune : — O Venise ! que tu es changée ! s'écria-t-elle ; que je t'ai vue belle autrefois, et que tu me sembles aujourd'hui déserte et désolée !

— Que dites-vous, Juliette ? m'écriai-je à mon tour ; vous étiez déjà venue à Venise ? Pourquoi ne me l'avez-vous pas dit ?

— Je voyais que vous aviez le désir de voir cette belle ville, et je savais qu'un mot vous aurait empêché d'y venir. Pourquoi vous aurais-je fait changer de résolution ?

— Oui ! j'en aurais changé, répondis-je en frappant du pied. Eussions-nous été à l'entrée de cette ville maudite, j'aurais fait virer la barque vers une rive que ce souvenir n'eût pas infestée ; je vous y aurais conduite, je vous y aurais portée à la nage, s'il eût fallu choisir entre un pareil trajet et la maison que voici, où peut-être vous retrouvez à chaque pas une trace brûlante de *son* passage ! Mais dites-moi donc, Juliette, où je pourrai me réfugier avec vous contre le passé ? Nommez-moi donc une ville, enseignez-moi donc un coin de l'Italie où cet aventurier ne vous ait pas traînée ?

J'étais pâle et tremblant de colère ; Juliette se retourna lentement, me regarda avec froideur, et reportant les yeux vers la fenêtre : — Venise, dit-elle, nous t'avons aimée autrefois, et aujourd'hui je ne te revois pas sans émotion, car il te chérissait, il t'invoquait partout dans ses voyages, il t'appelait sa chère patrie, car c'est toi qui fus le berceau de sa noble maison, et un de tes palais porte encore le même nom que lui.

— Par la mort et par l'éternité, dis-je à Juliette en baissant la voix, nous quitterons demain cette chère patrie !

— *Vous* pourrez quitter demain et Venise et Juliette, me répondit-elle avec un sang-froid glacial ; mais pour moi, je ne reçois d'ordres de personne, et je quitterai Venise quand il me plaira.

— Je crois vous comprendre, mademoiselle, dis-je avec indignation : Leoni est à Venise.

Juliette fut frappée d'une commotion électrique. — Qu'est-ce que tu dis ? Leoni est à Venise ? s'écria-t-elle dans une sorte de délire, en se jetant dans mes bras, répète ce que tu as dit, répète son nom, que j'entende au moins encore une fois son nom ! — Elle fondit en larmes, et suffoquée par ses sanglots, elle perdit presque con-

naissance. Je la portai sur le sofa, et sans songer à lui donner d'autre secours, je me remis à marcher sur la bordure du tapis. Alors ma fureur s'apaisa comme la mer quand le sirocco replie ses ailes. Une douleur amère succéda à mon emportement, et je me pris à pleurer comme une femme.

Au milieu de ce déchirement, je m'arrêtai à quelques pas de Juliette et je la regardai. Elle avait le visage tourné vers la muraille, mais une glace de quinze pieds de haut qui remplissait le panneau me permettait de voir son visage. Elle était pâle comme la mort, et ses yeux étaient fermés comme dans le sommeil; il y avait plus de fatigue encore que de douleur dans l'expression de sa figure, et c'était là précisément la situation de son ame : l'épuisement et la nonchalance l'emportaient sur le dernier bouillonnement des passions. J'espérai.

Je l'appelai doucement, et elle me regarda d'un air étonné, comme si sa mémoire perdait la faculté de conserver les faits, en même temps que son ame perdait la force de ressentir le dépit.

— Que veux-tu? me dit-elle, et pourquoi me réveilles-tu?

— Juliette, lui dis-je, je t'ai offensée, pardonne-le-moi? J'ai blessé ton cœur....

— Non, dit-elle, en portant une main à son front et en me tendant l'autre, tu as blessé mon orgueil seulement. Je t'en prie, Aleo, souviens-toi que je n'ai rien, que je vis de tes dons, et que l'idée de ma dépendance m'humilie. Tu as été bon et généreux envers moi, je le sais; tu me combles de soins, tu me couvres de pierreries, tu m'accables de ton luxe et de ta magnificence, sans toi je serais morte dans quelque hôpital d'indigens, ou je serais enfermée dans une maison de fous. Je sais tout cela. Mais souviens-toi, Bustamente, que tu as fait tout cela malgré moi, que tu m'as prise à demi morte et que tu m'as secourue sans que j'eusse le moindre désir de l'être; souviens-toi que je voulais mourir et que tu as passé bien des nuits à mon chevet, tenant mes mains dans les tiennes, pour m'empêcher de me tuer; souviens-toi que j'ai refusé long-temps ta protection et tes bienfaits, et que si je les accepte aujourd'hui, c'est moitié par faiblesse et par découragement de la vie, moitié par affection et par reconnaissance pour toi, qui me demandes à genoux de ne pas les repousser. Le plus beau rôle

t'appartient, ô mon ami, je le sens, mais suis-je coupable de ce que tu es bon? Doit-on me reprocher sérieusement de m'avilir, lorsque, seule et désespérée, je me confie au plus noble cœur qui soit sur la terre?

— Ma bien-aimée, lui dis-je en la pressant sur mon cœur, tu réponds admirablement aux viles injures des misérables qui t'ont méconnue; mais pourquoi me dis-tu cela? Crois-tu avoir besoin de te justifier auprès de Bustamente du bonheur que tu lui as donné, le seul bonheur qu'il ait jamais goûté dans sa vie? C'est à moi de me justifier si je puis, car c'est moi qui ai tort. Je sais combien ta fierté et ton désespoir m'ont résisté; je ne devrais jamais l'oublier. Quand je prends un ton d'autorité avec toi, je suis un fou qu'il faut excuser, car la passion que j'ai pour toi trouble ma raison et dompte toutes mes forces; pardonne-moi, Juliette, et oublie un instant de colère. Hélas! je suis malhabile à me faire aimer; j'ai dans le caractère une rudesse qui te déplaît; je te blesse quand je commençais à te guérir, et souvent je détruis dans une heure l'ouvrage de bien des jours.

— Non, non, oublions cette querelle, interrompit Juliette en m'embrassant, pour un peu de mal que vous me faites, je vous en fais cent fois plus. Votre caractère est quelquefois impérieux, ma douleur est toujours cruelle; et cependant ne croyez pas qu'elle soit incurable, votre bonté et votre amour finiront par la vaincre; j'aurais un cœur ingrat si je n'acceptais l'espérance que vous me montrez. Nous parlerons de mariage une autre fois; peut-être m'y ferez-vous consentir, pourtant j'avoue que je crains cette sorte de dépendance consacrée par toutes les lois et par tous les préjugés; cela est honorable, mais cela est indissoluble.

— Encore un mot cruel, Juliette! craignez-vous donc d'être à jamais à moi?

— Non, non, sans doute, ne t'afflige pas, je ferai ce que tu voudras, mais laissons cela pour aujourd'hui.

— Eh bien! accorde-moi une autre faveur à la place de celle-là; consens à quitter Venise demain.

— De tout mon cœur; que m'importe Venise et tout le reste? Va, ne me crois pas quand j'exprime quelque regret du passé, cest le dépit ou la folie qui me fait parler ainsi. Le passé! juste

ciel! Ne sais-tu pas combien j'ai de raisons pour le haïr? Vois comme il m'a brisée; comment aurais-je la force de le ressaisir s'il m'était rendu?

Je baisai la main de Juliette pour la remercier de l'effort qu'elle faisait en parlant ainsi. Mais je n'étais pas convaincu, elle ne m'avait fait aucune réponse satisfaisante. Je repris ma promenade mélancolique autour de la chambre.

Le sirocco s'était levé et avait séché le pavé en un instant. La ville était redevenue sonore comme elle l'est ordinairement, et mille bruits de fête se faisaient entendre, tantôt la chanson rauque des gondoliers avinés, tantôt les huées des masques sortant des cafés et agaçant les passans, tantôt le bruit de la rame sur le canal. Le canon de la frégate souhaita le bonsoir aux échos des lagunes qui lui répondirent comme une décharge d'artillerie. Le tambour autrichien y mêla son roulement, et la cloche de Saint-Marc fit entendre un son lugubre.

Une tristesse horrible s'empara de moi. Les bougies, en se consumant, mettaient le feu à leurs collerettes de papier vert, et jetaient une lueur livide sur les objets. Tout prenait pour mes sens des formes et des sons imaginaires. Juliette, étendue sur le sofa et roulée dans l'hermine et dans la soie, me semblait une morte enveloppée dans son linceul; les chants et les rires du dehors me faisaient l'effet de cris de détresse, et chaque gondole qui glissait sous le pont de marbre situé au bas de ma fenêtre, me donnait l'idée d'un noyé se débattant contre les flots et l'agonie. Enfin je n'avais que des pensées de désespoir et de mort dans la tête, et je ne pouvais soulever le poids dont ma poitrine était oppressée.

Cependant je me calmai et je fis de moins folles réflexions. Je m'avouai que la guérison de Juliette faisait des progrès bien lens, et que malgré tous les sacrifices que la reconnaissance lui avait arrachés en ma faveur, son cœur était presqu'aussi malade que dans les premiers jours. Ces regrets si longs et si amers d'un amour si misérablement placé me semblaient inexplicables, et j'en cherchai la cause dans l'impuissance de mon affection. Il faut, pensai-je, que mon caractère lui inspire quelque répugnance insurmontable qu'elle n'ose m'avouer. Peut-être la vie que je mène lui est-elle antipathique, et pourtant j'ai conformé mes habitudes

aux siennes. Leoni la promenait sans cesse de ville en ville; je la fais voyager depuis deux ans sans m'attacher à aucun lieu et sans tarder un instant à quitter l'endroit où je vois la moindre trace d'ennui sur son visage. Cependant elle est triste, cela est certain, rien ne l'amuse, et c'est par dévouement qu'elle daigne quelquefois sourire; rien de ce qui plaît aux femmes n'a d'empire sur cette douleur; c'est un rocher que rien n'ébranle, un diamant que rien ne ternit. Pauvre Juliette! quelle vigueur dans ta faiblesse! quelle résistance désespérante dans ton inertie!

Insensiblement je m'étais laissé aller à exprimer tout haut mes anxiétés. Juliette s'était soulevée sur un bras, et, penchée en avant sur les coussins, elle m'écoutait tristement.

— Écoute, lui dis-je en m'approchant d'elle, j'imagine une nouvelle cause à ton mal. Je l'ai trop comprimé, tu l'as trop refoulé dans ton cœur; j'ai craint lâchement de voir cette plaie dont l'aspect me déchirait, et toi, par générosité, tu me l'as cachée. Ainsi négligée et abandonnée, ta blessure s'est envenimée tous les jours, quand tous les jours j'aurais dû la soigner et l'adoucir. J'ai eu tort, Juliette, il faut montrer ta douleur, il faut la répandre dans mon sein; il faut me parler de tes maux passés, me raconter ta vie à chaque instant, me nommer mon ennemi; oui, il le faut. Tout-à-l'heure tu as dit un mot que je n'oublierai pas, tu m'as conjuré de te faire au moins entendre son nom. Eh bien! prononçons-le ensemble ce nom maudit qui te brûle la langue et le cœur. Parlons de Leoni. — Les yeux de Juliette brillèrent d'un éclat involontaire; je me sentis oppressé, mais je vainquis ma souffrance, et je lui demandai si elle approuvait mon projet.

— Oui, me dit-elle d'un air sérieux, je crois que tu as raison. Vois-tu, j'ai souvent la poitrine pleine de sanglots; la crainte de t'affliger m'empêche de les répandre, et j'amasse dans mon sein des trésors de douleur. Si j'osais m'épancher devant toi, je crois que je souffrirais moins; mon mal est comme un parfum qui se garde éternellement dans un vase fermé; qu'on ouvre le vase, et le parfum s'échappe bien vite. Si je pouvais parler sans cesse de Leoni, te raconter les moindres circonstances de notre amour, je me remettrais à la fois sous les yeux le bien et le mal qu'il m'a fait, tandis que ton aversion me semble souvent injuste, et que dans le secret

de mon cœur j'excuse des torts dont le récit dans la bouche d'un autre me révolterait.

— Eh bien! lui dis-je, je veux les apprendre de la tienne; je n'ai jamais su les détails de cette funeste histoire, je veux que tu me les dises, que tu me racontes ta vie tout entière; en connaissant mieux tes maux, j'apprendrai peut-être à les mieux adoucir. Dis-moi tout, Juliette, dis-moi par quels moyens ce Leoni a su se faire tant aimer; dis-moi quel charme, quel secret il avait, car je suis las de chercher en vain le chemin inabordable de ton cœur. Je t'écoute, parle.

— Ah! oui, je le veux bien, répondit-elle, cela va enfin me soulager; mais laisse-moi parler et ne m'interromps par aucun signe de chagrin ou d'emportement, car je dirai les choses comme elles se sont passées, je dirai le bien et le mal, combien j'ai souffert et combien j'ai aimé.

— Tu diras tout et j'entendrai tout, lui répondis-je. — Je fis apporter de nouvelles bougies et ranimer le feu. Juliette parla ainsi :

— Vous savez que je suis fille d'un riche bijoutier de Bruxelles; mon père était habile dans sa profession, mais peu cultivé d'ailleurs. De simple ouvrier il s'était élevé à la possession d'une belle fortune que le succès de son commerce augmentait de jour en jour. Malgré son peu d'éducation, il fréquentait les maisons les plus riches de la province, et ma mère, qui était jolie et spirituelle, était bien accueillie dans la société opulente des négocians.

Mon père était doux et apathique. Cette disposition augmentait chaque jour avec sa richesse et son bien-être. Ma mère, plus active et plus jeune, jouissait d'une indépendance illimitée, et profitait avec ivresse des avantages de la fortune et des plaisirs du monde. Elle était bonne, sincère et pleine de qualités aimables, mais elle était naturellement légère, et sa beauté, merveilleusement respectée par les années, prolongeait sa jeunesse aux dépens de mon éducation. Elle m'aimait tendrement, à la vérité, mais sans prudence et sans discernement. Fière de ma fraîcheur et des frivoles talens qu'elle m'avait fait acquérir, elle ne songeait qu'à me promener et à me produire; elle éprouvait un doux, mais

dangereux orgueil, à me couvrir sans cesse de parures nouvelles et à se montrer avec moi dans les fêtes. Je me souviens de ce temps avec douleur et pourtant avec plaisir; j'ai fait depuis de tristes réflexions sur le futile emploi de mes jeunes années, et cependant je le regrette ce temps de bonheur et d'imprévoyance qui aurait dû ne jamais finir ou ne jamais commencer. Je crois encore voir ma mère avec sa taille rondelette et gracieuse, ses mains si blanches, ses yeux si noirs, son sourire si coquet, et cependant si bon qu'on voyait au premier coup-d'œil qu'elle n'avait jamais connu ni soucis, ni contrariétés, et qu'elle était incapable d'imposer aux autres aucune contrainte, même à bonne intention. Oh, oui! je me souviens d'elle! je me rappelle nos longues matinées consacrées à méditer et à préparer nos toilettes de bal, nos après-midi employés à une autre toilette si vétilleuse, qu'il nous restait à peine une heure pour aller nous montrer à la promenade. Je me représente ma mère avec ses robes de satin, ses fourrures, ses longues plumes blanches, et tout le léger volume des blondes et des rubans. Après avoir achevé sa toilette, elle s'oubliait un instant pour s'occuper de moi; j'éprouvais bien quelque ennui à délacer mes brodequins de satin noir pour effacer un léger pli sur le pied, ou bien à essayer vingt paires de gants avant d'en trouver une dont la nuance rosée fût assez fraîche à son gré. Ces gants collaient si exactement que je les déchirais après avoir pris mille peines pour les mettre; il fallait recommencer, et nous en entassions les débris avant d'avoir choisi ceux que je devais porter une heure et léguer à ma femme de chambre. Cependant on m'avait tellement accoutumée dès l'enfance à regarder ces minuties comme les occupations les plus importantes de la vie d'une femme, que je me résignais patiemment. Nous partions enfin, et au bruit de nos robes de soie, au parfum de nos manchons, on se retournait pour nous voir. J'étais habituée à entendre notre nom sortir de la bouche de tous les hommes et à voir tomber leurs regards sur mon front impassible. Ce mélange de froideur et d'innocente effronterie constitue ce qu'on appelle la bonne tenue d'une jeune personne. Quant à ma mère, elle éprouvait un double orgueil à se montrer et à montrer sa fille; j'étais un reflet, ou pour mieux dire, une partie d'elle-même, de sa beauté, de sa richesse; son bon goût

brillait dans ma parure; ma figure, qui ressemblait à la sienne, lui rappelait, ainsi qu'aux autres, la fraîcheur à peine altérée de sa première jeunesse, de sorte qu'en me voyant marcher, toute fluette à côté d'elle, elle croyait se voir deux fois, pâle et délicate comme elle avait été à quinze ans, brillante et belle comme elle l'était encore. Pour rien au monde, elle ne se serait promenée sans moi, elle se serait crue incomplète et à demi habillée.

Après le dîner recommençaient les graves discussions sur la robe de bal, sur les bas de soie, sur les fleurs. Mon père, qui ne s'occupait de sa boutique que le jour, aurait mieux aimé passer tranquillement la soirée en famille. Mais il était si débonnaire, qu'il ne s'apercevait pas de l'abandon où nous le laissions. Il s'endormait sur un fauteuil pendant que nos coiffeuses s'évertuaient à comprendre les savantes combinaisons de ma mère. Au moment de partir, on réveillait l'excellent homme, et il allait avec complaisance tirer de ses coffrets de magnifiques pierreries qu'il avait fait monter sur ses dessins. Il nous les attachait lui-même sur les bras et sur le cou, et il se plaisait à en admirer l'effet. Ces écrins étaient destinés à être vendus. Souvent nous entendions autour de nous les femmes envieuses se récrier sur leur éclat et prononcer à voix basse de malicieuses plaisanteries. Mais ma mère s'en consolait en disant que les plus grandes dames portaient nos restes, et cela était vrai. On venait le lendemain commander à mon père des parures semblables à celles que nous avions portées. Il envoyait au bout de quelques jours celles-là précisément, et nous ne les regrettions pas, car nous ne les perdions que pour en retrouver de plus belles.

Au milieu d'une semblable vie, je grandissais sans m'inquiéter du présent ni de l'avenir, sans faire aucun effort sur moi-même pour former ou affermir mon caractère. J'étais née douce et confiante comme ma mère, je me laissais aller comme elle au courant de la destinée. Cependant j'étais moins gaie, je sentais moins vivement l'attrait des plaisirs et de la vanité, je semblais manquer du peu de force qu'elle avait, le désir et la faculté de s'amuser. J'acceptais un sort si facile, sans en savoir le prix et sans le comparer à aucun autre. Je n'avais pas l'idée des passions. On m'avait élevée comme si je ne devais jamais les connaître, ma mère

avait été élevée de même et s'en trouvait bien, car elle était incapable de les ressentir, et n'avait jamais eu besoin de les combattre. On avait appliqué mon intelligence à des études où le cœur n'avait aucun travail à faire sur lui-même. Je touchais le piano d'une manière brillante, je dansais à merveille, je peignais l'aquarelle avec une netteté et une fraîcheur admirables; mais il n'y avait en moi aucune étincelle de ce feu sacré qui donne la vie et qui la fait comprendre. Je chérissais mes parens, mais je ne savais pas ce que c'était qu'aimer plus ou moins. Je rédigeais à merveille une lettre à quelqu'une de mes jeunes amies, mais je ne savais pas plus la valeur des expressions que celle des sentimens. Je les aimais par habitude. J'étais bonne envers elles par obligeance et par douceur; mais je ne m'inquiétais pas de leur caractère, je n'examinais rien. Je ne faisais aucune distinction raisonnée entre elles. Celle que j'aimais le plus était celle qui venait me voir le plus souvent.

J'étais ainsi et j'avais seize ans, lorsque Leoni vint à Bruxelles. La première fois que je le vis, ce fut au théâtre. J'étais avec ma mère dans une loge, assez près du balcon, où il était avec les jeunes gens les plus élégans et les plus riches. Ce fut ma mère qui me le fit remarquer. Elle était sans cesse à l'affût d'un mari pour moi, et le cherchait parmi les hommes qui avaient la toilette la plus brillante et la taille la mieux prise. C'était tout pour elle. La naissance et la fortune ne la séduisaient que comme les accessoires de choses plus importantes à ses yeux, la tenue et les manières. Un homme supérieur sous un habit simple ne lui eût inspiré que du dédain. Il fallait que son futur gendre eût de certaines manchettes, une cravate irréprochable, une tournure exquise, une jolie figure, des habits faits à Paris, et cette espèce de bavardage insignifiant qui rend un homme adorable dans le monde.

Quant à moi, je ne faisais aucune comparaison entre les uns ou les autres. Je m'en remettais aveuglément au choix de mes parens, et je ne désirais ni ne fuyais le mariage.

Ma mère trouva Leoni charmant. Il est vrai que sa figure est admirablement belle, et qu'il a le secret d'être aisé, gracieux et animé sous ses habits et avec ses manières de dandy. Mais je n'éprouvai aucune de ces émotions romanesques qui font pressentir la destinée aux ames brûlantes. Je le regardai un instant pour

obéir à ma mère, et je ne l'aurais pas regardé une seconde fois, si elle ne m'y eût forcée par ses exclamations continuelles, et par la curiosité qu'elle témoigna de savoir son nom. Un jeune homme de notre connaissance, qu'elle appela pour le questionner, lui répondit que c'était un noble Vénitien, ami d'un des premiers négocians de la ville; qu'il paraissait avoir une immense fortune, et qu'il s'appelait Leone Leoni.

Ma mère fut charmée de cette réponse. Le négociant, ami de Leoni, donnait précisément le lendemain une fête où nous étions invitées. Légère et crédule qu'elle était, il lui suffit d'avoir appris superficiellement que Leoni était riche et noble, pour jeter aussitôt les yeux sur lui. Elle m'en parla dès le soir même, et me recommanda d'être jolie le lendemain. Je souris et m'endormis exactement à la même heure que les autres soirs, sans que la pensée de Leoni accélérât d'une seconde les battemens de mon cœur. On m'avait habituée à entendre sans émotion former de semblables projets. Ma mère prétendait que j'étais si raisonnable, qu'on ne devait pas me traiter comme un enfant. Ma pauvre mère ne s'apercevait pas qu'elle était elle-même bien plus enfant que moi.

Elle m'habilla avec tant de soin et de recherche, que je fus proclamée la reine du bal. Mais d'abord ce fut en pure perte. Leoni ne paraissait pas, et ma mère crut qu'il était déjà parti de Bruxelles. Incapable de modérer son impatience, elle demanda au maître de la maison ce qu'était devenu son ami le Vénitien.

— Ah! dit M. Delpech, vous avez déjà remarqué mon Vénitien? Il jeta en souriant un coup-d'œil sur ma toilette, et comprit. — C'est un joli garçon, ajouta-t-il, de haute naissance et très à la mode à Paris et à Londres. Mais je dois vous confesser qu'il est horriblement joueur, et que si vous ne le voyez pas ici, c'est qu'il préfère les cartes aux femmes les plus belles.

— Joueur! dit ma mère, cela est fort vilain.

— Oh! reprit M. Delpech, c'est selon. Quand on en a le moyen!

— Au fait, dit ma mère; — et cette observation lui suffit. Elle ne s'inquiéta plus jamais de la passion de Leoni pour le jeu.

Peu d'instans après ce court entretien, Leoni parut dans le salon où nous dansions. Je vis M. Delpech lui parler à l'oreille en me regardant, et les yeux de Leoni flotter incertains autour de moi,

jusqu'à ce que, guidé sans doute par les indications de son ami, il me découvrit dans la foule et s'approcha pour me mieux voir. Je compris en ce moment que mon rôle de fille à marier était un peu ridicule, car il y avait quelque chose d'ironique dans l'admiration de son regard, et pour la première fois de ma vie peut-être je rougis et sentis de la honte.

Cette honte devint une sorte de souffrance, lorsque je vis que Leoni était retourné à la salle de jeu au bout de quelques instans. Il me sembla que j'étais raillée et dédaignée, et j'en eus du dépit contre ma mère. Cela ne m'était jamais arrivé, et elle s'étonna de l'humeur que je lui montrai. — Allons, me dit-elle avec un peu de dépit à son tour, je ne sais ce que tu as, mais tu deviens laide. Partons.

Elle se levait déjà lorsque Leoni traversa vivement la salle et vint l'inviter à walser. Cet incident inespéré lui rendit la gaieté, elle me jeta en riant son éventail, et disparut avec lui dans le tourbillon.

Comme elle aimait passionnément la danse, nous étions toujours accompagnées au bal par une vieille tante, sœur aînée de mon père, qui me servait de chaperon lorsque je n'étais pas invitée à danser en même temps que ma mère. Mlle Agathe, c'est ainsi qu'on appelait ma tante, était une vieille fille d'un caractère égal et froid. Elle avait plus de bon sens que le reste de la famille, mais elle n'était pas exempte du penchant à la vanité qui est l'écueil de tous les parvenus. Quoiqu'elle fît au bal une fort triste figure, elle ne se plaignait jamais de l'obligation de nous y accompagner; c'était pour elle l'occasion de montrer dans ses vieux jours de fort belles robes qu'elle n'avait pas eu le moyen de se procurer dans sa jeunesse. Elle faisait donc un grand cas de l'argent, mais elle n'était pas également accessible à toutes les séductions du monde. Elle avait une vieille haine contre les nobles, et ne perdait pas une occasion de les dénigrer et de les tourner en ridicule, ce dont elle s'acquittait avec assez d'esprit.

Fine et pénétrante, habituée à ne pas agir et à observer les actions d'autrui, elle avait compris la cause du petit mouvement d'humeur que j'avais éprouvé. Le babillage expansif de ma mère l'avait instruite de ses intentions sur Leoni, et le visage à la fois

aimable, fier et moqueur du Vénitien lui révélait beaucoup de choses que ma mère ne comprenait pas. — Vois-tu, Juliette, me dit-elle, en se penchant vers moi, voici un grand seigneur qui se moque de nous.

J'eus un tressaillement douloureux. Ce que disait ma tante répondait à mes pressentimens. C'était la première fois que j'apercevais clairement sur la figure d'un homme le dédain de notre bourgeoisie. On m'avait accoutumée à me divertir de celui que les femmes ne nous épargnaient guère, et à le regarder comme une marque d'envie ; mais notre beauté nous avait jusque-là préservées du dédain des hommes, et je pensai que Leoni était le plus insolent qui eût jamais existé. Il me fit horreur, et quand après avoir ramené ma mère à sa place, il m'invita pour la contredanse suivante, je le refusai fièrement. Sa figure exprima un tel étonnement que je compris à quel point il s'attendait à un bon accueil. Mon orgueil triompha, et je m'assis auprès de ma mère en déclarant que j'étais fatiguée. Leoni nous quitta en s'inclinant profondément à la manière des Italiens, et en jetant sur moi un regard de curiosité où perçait toujours la moquerie de son caractère.

Ma mère, étonnée de ma conduite, commença à craindre que je ne fusse capable d'une volonté quelconque. Elle me parla doucement, espérant qu'au bout de quelque temps je consentirais à danser, et que Leoni m'inviterait de nouveau. Mais je m'obstinai à rester à ma place. Au bout d'une heure, nous entendîmes à diverses reprises, dans le bourdonnement vague du bal, le nom de Leoni; quelqu'un dit en passant près de nous que Leoni perdait six cents louis. — Très bien ! dit ma tante d'un ton sec, il fera bien de chercher une belle fille à marier avec une belle dot !

— Oh ! il n'a pas besoin de cela, reprit une autre personne, il est si riche !

— Tenez, ajouta une troisième, le voilà qui danse. Voyez s'il a l'air soucieux !

Leoni dansait en effet, et son visage n'exprimait pas la moindre inquiétude. Il se rapprocha ensuite de nous, adressa des fadeurs à ma mère avec la facilité d'un homme du grand monde, et puis essaya de me faire dire quelque chose en m'adressant des questions

indirectes. Je gardai un silence obstiné, et il s'éloigna d'un air indifférent. Ma mère désespérée m'emmena.

Pour la première fois, elle me gronda et je la boudai. Ma tante me donna raison et déclara que Leoni était un impertinent et un mauvais sujet. Ma mère, qui n'avait jamais été contrariée à ce point, se mit à pleurer, et j'en fis autant.

Ce fut par ces petites agitations que l'approche de Leoni et de la funeste destinée qu'il m'apportait commença à troubler la paix profonde où j'avais toujours vécu. Je ne vous dirai pas avec les mêmes détails ce qui se passa les jours suivans. Je ne m'en souviens pas aussi bien, et le commencement de la passion inapaisable que je conçus pour lui m'apparaît toujours comme un rêve bizarre où ma raison ne peut mettre aucun ordre. Ce qu'il y a de certain, c'est que Leoni se montra piqué, surpris et attéré par ma froideur, et qu'il me traita sur-le-champ avec un respect qui satisfit mon orgueil blessé. Je le voyais tous les jours, dans les fêtes ou à la promenade, et mon éloignement pour lui s'évanouissait vite devant les soins extraordinaires et les humbles prévenances dont il m'accablait. En vain ma tante essayait de me mettre en garde contre la morgue dont elle l'accusait; je ne pouvais plus me sentir offensée par ses manières ou ses paroles; sa figure même avait perdu cette arrière-pensée de sarcasme qui m'avait choquée d'abord. Son regard prenait de jour en jour une douceur et une tendresse inconcevables. Il ne semblait occupé que de moi seule, et sacrifiant son goût pour les cartes, il passait les nuits entières à faire danser ma mère et moi, ou à causer avec nous. Bientôt il fut invité à venir chez nous. Je redoutais un peu cette visite; ma tante me prédisait qu'il trouverait dans notre intérieur mille sujets de raillerie, dont il ferait semblant de ne pas s'apercevoir, mais qui lui fourniraient à rire avec ses amis. Il vint, et pour surcroît de malheur, mon père, qui se trouvait sur le seuil de sa boutique, le fit entrer par là dans la maison. Cette maison, qui nous appartenait, était fort belle, et ma mère l'avait fait décorer avec un goût exquis; mais mon père, qui ne se plaisait que dans les occupations de son commerce, n'avait point voulu transporter sous un autre toit l'étalage de ses perles et de ses diamans. C'était un coup d'œil magnifique que ce rideau de pierreries étincelantes derrière les grands

panneaux de glace qui le protégeaient, et mon père disait avec raison qu'il n'était pas de décoration plus splendide pour un rez-de-chaussée. Ma mère, qui n'avait eu jusque-là que des éclairs d'ambition pour se rapprocher de la noblesse, n'avait jamais été choquée de voir son nom gravé en larges lettres de strass au-dessous du balcon de sa chambre à coucher. Mais lorsque, de ce balcon, elle vit Leoni franchir le seuil de la fatale boutique, elle nous crut perdues, et me regarda avec anxiété.

Dans le peu de jours qui avaient précédé celui-là, j'avais eu la révélation d'une fierté inconnue. Je la sentis se réveiller, et poussée par un mouvement irrésistible, je voulus voir de quel air Leoni faisait la conversation au comptoir de mon père. Il tardait à monter, et je supposais avec raison que mon père l'avait retenu pour lui montrer, selon sa naïve habitude, les merveilles de son travail. Je descendis résolument à la boutique, et j'y entrai en feignant quelque surprise d'y trouver Leoni. Cette boutique m'était interdite en tout temps par ma mère, dont la plus grande crainte était de me voir passer pour une marchande. Mais je m'échappais quelquefois pour aller embrasser mon pauvre père, qui n'avait pas de plus grande joie que de m'y recevoir. Lorsqu'il me vit entrer, il fit une exclamation de plaisir, et dit à Leoni : — Tenez, tenez, monsieur le baron, je vous montrais peu de chose; voici mon plus beau diamant. — La figure de Leoni trahit une émotion délicieuse; il sourit à mon père avec attendrissement et à moi avec passion. Jamais un tel regard n'était tombé sur le mien. Je devins rouge comme le feu. Un sentiment de joie et de tendresse inconnue amena une larme au bord de ma paupière, pendant que mon père m'embrassait au front.

Nous restâmes quelques instans sans parler, et Leoni, relevant la conversation, trouva le moyen de dire à mon père tout ce qui pouvait flatter son amour-propre d'artiste et de commerçant. Il parut prendre un extrême plaisir à lui faire expliquer par quel travail on tirait les pierres précieuses d'un caillou brut, pour leur donner l'éclat et la transparence. Il dit lui-même à ce sujet des choses intéressantes; et, s'adressant à moi, il me donna quelques détails minéralogiques à ma portée. Je fus confondue de l'esprit et de la grace avec laquelle il savait relever et ennoblir notre condition à

nos propres yeux. Il nous parla de travaux d'orfévrerie qu'il avait eu l'occasion de voir dans ses voyages, et nous vanta surtout les œuvres de son compatriote Cellini, qu'il plaça près de Michel-Ange. Enfin il attribua tant de mérite à la profession de mon père, et donna tant d'éloges à son talent, que je me demandais presque si j'étais la fille d'un ouvrier laborieux ou d'un homme de génie.

Mon père accepta cette dernière hypothèse, et, charmé des manières du Vénitien, il le conduisit enfin chez ma mère. Durant cette visite, Leoni eut tant d'esprit et parla sur toutes choses d'une manière si supérieure, que je restai fascinée en l'écoutant. Jamais je n'avais conçu l'idée d'un homme semblable. Ceux qu'on m'avait désignés comme les plus aimables étaient si insignifians et si nuls auprès de celui-là, que je croyais faire un rêve. J'étais trop ignorante pour apprécier tout ce que Leoni possédait de savoir et d'éloquence, mais je le comprenais instinctivement. J'étais dominée par son regard, enchaînée à ses récits, surprise et charmée à chaque nouvelle ressource qu'il déployait.

Il est certain que Leoni est un homme doué de facultés extraordinaires. En peu de jours, il réussit à exciter dans la ville un engouement général. Vous savez qu'il a tous les talens, toutes les séductions. S'il assistait à un concert, après s'être fait un peu prier, il chantait ou jouait tous les instrumens avec une supériorité marquée sur les musiciens. S'il consentait à passer une soirée d'intimité, il faisait des dessins charmans sur les album des femmes. Il crayonnait en un instant des portraits pleins de grace ou des caricatures pleines de verve; il improvisait ou déclamait dans toutes les langues; il savait toutes les danses de caractère de l'Europe, et il les dansait toutes avec une grace enchanteresse; il avait tout vu, tout retenu, tout jugé, tout compris; il savait tout; il lisait dans l'univers comme dans un livre de poche. Il jouait admirablement la tragédie et la comédie, il organisait des troupes d'amateurs; il était lui-même le chef d'orchestre, le premier sujet, le décorateur, le peintre et le machiniste. Il était à la tête de toutes les parties et de toutes les fêtes. On pouvait vraiment dire que le plaisir marchait sur ses traces, et que tout, à son approche, changeait d'aspect et prenait une face nouvelle. On l'écoutait avec enthousiasme, on lui obéissait aveuglément; on croyait en lui comme

en un prophète, et, s'il eût promis de ramener le printemps au milieu de l'hiver, on l'en aurait cru capable. Au bout d'un mois de son séjour à Bruxelles, le caractère des habitans avait réellement changé. Le plaisir réunissait toutes les classes, aplanissait toutes les susceptibilités hautaines, nivelait tous les rangs. Ce n'étaient tous les jours que cavalcades, feux d'artifice, spectacles, concerts, mascarades. Leoni était grand et généreux; les ouvriers auraient fait pour lui une émeute. Il semait les bienfaits à pleines mains, et trouvait de l'or et du temps pour tout. Ses fantaisies devenaient aussitôt celles de tout le monde. Toutes les femmes l'aimaient, et les hommes étaient tellement subjugués par lui, qu'ils ne songeaient point à en être jaloux.

Comment, au milieu d'un tel entraînement, aurais-je pu rester insensible à la gloire d'être recherchée par l'homme qui fanatisait toute une province? Leoni nous accablait de soins et nous entourait d'hommages. Nous étions devenues, ma mère et moi, les femmes le plus à la mode de la ville. Nous marchions à ses côtés, à la tête de tous les divertissemens; il nous aidait à déployer un luxe effréné; il dessinait nos toilettes et composait nos costumes de caractère, car il s'entendait à tout, et aurait fait lui-même au besoin nos robes et nos turbans. Ce fut par de tels moyens qu'il accapara l'affection de la famille. Ma tante fut la plus difficile à conquérir. Long-temps elle résista, et nous affligea de ses tristes observations. — Leoni, disait-elle, était un homme sans conduite, un joueur effréné; il gagnait et il perdait chaque soir la fortune de vingt familles; il dévorerait la nôtre en une nuit. — Mais Leoni entreprit de l'adoucir, et il y réussit en s'emparant de sa vanité, ce levier qu'il manœuvrait si puissamment en ayant l'air de l'effleurer. Bientôt il n'y eut plus d'obstacles. Ma main lui fut promise avec une dot d'un demi-million : ma tante fit observer encore qu'il fallai avoir des renseignemens plus certains sur la fortune et la condition de cet étranger. Leoni sourit, et promit de fournir ses titres de noblesse et de propriété en moins de vingt jours. Il traita fort légèrement la rédaction du contrat, qui fut dressé de la manière la plus libérale et la plus confiante envers lui. Il paraissait à peine savoir ce que je lui apportais. M. Delpech, et sur la parole de celui-ci tous les nouveaux amis de Leoni, assuraient qu'il avait quatre

fois plus de fortune que nous, et qu'en m'épousant il faisait un mariage d'amour. Je me laissai facilement persuader. Je n'avais jamais été trompée, et je ne me représentais les faussaires et les filous que sous les haillons de la misère et les dehors de l'ignominie.... —

Un sentiment pénible oppressa la poitrine de Juliette. Elle s'arrêta, et me regarda d'un air égaré. — Pauvre enfant, lui dis-je, Dieu aurait dû te protéger!

— Oh! me dit-elle, en fronçant légèrement son sourcil d'ébène, j'ai prononcé des mots affreux; que Dieu me les pardonne. Je n'ai pas de haine dans le cœur, et je n'accuse point Leoni d'être un scélérat; non, non, car je ne peux pas rougir de l'avoir aimé. C'est un malheureux qu'il faut plaindre. Si vous saviez.... Mais je vous dirai tout.

— Continue ton histoire, lui dis-je; Leoni est assez coupable, ton intention n'est pas de l'accuser plus qu'il ne le mérite.

Juliette reprit son récit.

— Le fait est qu'il m'aimait, il m'aimait pour moi-même; la suite l'a bien prouvé. Ne secouez pas la tête, Bustamente. Leoni est un corps robuste, animé d'une ame immense; toutes les vertus et tous les vices, toutes les passions coupables et saintes y trouvent place en même temps. Personne n'a jamais voulu le juger impartialement; il avait bien raison de le dire, moi seule l'ai connu et lui ai rendu justice. Le langage qu'il me parlait était si nouveau à mon oreille, que j'en étais enivrée. Peut-être l'ignorance absolue où j'avais vécu de tout ce qui touchait au sentiment me faisait-elle paraître ce langage plus délicieux et plus extraordinaire qu'il n'eût semblé à une fille plus expérimentée. Mais je crois (et d'autres femmes le croient aussi) que nul homme sur la terre n'a ressenti et exprimé l'amour comme Leoni. Supérieur aux autres hommes dans le mal et dans le bien, il parlait une autre langue, il avait d'autres regards, il avait aussi un autre cœur. J'ai entendu dire à une Française qu'un bouquet dans la main de Leoni avait plus de parfum que dans celle d'un autre, et il en était ainsi de tout. Il donnait du lustre aux choses les plus simples, et rajeunissait les moins neuves. Il y avait un prestige autour de lui, je ne pouvais ni ne désirais m'y soustraire. Je me mis à l'aimer de toutes mes forces.

De ce moment, je me sentis grandir à mes propres yeux. Que ce fût l'ouvrage de Dieu, celui de Leoni ou celui de l'amour, une ame forte se développa et s'épanouit dans mon faible corps. Chaque jour je sentis un monde de pensées nouvelles se révéler à moi. Un mot de Leoni faisait éclore en moi plus de sentimens que les frivoles discours entendus dans toute ma vie. Il voyait ce progrès, il en était heureux et fier. Il voulut le hâter et m'apporta des livres. Ma mère en regarda la couverture dorée, le vélin et les gravures. Elle vit à peine le titre des ouvrages qui allaient bouleverser ma tête et mon cœur. C'étaient de beaux et chastes livres, presque tous écrits par des femmes sur des histoires de femmes : *Valérie, Eugène de Rothelin, Mademoiselle de Clermont, Delphine.* Ces récits touchans et passionnés, ces aperçus d'un monde idéal pour moi élevèrent mon ame, mais ils la dévorèrent. Je devins romanesque, caractère le plus infortuné qu'une femme puisse avoir.

Trois mois avaient suffi pour cette métamorphose. J'étais à la veille d'épouser Leoni. De tous les papiers qu'il avait promis de fournir, son acte de naissance et ses lettres de noblesse étaient seuls arrivés. Quant aux preuves de sa fortune, il les avait demandées à un autre homme de loi, et elles n'arrivaient pas. Il témoignait une douleur et une colère extrême de ce retard, qui faisait toujours ajourner notre union. Un matin, il entra chez nous d'un air désespéré. Il nous montra une lettre non timbrée, qu'il venait de recevoir, disait-il, par une occasion particulière. Cette lettre lui annonçait que son chargé d'affaires était mort, que son successeur ayant trouvé ses papiers en désordre était forcé de faire un grand travail pour les reconnaître, et qu'il demandait encore une ou deux semaines avant de pouvoir fournir à *sa seigneurie* les pièces qu'elle réclamait. Leoni était furieux et désolé de ce contre-temps; il mourrait d'impatience et de chagrin, disait-il, avant la fin de cette horrible quinzaine. Il se laissa tomber sur un fauteuil en fondant en larmes.

— Non, ce n'étaient pas des larmes feintes, ne souriez pas, don Aleo. — Je lui tendis la main pour le consoler; je la sentis baignée de ses pleurs, et, frappée aussitôt d'une commotion sympathique, je me mis à sanglotter.

Ma pauvre mère n'y put tenir. Elle courut en pleurant chercher

mon père à sa boutique. — C'est une tyrannie odieuse, lui dit-elle, en l'entraînant près de nous. Voyez ces deux malheureux enfans! comment pouvez-vous refuser de faire leur bonheur, quand vous êtes témoin de ce qu'ils souffrent? Voulez-vous tuer votre fille par respect pour une vaine formalité? Ces papiers n'arriveront-ils pas aussi bien et ne seront-ils pas aussi satisfaisans après huit jours de mariage? Que craignez-vous? Prenez-vous notre cher Leoni pour un imposteur? Ne comprenez-vous pas que votre insistance pour avoir les preuves de sa fortune est injurieuse pour lui et cruelle pour Juliette? —

Mon père, tout étourdi de ces reproches, et surtout de mes pleurs, jura qu'il n'avait jamais songé à tant d'exigence, et qu'il ferait tout ce que je voudrais. Il m'embrassa mille fois et me tint le langage qu'on tient à un enfant de six ans lorsqu'on cède à ses fantaisies pour se débarrasser de ses cris. Ma tante arriva et parla moins tendrement. Elle me fit même des reproches qui me blessèrent. — Une jeune personne chaste et bien élevée, disait-elle, ne devait pas montrer tant d'impatience d'appartenir à un homme. — On voit bien, lui dit ma mère, tout-à-fait piquée, que vous n'avez jamais pu appartenir à aucun. — Mon père ne pouvait souffrir qu'on manquât d'égards envers sa sœur. Il pencha de son côté, et fit observer que notre désespoir était un enfantillage, que huit jours seraient bientôt passés. J'étais mortellement offensée de l'impatience qu'on me supposait, et j'essayais de retenir mes larmes; mais celles de Leoni exerçaient sur moi une puissance magnétique, et je ne pouvais m'arrêter. Alors il se leva, les yeux tout humides, les joues animées, et avec un sourire d'espérance et de tendresse il courut vers ma tante. Il prit ses mains dans une des siennes, celles de mon père dans l'autre, et se jeta à genoux en les suppliant de ne plus s'opposer à son bonheur. Ses manières, son accent, son visage, avaient un pouvoir irrésistible; c'était d'ailleurs la première fois que ma pauvre tante voyait un homme à ses pieds. Toutes les résistances furent vaincues. Les bans étaient publiés, toutes les formalités préparatoires étaient remplies, notre mariage fut fixé à la semaine suivante, sans aucun égard à l'arrivée des papiers.

Le mardi gras tombait le lendemain. M. Delpech donnait une

fête magnifique; Leoni nous avait priées de nous habiller en femmes turques, il nous avait fait une aquarelle charmante, que nos couturières avaient copiée avec beaucoup d'exactitude. Le velours, le satin brodé, le cachemire, ne furent pas épargnés. Mais ce fut la quantité et la beauté des pierreries qui nous assurèrent un triomphe incontestable sur toutes les toilettes du bal. Presque tout le fonds de boutique de mon père y passa : les rubis, les émeraudes, les turquoises ruisselaient sur nous; nous avions des réseaux et des aigrettes de brillans, des bouquets admirablement montés en pierres de toutes couleurs; mon corsage et jusqu'à mes souliers étaient brodés en perles fines; une torsade de ces perles d'une beauté extraordinaire me servait de ceinture et tombait jusqu'à mes genoux. Nous avions de grandes pipes et des poignards couverts d'améthistes, d'opales et de grenats; mon costume entier valait au moins trois cent mille francs.

Leoni parut entre nous deux avec un costume turc magnifique. Il était si beau et si majestueux sous cet habit, que l'on montait sur les banquettes pour nous voir passer. Mon cœur battait avec violence, j'éprouvais un orgueil qui tenait du délire. Ma parure, comme vous pensez, était la moindre chose dont je fusse occupée. La beauté de Leoni, son éclat, sa supériorité sur tous, l'espèce de culte qu'on lui rendait, et tout cela à moi, tout cela à mes pieds! c'était de quoi enivrer une tête moins jeune que la mienne. Ce fut le dernier jour de ma splendeur! Par combien de misère et d'abjection n'ai-je pas payé ces vains triomphes! Ma tante était habillée en juive et nous suivait, portant des éventails et des boîtes de parfums. Leoni, qui voulait conquérir son amitié, avait composé son costume avec tant d'art, qu'il avait presque poétisé le caractère de sa figure grave et flétrie. Elle était enivrée aussi, la pauvre Agathe! Hélas! qu'est-ce que la raison des femmes? Nous étions là depuis deux ou trois heures. Ma mère dansait, et ma tante bavardait avec les femmes surannées qui composent ce qu'on appelle en France la tapisserie d'un bal. Leoni était assis près de moi et me parlait à demi-voix avec une passion dont chaque mot allumait une étincelle dans mon sang. Tout à coup, la parole expira sur ses lèvres. Il devint pâle comme la mort et sembla frappé de l'apparition d'un spectre. Je suivis la direction de son regard effaré, et je vis à quel-

ques pas de nous une personne dont l'aspect me fut désagréable à moi-même; c'était un jeune homme, nommé Henryet, qui m'avait demandée en mariage l'année précédente. Quoiqu'il fût riche et d'une famille honnête, ma mère ne l'avait pas trouvé digne de moi et l'avait éloigné en alléguant mon extrême jeunesse. Mais au commencement de l'année suivante il avait renouvelé sa demande avec insistance, et le bruit avait couru dans la ville qu'il était éperduement amoureux de moi; je n'avais pas daigné m'en apercevoir, et ma mère, qui le trouvait trop simple et trop bourgeois, s'était débarrassée de ses poursuites un peu brusquement. Il en avait témoigné plus de chagrin que de dépit, et il était parti immédiatement pour Paris. Depuis ce temps, ma tante et mes jeunes amies m'avaient fait quelques reproches de mon indifférence envers lui. C'était, disaient-elles, un excellent jeune homme, d'une instruction solide et d'un caractère noble; ces reproches m'avaient causé de l'ennui. Son apparition inattendue au milieu du bonheur que je goûtais auprès de Leoni me fut déplaisante et me fit l'effet d'un reproche nouveau : je détournai la tête et feignis de ne l'avoir pas vu; mais le singulier regard qu'il lança à Leoni ne put m'échapper. Leoni saisit vivement mon bras, et m'engagea à venir prendre une glace dans la salle voisine. Il ajouta que la chaleur l'incommodait et lui donnait mal aux nerfs. Je le crus et je pensai que le regard d'Henryet n'était que l'expression de la jalousie. Nous passâmes dans la galerie, il y avait peu de monde, j'y fus quelque temps appuyée sur le bras de Leoni. Il était agité et préoccupé, j'en montrai de l'inquiétude, et il me répondit que cela n'en valait pas la peine, qu'il était seulement un peu souffrant.

Il commençait à se remettre, lorsque je m'aperçus qu'Henryet nous suivait; je ne pus m'empêcher d'en témoigner mon impatience. — En vérité cet homme nous suit comme un remords, dis-je tout bas à Leoni; est-ce bien un homme? Je le prendrais presque pour une ame en peine qui revient de l'autre monde.

— Quel homme? répondit Leoni en tressaillant, comment l'appelez-vous, où est-il, que nous veut-il? Est-ce que vous le connaissez?

— Je lui appris en peu de mots ce qui était arrivé, et le priai de n'avoir pas l'air de remarquer le ridicule manège d'Henryet. Mais Leoni ne me répondit pas; seulement je sentis sa main qui tenait la

mienne devenir froide comme la mort; un tremblement convulsif passa dans tout son corps, et je crus qu'il allait s'évanouir: mais tout cela fut l'affaire d'un instant.

— J'ai les nerfs horriblement malades, dit-il, je crois que je vais être forcé d'aller me coucher; la tête me brûle, ce turban pèse cent livres.

— Oh! mon Dieu! lui dis-je, si vous partez déjà, cette nuit va me sembler éternelle et cette fête insupportable. Essayez de passer dans une pièce plus retirée et de quitter votre turban pour quelques instans, nous demanderons quelques gouttes d'éther pour calmer vos nerfs.

— Oui, vous avez raison, ma bonne, ma chère Juliette, mon ange. Il y a au bout de la galerie un boudoir où probablement nous serons seuls; un instant de repos me guérira.

En parlant ainsi, il m'entraîna vers le boudoir avec empressement, il semblait fuir plutôt que marcher. J'entendis des pas qui venaient sur les nôtres, je me retournai et je vis Henryet qui se rapprochait de plus en plus et qui avait l'air de nous poursuivre; je crus qu'il était devenu fou. La terreur que Leoni ne pouvait plus dissimuler acheva de brouiller toutes mes idées; une peur superstitieuse s'empara de moi, mon sang se glaça comme dans le cauchemar, et il me fut impossible de faire un pas de plus. En ce moment, Henryet nous atteignit et posa une main qui me sembla métallique sur l'épaule de Leoni. Leoni resta comme frappé de la foudre et lui fit un signe de tête affirmatif, comme s'il eût deviné une question ou une injonction dans ce silence effrayant. Alors Henryet s'éloigna, et je sentis mes pieds se déclouer du parquet. J'eus la force de suivre Leoni dans le boudoir, et je tombai sur l'ottomane, aussi pâle et aussi consternée que lui.

Il resta quelque temps ainsi, puis tout à coup rassemblant ses forces, il se jeta à mes pieds: Juliette, me dit-il, je suis perdu, si tu ne m'aimes pas jusqu'au délire.

— Oh! ciel! qu'est-ce que cela signifie? m'écriai-je avec égarement en jetant mes bras autour de son cou.

— Et tu ne m'aimes pas ainsi! continua-t-il avec angoisse, je suis perdu, n'est-ce pas?

— Je t'aime de toutes les forces de mon ame, m'écriai-je en pleurant; que faut-il faire pour te sauver?

— Ah! tu n'y consentiras pas! reprit-il avec abattement. Je suis le plus malheureux des hommes; tu es la seule femme que j'aie jamais aimée, Juliette; et au moment de te posséder, mon ame, ma vie, je te perds à jamais!... Il faudra que je meure.

— Mon Dieu, mon Dieu! m'écriai-je, ne pouvez-vous parler, ne pouvez-vous dire ce que vous attendez de moi?

— Non, je ne puis parler, répondit-il; un affreux secret, un mystère épouvantable pèse sur ma vie entière, et je ne pourrai jamais te le révéler. Pour m'aimer, pour me suivre, pour me consoler, il faudrait être plus qu'une femme, plus qu'un ange peut-être!...

— Pour t'aimer! pour te suivre! lui dis-je. Dans quelques jours ne serai-je pas ta femme? Tu n'auras qu'un mot à dire, et quelle que soit ma douleur et celle de mes parens, je te suivrai au bout du monde, si tu le veux.

— Est-ce vrai, ô ma Juliette? s'écria-t-il avec un transport de joie; tu me suivras! tu quitteras tout pour moi!... Eh bien! si tu m'aimes à ce point, je suis sauvé; partons, partons tout de suite...

— Quoi! y pensez-vous, Leoni? Sommes-nous mariés? lui dis-je.

— Nous ne pouvons pas nous marier, répondit-il d'une voix forte et brève.

Je restai attérée. — Et si tu ne veux pas m'aimer, si tu ne veux pas fuir avec moi, continua-t-il, je n'ai plus qu'un parti à prendre : c'est de me tuer.

Il prononça ces mots d'un ton si résolu, que je frissonnai de la tête aux pieds. — Mais que nous arrive-t-il donc? lui dis-je; est-ce un rêve? Qui peut nous empêcher de nous marier, quand tout est décidé, quand vous avez la parole de mon père?

— Un mot de l'homme qui est amoureux de vous et qui veut vous empêcher d'être à moi.

— Je le hais et je le méprise, m'écriai-je. Où est-il? Je veux lui faire sentir la honte d'une si lâche poursuite et d'une si odieuse vengeance.... Mais que peut-il contre toi, Leoni? n'es-tu pas tellement au-dessus de ses attaques, qu'un mot de toi ne le réduise en poussière? Ta vertu et ta force ne sont-elles pas inébranlables, et

pures comme l'or? — Oh! ciel! je devine : tu es ruiné! les papiers que tu attends n'apporteront que de mauvaises nouvelles. Henryet le sait, il te menace d'avertir mes parens. Sa conduite est infâme; mais ne crains rien, mes parens sont bons, ils m'adorent; je me jetterai à leurs pieds, je les menacerai de me faire religieuse; tu les supplieras encore comme hier et tu les vaincras, sois-en sûr. Ne suis-je pas assez riche pour deux? Mon père ne voudra pas me condamner à mourir de douleur; ma mère intercèdera pour moi... A nous trois nous aurons plus de force que ma tante pour le convaincre. Va, ne t'afflige plus, Leoni, cela ne peut pas nous séparer, c'est impossible. Si mes parens étaient sordides à ce point, c'est alors que je fuirais avec toi...

— Fuyons donc tout de suite, me dit Leoni d'un air sombre, car ils seront inflexibles. Il y a autre chose encore que ma ruine, quelque chose d'infernal que je ne peux pas te dire. Es-tu bonne, es-tu généreuse? Es-tu la femme que j'ai rêvée et que j'ai cru trouver en toi? Es-tu capable d'héroïsme? Comprends-tu les grandes choses, les immenses dévoûmens? Voyons, voyons! Juliette, es-tu une femme aimable et jolie que je vais quitter avec regret, ou es-tu un ange que Dieu m'a donné pour me sauver du désespoir? Sens-tu ce qu'il y a de beau, de sublime à se sacrifier pour ce qu'on aime? ton ame n'est-elle pas émue à l'idée de tenir dans tes mains la vie et la destinée d'un homme, et de t'y consacrer tout entière? Ah! que ne pouvons-nous changer de rôle! que ne suis-je à ta place! avec quel bonheur, avec quel transport je t'immolerais toutes les affections, tous les devoirs!...

— Assez! Leoni, lui répondis-je, vous m'égarez par vos discours. Grace, grace pour ma pauvre mère, pour mon père, pour mon honneur. Vous voulez me perdre.....

— Ah! tu penses à tout cela! s'écria-t-il, et pas à moi. Tu pèses la douleur de tes parens, et tu ne daignes pas mettre la mienne dans la balance. Tu ne m'aimes pas.....

Je cachai mon visage dans mes mains, j'invoquai Dieu, j'écoutai les sanglots de Leoni, je crus que j'allais devenir folle.

— Eh bien! tu le veux, lui dis-je, et tu le peux, parle, dis-moi tout ce que tu voudras, il faudra bien que je t'obéisse, n'as-tu pas ma volonté et mon ame à ta disposition?

— Nous avons peu d'instans à perdre, répondit Leoni. Il faut que dans une heure nous soyons partis, ou ta fuite deviendra impossible. Il y a un œil de vautour qui plane sur nous. Mais, si tu le veux, nous saurons le tromper. Le veux-tu? le veux-tu?

Il me serra dans ses bras avec délire. Des cris de douleur s'échappaient de sa poitrine. Je répondis, oui, sans savoir ce que je disais. — Eh bien! retourne vite au bal, me dit-il, ne montre pas d'agitation. Si on te questionne, dis que tu as été un peu indisposée, mais ne te laisse pas emmener. Danse s'il le faut. Surtout si Henryet te parle, sois prudente, ne l'irrite pas, songe que pendant une heure encore mon sort est dans ses mains. Dans une heure je reviendrai sous un domino. J'aurai ce bout de ruban au capuchon. Tu le reconnaîtras, n'est-ce pas? Tu me suivras, et surtout tu seras calme, impassible, fourbe. Il le faut, songe à tout cela, t'en sens-tu la force?

Je me levai et je pressai ma poitrine brisée dans mes deux mains. J'avais la gorge en feu, mes joues étaient brûlées par la fièvre, j'étais comme ivre. — Allons, allons, me dit-il. — Il me poussa dans le bal et disparut. Ma mère me cherchait. Je vis de loin son anxiété, et pour éviter ses questions, j'acceptai précipitamment une invitation à danser.

Je dansai, et je ne sais comment je ne tombai pas morte à la fin de la contredanse, tant j'avais fait d'efforts sur moi-même. Quand je revins à ma place, ma mère était déjà partie pour la walse. Elle m'avait vue danser, elle était tranquille, elle recommençait à s'amuser pour son compte. Ma tante, au lieu de me questionner sur mon absence, me gronda. J'aimais mieux cela, je n'avais pas besoin de répondre et de mentir. Une de mes amies me demanda d'un air effrayé ce que j'avais et pourquoi ma figure était si bouleversée. Je répondis que je venais d'avoir un violent accès de toux. — Il faut te reposer, me dit-elle, et ne plus danser.

— Mais j'étais décidée à éviter le regard de ma mère, je craignais son inquiétude, sa tendresse et mes remords. Je vis son mouchoir qu'elle avait laissé sur la banquette, je le pris, je l'approchai de mon visage, et m'en couvrant la bouche, je le dévorai de baisers convulsifs. Ma compagne crut que je toussais encore; je feignis de tousser en effet. Je ne savais comment remplir cette heure fatale

dont la moitié était à peine écoulée. Ma tante remarqua que j'étais fort enrhumée, et qu'elle allait engager ma mère à se retirer. Je fus épouvantée de cette menace, et j'acceptai vite une nouvelle invitation. Quand je fus au milieu des danseurs, je m'aperçus que j'avais accepté une walse. Comme presque toutes les jeunes personnes, je ne walsais jamais. Mais en reconnaissant, dans celui qui déjà me tenait dans ses bras, la sinistre figure de Henryet, la frayeur m'empêcha de refuser. Il m'entraîna, et ce mouvement rapide acheva de troubler mon cerveau. Je me demandais si tout ce qui se passait autour de moi n'était pas une vision, si je n'étais pas plutôt couchée dans un lit, avec la fièvre, que lancée comme une folle au milieu d'une walse avec un être qui me faisait horreur. Et puis je me rappelai que Leoni allait venir me chercher. Je regardai ma mère, qui, légère et joyeuse, semblait voler au travers du cercle des walseurs. Je me dis que cela était impossible, que je ne pouvais pas quitter ma mère ainsi. Je m'aperçus que Henryet me pressait dans ses bras, et que ses yeux dévoraient mon visage incliné vers le sien. Je faillis crier et m'enfuir. Je me souvins des paroles de Leoni : *Mon sort est encore dans ses mains pendant une heure*. Je me résignai. Nous nous arrêtâmes un instant. Il me parla. Je n'entendis pas et je répondis en souriant avec égarement. Alors je sentis le frôlement d'une étoffe contre mes bras et mes épaules nues. Je n'eus pas besoin de me retourner, je reconnus la respiration à peine saisissable de Leoni. Je demandai à revenir à ma place. Au bout d'un instant, Leoni, en domino noir, vint m'offrir la main. Je le suivis. Nous traversâmes la foule, nous échappâmes par je ne sais quel miracle au regard jaloux de Henryet, et à celui de ma mère qui me cherchait de nouveau. L'audace avec laquelle je passai au milieu de cinq cents témoins, pour m'enfuir avec Leoni, empêcha qu'aucun s'en aperçût. Nous traversâmes la cohue de l'antichambre. Quelques personnes qui prenaient leurs manteaux nous reconnurent et s'étonnèrent de me voir descendre l'escalier sans ma mère; mais ces personnes s'en allaient aussi et ne devaient point colporter leur remarque dans le bal. Arrivé dans la cour, Leoni se précipita en m'entraînant vers une porte latérale par laquelle ne passaient point les voitures. Nous fîmes en courant quelques pas dans une rue sombre; puis une chaise de poste s'ouvrit,

Leoni m'y porta, m'enveloppa dans un vaste manteau fourré, m'enfonça un bonnet de voyage sur la tête, et en un clin d'œil la maison illuminée de M. Delpech, la rue et la ville disparurent derrière nous.

Nous courûmes vingt-quatre heures sans faire un mouvement pour sortir de la voiture. A chaque relai Leoni soulevait un peu le chassis, passait le bras en dehors, jetait aux postillons le quadruple de leur salaire, retirait précipitamment son bras et refermait la jalousie. Je ne pensais guère à me plaindre de la fatigue ou de la faim. J'avais les dents serrées, les nerfs contractés. Je ne pouvais verser une larme ni dire un mot. Leoni semblait plus occupé de la crainte d'être poursuivi que de ma souffrance et de ma douleur. Nous nous arrêtâmes auprès d'un château, à peu de distance de la route. Nous sonnâmes à la porte d'un jardin. Un domestique vint après s'être fait long-temps attendre. Il était deux heures du matin. Il arriva enfin en grondant, et approcha sa lanterne du visage de Leoni; à peine l'eut-il reconnu qu'il se confondit en excuses, et nous conduisit à l'habitation. Elle me sembla déserte et mal tenue. Néanmoins on m'ouvrit une chambre assez convenable. En un instant on alluma du feu, on me prépara un lit, et une femme vint pour me déshabiller. Je tombai dans une sorte d'imbécillité. La chaleur du foyer me ranima un peu, et je m'aperçus que j'étais en robe de nuit et les cheveux épars auprès de Leoni, mais il n'y faisait pas attention. Il était occupé à serrer dans un coffre le riche costume, les perles et les diamans dont nous étions encore couverts un instant auparavant. Ces joyaux dont Leoni était paré appartenaient pour la plupart à mon père. Ma mère, voulant que la richesse de son costume ne fût pas au-dessous du nôtre, les avait tirés de la boutique et les lui avait prêtés sans rien dire. Quand je vis toutes ces richesses entassées dans un coffre, j'eus une honte mortelle de l'espèce de vol que nous avions commis, et je remerciai Leoni de ce qu'il pensait à les renvoyer à mon père. Je ne sais ce qu'il me répondit; il me dit ensuite que j'avais quatre heures à dormir, qu'il me suppliait d'en profiter sans inquiétude et sans douleur. Il baisa mes pieds nus et se retira. Je n'eus jamais le courage d'aller jusqu'à mon lit. Je m'endormis auprès du feu sur mon fauteuil. A six heures du matin on vint m'éveiller, on m'apporta du

chocolat et des habits d'homme. Je déjeunai et je m'habillai avec résignation. Leoni vint me chercher, et nous quittâmes avant le jour cette demeure mystérieuse dont je n'ai jamais connu ni le nom, ni la situation exacte, ni le propriétaire, non plus que de beaucoup d'autres gîtes du même genre qui, dans le cours de nos voyages, s'ouvrirent pour nous à toute heure et en tout pays au seul nom de Leoni.

A mesure que nous avancions, Leoni reprenait la sérénité de ses manières et la tendresse de son langage. Soumise et enchaînée à lui par une passion aveugle, j'étais un instrument dont il faisait vibrer toutes les cordes à son gré. S'il était rêveur, je devenais mélancolique; s'il était gai, j'oubliais tous mes chagrins et tous mes remords pour sourire à ses plaisanteries; s'il était passionné, j'oubliais la fatigue de mon cerveau et l'épuisement des larmes, je retrouvais de la force pour l'aimer et pour le lui dire.

Nous arrivâmes à Genève, où nous ne restâmes que le temps nécessaire pour nous reposer. Nous nous enfonçâmes bientôt dans l'intérieur de la Suisse, et là nous perdîmes toute inquiétude d'être poursuivis et découverts. Depuis notre départ, Leoni n'aspirait qu'à gagner avec moi une retraite agreste et paisible, et à vivre d'amour et de poésie dans un éternel tête-à-tête. Ce rêve délicieux se réalisa. Nous trouvâmes, dans une des vallées du lac Majeur, un chalet des plus pittoresques dans une situation ravissante. Pour très peu d'argent nous le fîmes arranger commodément à l'intérieur, et nous le prîmes à loyer au commencement d'avril. Nous y passâmes six mois d'un bonheur enivrant dont je remercierai Dieu toute ma vie, quoiqu'il me les ait fait payer bien cher. Nous étions absolument seuls, et loin de toute relation avec le monde. Nous étions servis par deux jeunes mariés, gros et réjouis, qui augmentaient notre contentement par le spectacle de celui qu'ils goûtaient. La femme faisait le ménage et la cuisine, le mari menait au pâturage une vache et deux chèvres qui composaient tout notre troupeau, il tirait le lait et faisait le fromage. Nous nous levions de bonne heure, et lorsque le temps était beau, nous déjeunions à quelques pas de la maison, dans un joli verger dont les arbres, abandonnés à la direction de la nature, poussaient en tous sens des branches touffues moins riches en fruits qu'en fleurs et en feuillage.

Nous allions ensuite nous promener dans la vallée, ou nous gravissions les montagnes. Nous prîmes peu à peu l'habitude de faire de longues courses, et chaque jour nous allions à la découverte de quelque site nouveau. Les pays de montagnes ont cela de délicieux, qu'on peut les explorer long-temps avant d'en connaître tous les secrets et toutes les beautés. Quand nous entreprenions nos plus grandes excursions, Joanne, notre gai majordome, nous suivait avec un panier de vivres, et rien n'était plus charmant que nos festins sur l'herbe. Leoni n'était difficile que sur le choix de ce qu'il appelait le réfectoire. Enfin, quand nous avions trouvé à mi-côte d'une gorge un petit plateau paré d'une herbe fraîche, abrité contre le vent ou le soleil, avec un joli point de vue, un ruisseau tout auprès, embaumé de plantes aromatiques, il arrangeait lui-même le repas sur un linge blanc étendu à terre. Il envoyait Joanne cueillir des fraises et plonger le vin dans l'eau froide du torrent. Il allumait un réchaud à l'esprit de vin et faisait cuire les œufs à la coque. Par le même procédé, après la viande froide et les fruits, je lui préparais d'excellent café. De cette manière nous avions un peu des jouissances de la civilisation au milieu des beautés romantiques du désert.

Quand le temps était mauvais, ce qui arriva souvent au commencement du printemps, nous allumions un grand feu pour préserver notre habitation de sapin de l'humidité. Nous nous entourions de paravens que Leoni avait montés, cloués et peints lui-même. Nous buvions du thé, et tandis qu'il fumait dans une longue pipe turque, je lui faisais la lecture. Nous appelions cela nos journées flamandes. Moins animées que les autres, elles étaient peut-être plus douces encore. Leoni avait un talent admirable pour arranger la vie, pour la rendre agréable et facile. Dès le matin, il occupait l'activité de son esprit à faire le plan de la journée, à en ordonner les heures, et quand ce plan était fait, il venait me le soumettre. Je le trouvais toujours admirable, et nous ne nous en écartions plus. De cette manière, l'ennui, qui poursuit toujours les solitaires, et jusqu'aux amans dans le tête-à-tête, n'approchait jamais de nous. Leoni savait tout ce qu'il fallait éviter et tout ce qu'il fallait observer pour maintenir la paix de l'ame et le bien-être du corps. Il me le dictait avec sa tendresse adorable, et soumise à lui comme l'es-

clave à son maître, je ne contrariais jamais un seul de ses désirs. Ainsi, il disait que l'échange des pensées entre deux êtres qui s'aiment est la plus douce des choses, mais qu'elle peut devenir la pire de toutes, si on en abuse. Il avait donc réglé les heures et les lieux de nos entretiens. Tout le jour, nous étions occupés à travailler. Je prenais soin du ménage, je lui préparais des friandises, ou je plissais moi-même son linge. Il était extrêmement sensible à ces petites recherches de luxe, et les trouvait doublement précieuses au fond de notre ermitage. De son côté, il pourvoyait à tous nos besoins et remédiait à toutes les incommodités de notre isolement. Il savait un peu de tous les métiers, il faisait des meubles en menuiserie, il posait des serrures, il établissait des cloisons en chassis et en papier peint, il empêchait une cheminée de fumer, il greffait un arbre à fruit, il amenait un courant d'eau vive autour de la maison. Il était toujours occupé de quelque chose d'utile, et il l'exécutait toujours bien. Quand ces grands travaux-là lui manquaient, il peignait l'aquarelle, composait de charmans paysages avec les croquis que dans nos promenades nous avions pris sur nos album. Quelquefois il parcourait seul la vallée en composant des vers, et il revenait vite me les dire. Il me trouvait souvent dans l'étable avec mon tablier plein d'herbes aromatiques dont les chèvres sont friandes. Mes deux belles protégées mangeaient sur mes genoux. L'une était blanche et sans tache, elle s'appelait *Neige*. Elle avait l'air doux et mélancolique. L'autre était jaune comme un chamois avec la barbe et les jambes noires, elle était toute jeune, sa physionomie était mutine et sauvage. Nous l'appelions *Daine*. La vache s'appelait *Pâquerette*. Elle était rousse et rayée de noir transversalement comme un tigre. Elle passait sa tête sur mon épaule, et quand Leoni me trouvait ainsi, il m'appelait sa vierge à la crèche; il me jetait mon album et me dictait ses vers, qui m'étaient presque toujours adressés. C'étaient des hymnes d'amour et de bonheur qui me semblaient sublimes, et qui devaient l'être. Je pleurais sans rien dire en les écrivant, et quand j'avais fini : — Eh bien! me disait Leoni, tu les trouves mauvais? — Je relevais vers lui mon visage baigné de larmes. Il riait et m'embrassait avec transport.

Et puis il s'asseyait sur le fourrage embaumé et me lisait des

poésies étrangères qu'il me traduisait avec une rapidité et une précision inconcevables; pendant ce temps, je filais du lin dans le demi-jour de l'étable. Il faut savoir quelle est la propreté exquise des étables suisses pour comprendre que nous eussions choisi la nôtre pour salon. Elle était traversée par un rapide ruisseau d'eau de roche qui la balayait à chaque instant et qui nous réjouissait de son petit bruit; des pigeons familiers y buvaient à nos pieds; et, sous la petite arcade par laquelle l'eau entrait, des moineaux hardis venaient se baigner et dérober quelques graines. C'était l'endroit le plus frais dans les jours chauds quand toutes les lucarnes étaient ouvertes, et le plus chaud dans les jours froids quand les moindres fentes étaient tamponnées de paille et de bruyère. Souvent Leoni, fatigué de lire, s'y endormait sur l'herbe fraîchement coupée, et je quittais mon ouvrage pour contempler ce beau visage que la sérénité du sommeil ennoblissait encore.

Durant ces journées si remplies, nous nous parlions peu, quoique presque toujours ensemble; nous échangions quelques douces paroles, quelques douces caresses, et nous nous encouragions mutuellement à notre œuvre. Mais quand venait le soir, Leoni devenait indolent de corps et actif d'esprit; c'étaient les heures où il était le plus aimable, et il les avait réservées aux épanchemens de notre tendresse. Doucement fatigué de sa journée, il se couchait sur la mousse à mes pieds, dans un endroit délicieux qui était auprès de la maison sur le versant de la montagne. De là nous contemplions le splendide coucher du soleil, le déclin mélancolique du jour, l'arrivée grave et solennelle de la nuit; nous savions le moment du lever de toutes les étoiles et sur quelle cime chacune d'elles devait commencer à briller à son tour. Leoni connaissait parfaitement l'astronomie, mais Joanne possédait presque aussi bien cette science des pâtres, et il donnait aux astres d'autres noms souvent plus poétiques et plus expressifs que les nôtres. Quand Leoni s'était amusé de son pédantisme rustique, il l'envoyait jouer sur son pipeau le ranz des vaches au bas de la montagne. Ces sons aigus avaient de loin une douceur inconcevable. Leoni tombait dans une rêverie qui ressemblait à l'extase; puis, quand la nuit était tout-à-fait venue, quand le silence de la vallée n'était plus troublé que par le cri plaintif de quelque oiseau des

rochers, quand les lucioles s'allumaient dans l'herbe autour de nous, et qu'un vent tiède planait dans les sapins au-dessus de nos têtes, Leoni semblait sortir d'un rêve ou s'éveiller à une autre vie; son ame s'embrâsait, son éloquence passionnée m'inondait le cœur; il parlait aux cieux, au vent, aux échos, à toute la nature avec enthousiasme, il me prenait dans ses bras et m'accablait de caresses délirantes, puis il pleurait d'amour sur mon sein, et, redevenu plus calme, il m'adressait les paroles les plus suaves et les plus enivrantes.

Oh! comment ne l'aurais-je pas aimé, cet homme sans égal, dans ses bons et dans ses mauvais jours? qu'il était aimable alors, qu'il était beau! comme le hâle allait bien à son mâle visage et respectait son large front blanc sur des sourcils de jais! comme il savait aimer et comme il savait le dire! comme il savait commander à la vie et la rendre belle! Comment n'aurais-je pas pris en lui une confiance aveugle, comment ne me serais-je pas habituée à une soumission illimitée? Tout ce qu'il faisait, tout ce qu'il disait était bien, beau et bon. Il était généreux, sensible, délicat, héroïque; il prenait plaisir à soulager la misère ou les infirmités des pauvres qui venaient frapper à notre porte. Un jour il se précipita dans un torrent au risque de sa vie pour sauver un jeune pâtre; une nuit il erra dans les neiges au milieu des plus affreux dangers pour secourir des voyageurs égarés qui avaient fait entendre des cris de détresse. Oh! comment, comment me serais-je méfiée de Leoni? comment aurais-je fait pour craindre l'avenir? Ne me dites plus que je fus crédule et faible; la plus virile des femmes eût été subjuguée à jamais par ces six mois de son amour. Quant à moi, je le fus entièrement, et le remords cruel d'avoir abandonné mes parens, l'idée de leur douleur s'affaiblit peu à peu et finit presque par s'effacer. Oh! qu'elle était grande la puissance de cet homme! —

Juliette s'arrêta et tomba dans une triste rêverie. Une horloge lointaine sonna minuit. Je lui proposai d'aller se reposer. — Non, dit-elle, si vous n'êtes pas las de m'entendre, je veux parler encore. Je sens que j'ai entrepris une tâche bien pénible pour ma pauvre ame, et que quand j'aurai fini, je ne sentirai plus rien,

je ne me souviendrai plus de rien pendant plusieurs jours : je veux profiter de la force que j'ai aujourd'hui.

— Oui, Juliette, tu as raison, lui dis-je, arrache le fer de ton sein, et tu seras mieux après. Mais dis-moi, ma pauvre enfant, comment la singulière conduite d'Henryet au bal et la lâche soumission de Leoni à un regard de cet homme ne t'avaient-elles pas laissé dans l'esprit un doute, une crainte?

— Quelle crainte pouvais-je conserver? répondit Juliette, j'étais si peu instruite des choses de la vie et des turpitudes de la société, que je ne comprenais rien à ce mystère. Leoni m'avait dit qu'il avait un secret terrible, j'imaginai mille infortunes romanesques. C'était la mode alors en littérature de faire agir et parler des personnages frappés des malédictions les plus étranges et les plus invraisemblables. Les théâtres et les romans ne produisaient plus que des fils de bourreau, des espions héroïques, des assassins et des forçats vertueux. Je lus un jour *Frédérick Styndall*; une autre fois l'*Espion* de Cooper me tomba sous la main. Songez que j'étais bien enfant, et que dans ma passion mon esprit était bien en arrière de mon cœur. Je m'imaginai que la société, injuste et stupide, avait frappé Leoni de réprobation pour quelque imprudence sublime, pour quelque faute involontaire ou par suite de quelque féroce préjugé. Je vous avouerai même que ma pauvre tête de jeune fille trouva un attrait de plus dans ce mystère impénétrable, et que mon ame de femme s'exalta devant l'occasion de risquer sa destinée entière pour soulager une belle et poétique infortune.

— Leoni dut s'apercevoir de cette disposition romanesque et l'exploiter? dis-je à Juliette.

— Oui, me répondit-elle, il le fit; mais s'il se donna tant de peine pour me tromper, c'est qu'il m'aimait, c'est qu'il voulait mon amour à tout prix.

Nous gardâmes un instant le silence, et Juliette reprit ensuite son récit.

— L'hiver arriva; nous avions fait le projet d'en supporter les rigueurs plutôt que d'abandonner notre chère retraite. Leoni me

disait que jamais il n'avait été si heureux, que j'étais la seule femme qu'il eût jamais aimée, qu'il voulait renoncer au monde pour vivre et mourir dans mes bras. Son goût pour les plaisirs, sa passion pour le jeu, tout cela était évanoui, oublié à jamais. Oh! que j'étais reconnaissante de voir cet homme si brillant, si adulé, renoncer sans regret à tous les enivremens d'une vie d'éclat et de fêtes, pour venir s'enfermer avec moi dans une chaumière; et soyez sûr, don Aleo, que Leoni ne me trompait point alors. S'il est vrai que de puissans motifs l'engageaient à se cacher, du moins il est certain qu'il se trouva heureux dans sa retraite et que j'y fus aimée. Eût-il pû feindre cette sérénité durant six mois, sans qu'elle fût altérée un seul jour? et pourquoi ne m'eût-il pas aimée? j'étais jeune, belle, j'avais tout quitté pour lui, et je l'adorais. Allez, je ne m'abuse plus sur son caractère, je sais tout et je vous dirai tout. Cette ame est bien laide et bien belle, bien vile et bien grande; quand on n'a pas la force de haïr cet homme, il faut l'aimer et devenir sa proie.

Mais l'hiver débuta si rudement, que notre séjour dans la vallée devint extrêmement dangereux. En quelques jours la neige monta sur la colline et arriva jusqu'au niveau de notre chalet; elle menaçait de l'engloutir et de nous y faire périr de famine. Leoni s'obstinait à rester : il voulait faire des provisions et braver l'ennemi; mais Joanne assura que notre perte était certaine, si nous ne battions en retraite au plus vite; que depuis dix ans on n'avait pas vu un pareil hiver, et qu'au dégel le chalet serait balayé comme une plume par les avalanches, à moins d'un miracle de saint Bernard et de Notre-Dame des Lavanges. — Si j'étais seul, me dit Leoni, je voudrais attendre le miracle et me moquer des lavanges, mais je n'ai plus de courage quand tu partages mes dangers. Nous partirons demain.

— Il le faut bien, lui dis-je, mais où irons-nous? je serai reconnue et découverte tout de suite, on me reconduira de vive force chez mes parens.

— Il y a mille moyens d'échapper aux hommes et aux lois, répondit Leoni en souriant, nous en trouverons bien un, ne t'inquiète pas; l'univers est à notre disposition.

— Et par où commencerons-nous? lui demandai-je en m'efforçant de sourire aussi.

— Je n'en sais rien encore, dit-il, mais qu'importe? nous serons ensemble, où pouvons-nous être malheureux?

— Hélas! lui dis-je, serons-nous jamais aussi heureux qu'ici?

— Veux-tu y rester? demanda-t-il.

— Non, lui répondis-je, nous ne le serions plus; en présence du danger nous serions toujours inquiets l'un pour l'autre.

Nous fîmes les apprêts de notre départ; Joanne passa la journée à déblayer le sentier par lequel nous devions partir. Pendant la nuit, il m'arriva une aventure singulière et à laquelle bien des fois depuis je craignis de réfléchir.

Au milieu de mon sommeil, je fus saisie par le froid et je m'éveillai. Je cherchai Leoni à mes côtés, il n'y était plus; sa place était froide, et la porte de la chambre, à demi entr'ouverte, laissait pénétrer un vent glacé. J'attendis quelques instans, mais Leoni ne revenant pas, je m'étonnai, je me levai, et je m'habillai à la hâte. J'attendis encore avant de me décider à sortir, craignant de me laisser dominer par une inquiétude puérile. Son absence se prolongea; une terreur invincible s'empara de moi, et je sortis à peine vêtue, par un froid de quinze degrés. Je craignais que Leoni n'eût encore été au secours de quelque malheureux perdu dans les neiges, comme cela était arrivé peu de nuits auparavant, et j'étais résolue à le chercher et à le suivre. J'appelai Joanne et sa femme; ils dormaient d'un si profond sommeil, qu'ils ne m'entendirent pas. Alors, dévorée d'inquiétude, je m'avançai jusqu'au bord de la petite plateforme palissadée qui entourait le chalet, et je vis une faible lueur argenter la neige à quelque distance. Je crus reconnaître la lanterne que Leoni portait dans ses excursions généreuses. Je courus de ce côté, aussi vite que me le permit la neige, où j'entrais jusqu'aux genoux. J'essayai de l'appeler, mais le froid me faisait claquer les dents, et le vent qui me venait à la figure interceptait ma voix. J'approchai enfin de la lumière, et je pus voir distinctement Leoni; il était immobile à la place où je l'avais aperçu d'abord, et il tenait une bêche. J'approchai encore; la neige amortissait le bruit de mes pas, j'arrivai tout près de lui sans qu'il s'en aperçût.

La lumière était enfermée dans son cylindre de métal, et ne sortait que par une fente opposée à moi et dirigée sur lui.

Je vis alors qu'il avait écarté la neige et entamé la terre avec sa bêche. Il était jusqu'aux genoux dans un trou qu'il venait de creuser.

Cette occupation singulière, à une pareille heure et par un temps si rigoureux, me causa une frayeur ridicule. Leoni semblait agité d'une hâte extraordinaire. De temps en temps il regardait autour de lui avec inquiétude; je me courbai derrière un roc, car je fus épouvantée de l'expression de sa figure. Il me sembla qu'il allait me tuer s'il me trouvait là. Toutes les histoires fantastiques et folles que j'avais lues, tous les commentaires bizarres que j'avais faits sur son secret me revinrent à l'esprit; je crus qu'il venait déterrer un cadavre, et je faillis m'évanouir. Je me rassurai un peu en le voyant continuer de creuser, et retirer bientôt un coffre enfoui dans la terre. Il le regarda avec attention, examina si la serrure n'avait pas été forcée; puis il le posa hors du trou, et commença à y rejeter la terre et la neige, sans prendre beaucoup de soin pour cacher les traces de son opération.

Quand je le vis près de revenir à la maison avec son coffre, je craignis qu'il ne s'aperçût de mon imprudente curiosité, et je m'enfuis aussi vite que je pus. Je me hâtai de jeter dans un coin mes hardes humides et de me recoucher, résolue à feindre un profond sommeil lorsqu'il rentrerait; mais j'eus le loisir de me remettre de mon émotion, car il resta encore plus d'une demi-heure sans reparaître.

Je me perdais en commentaires sur ce coffret mystérieux, enfoui sans doute dans la montagne depuis notre arrivée, et destiné à nous accompagner comme un talisman de salut ou comme un instrument de mort. Il me sembla qu'il ne devait pas contenir d'argent, car il était assez volumineux, et Leoni l'avait soulevé d'une seule main et sans effort. C'étaient peut-être des papiers d'où dépendait son existence entière. Ce qui me frappait le plus, c'est qu'il me semblait déjà avoir vu ce coffre quelque part, mais il m'était impossible de me rappeler en quelle circonstance. Cette fois, sa forme et sa couleur se gravèrent dans ma mémoire comme par une sorte de nécessité fatale. Pendant toute la nuit, je l'eus de-

vant les yeux, et dans mes rêves j'en voyais sortir une quantité d'objets bizarres : tantôt des cartes représentant des figures étranges, tantôt des armes sanglantes; puis des fleurs, des plumes et des bijoux, et puis des ossemens, des vipères, des monceaux d'or, des chaînes et des carcans de fer.

Je me gardai bien de questionner Leoni et de lui laisser soupçonner ma découverte. Il m'avait dit souvent que le jour où j'apprendrais son secret, tout serait fini entre nous, et quoiqu'il me rendît grace à deux genoux d'avoir cru en lui aveuglément, il me faisait souvent comprendre que la moindre curiosité de ma part lui serait odieuse. Nous partîmes le lendemain à dos de mulet, et nous prîmes la poste à la ville la plus prochaine jusqu'à Venise.

Nous y descendîmes dans une de ces maisons mystérieuses que Leoni semblait avoir à sa disposition dans tous les pays. Celle-là était sombre, délabrée, et comme cachée dans un quartier désert de la ville. Il me dit que c'était la demeure d'un de ses amis absens; il me pria de ne pas trop m'y déplaire pendant un jour ou deux; il ajouta que des raisons importantes l'empêchaient de se montrer sur-le-champ dans la ville, mais qu'au plus tard dans vingt-quatre heures je serais convenablement logée et n'aurais pas à me plaindre du séjour de sa patrie.

Nous venions de déjeûner dans une salle humide et froide, lorsqu'un homme mal mis, d'une figure désagréable et d'un teint maladif, se présenta en disant que Leoni l'avait fait appeler.—Oui, oui, mon cher Thadée, répondit Leoni en se levant avec précipitation; soyez le bien-venu, et passons dans une autre pièce, pour ne pas ennuyer madame de détails d'affaires.

Leoni vint m'embrasser une heure après; il avait l'air agité, mais content, comme s'il venait de remporter une victoire.—Je te quitte pour quelques heures, me dit-il, je vais faire préparer ton nouveau gîte; nous y coucherons demain soir.

Il fut dehors pendant tout le jour. Le lendemain il sortit de bonne heure. Il semblait fort affairé, mais son humeur était plus joyeuse que je ne l'avais encore vue. Cela me donna le courage de m'ennuyer encore douze heures, et chassa la triste impression que me causait cette maison silencieuse et froide. Dans l'après-midi, pour me distraire un peu, j'essayai de la parcourir; elle était fort

ancienne : des restes d'ameublement suranné, des lambeaux de tentures et quelques tableaux à demi dévorés par les rats occupèrent mon attention; mais un objet plus intéressant pour moi me rejeta dans d'autres pensées. En entrant dans la chambre où avait couché Leoni, je vis à terre le fameux coffre. Il était ouvert et entièrement vide. J'eus l'ame soulagée d'un grand poids. Le dragon inconnu enfermé dans ce coffre s'était donc envolé; la destinée terrible qu'il me semblait représenter ne pesait donc plus sur nous! — Allons, me dis-je en souriant, la boîte de Pandore s'est vidée, l'espérance est restée pour moi.

Comme j'allais me retirer, mon pied se posa sur un petit morceau d'ouate oublié à terre au milieu de la chambre, avec des lambeaux de papier de soie chiffonnés. Je sentis quelque chose qui résistait, et je le relevai machinalement. Mes doigts rencontrèrent le même corps solide au travers du coton, et en l'écartant, j'y trouvai une épingle en gros brillans que je reconnus aussitôt pour appartenir à mon père, et pour m'avoir servi le jour du dernier bal à attacher une écharpe sur mon épaule. Cette circonstance me frappa tellement que je ne pensai plus au coffre ni aux secrets de Leoni. Je ne sentis plus qu'une vague inquiétude pour ces bijoux que j'avais emportés dans ma fuite, et dont je ne m'étais plus occupée depuis, pensant que Leoni les avait renvoyés sur-le-champ. La crainte que cette démarche n'eût été négligée me fut affreuse; et lorsque Leoni rentra, la première chose que je lui demandai ingénuement fut celle-ci : — Mon ami, n'as-tu pas oublié de renvoyer les diamans de mon père, lorsque nous avons quitté Bruxelles?

Leoni me regarda d'une étrange manière. Il semblait vouloir pénétrer jusqu'aux plus intimes profondeurs de mon ame.

— Qu'as-tu à ne pas me répondre? lui dis-je, qu'est-ce que ma question a d'étonnant?

— A quel diable de propos vient-elle? reprit-il avec tranquillité.

— C'est qu'aujourd'hui, répondis-je, je suis entrée dans ta chambre par désœuvrement, et j'ai trouvé ceci par terre; alors la crainte m'est venue que dans le trouble de nos voyages et l'agitation de notre fuite tu n'eusses absolument oublié de renvoyer les

autres bijoux. Quant à moi, je te l'ai à peine demandé, j'avais perdu la tête.

En achevant ces mots, je lui présentai l'épingle. Je parlais si naturellement, et j'avais si peu l'idée de le soupçonner, qu'il le vit bien ; et prenant l'épingle avec le plus grand calme :

— Parbleu ! dit-il, je ne sais comment cela se fait. Où as-tu trouvé cela ? Es-tu sûre que cela vienne de ton père, et n'ait pas été oublié dans cette maison par ceux qui l'ont occupée avant nous ?

— Oh ! lui dis-je, voici auprès du contrôle un cachet imperceptible ; c'est la marque de mon père. Avec une loupe, tu y verrais son chiffre.

— A la bonne heure, dit-il, cette épingle sera restée dans un de nos coffres de voyage, et je l'aurai fait tomber ce matin en secouant quelque harde. Heureusement c'est le seul bijou que nous ayons emporté par mégarde; tous les autres ont été remis à une personne sûre et adressés à Delpech, qui les aura exactement reportés à ta famille. Je ne pense pas que celui-ci vaille la peine d'être rendu ; ce serait imposer à ta mère une triste émotion de plus pour bien peu d'argent.

— Cela vaut encore au moins dix mille francs, répondis-je.

— Eh bien ! garde-le jusqu'à ce que je trouve une occasion pour le renvoyer. Ah çà ! es-tu prête ? les malles sont-elles refermées ? Il y a une gondole à la porte, et ta maison t'attend avec impatience; on sert déjà le souper.

Une demi-heure après, nous nous arrêtâmes à la porte d'un palais magnifique. Les escaliers étaient couverts de tapis de drap amaranthe; les rampes, de marbre blanc, étaient chargées d'orangers en fleurs, en plein hiver, et de légères statues, qui semblaient se pencher sur nous pour nous saluer. Le concierge et quatre domestiques en livrée vinrent nous aider à débarquer. Leoni prit le flambeau de l'un d'eux, et l'élevant, il me fit lire sur la corniche du pérystile cette inscription en lettres d'argent sur un fond d'azur : *Palazzo Leoni*. — O mon ami, m'écriai-je, tu ne nous avais donc pas trompés ? Tu es riche et noble, et je suis chez toi !

Je parcourus ce palais avec une joie d'enfant. C'était un des plus beaux de Venise. L'ameublement et les tentures, éclatans de fraîcheur, avaient été copiés sur les anciens modèles, de sorte que les

peintures des plafonds et l'ancienne architecture étaient dans une harmonie parfaite avec les accessoires nouveaux. Notre luxe de bourgeois et d'hommes du nord est si mesquin, si entassé, si commun, que je n'avais jamais conçu l'idée d'une pareille élégance. Je courais dans les immenses galeries comme dans un palais enchanté; tous les objets avaient pour moi des formes inusitées, un aspect inconnu; je me demandais si je faisais un rêve, et si j'étais vraiment la patrone et la reine de toutes ces merveilles. Et puis cette splendeur féodale m'entourait d'un prestige nouveau. Je n'avais jamais compris le plaisir ou l'avantage d'être noble. En France on ne sait plus ce que c'est, en Belgique on ne l'a jamais su. Ici, le peu de noblesse qui reste est encore fastueux et fier; on ne démolit pas les palais, on les laisse tomber. Au milieu de ces murailles chargées de trophées et d'écussons, sous ces plafonds armoriés, en face de ces aïeux de Leoni, peints par Titien et Véronèse, les uns graves et sévères sous leurs manteaux fourrés, les autres élégans et gracieux sous leur justaucorps de satin noir, je comprenais cette vanité du rang, qui peut être si brillante et si aimable quand elle ne décore pas un sot. Tout cet entourage d'illustration allait si bien à Leoni, qu'il me serait impossible aujourd'hui encore de me le représenter roturier. Il était vraiment bien le fils de ces hommes à barbe noire et à mains d'albâtre, dont van Dyck a immortalisé le type. Il avait leur profil d'aigle, leurs traits délicats et fins, leur grande taille, leurs yeux à la fois railleurs et bienveillans. Si ces portraits avaient pu marcher, ils auraient marché comme lui; s'ils avaient parlé, ils auraient eu son accent. — Eh quoi! lui disais-je en le serrant dans mes bras, c'est toi, mon seigneur Leone Leoni, qui étais l'autre jour dans ce chalet entre les chèvres et les poules, avec une pioche sur l'épaule et une blouse autour de la taille? C'est toi qui as vécu six mois ainsi avec une pauvre fille sans nom et sans esprit, qui n'a d'autre mérite que de t'aimer? Et tu vas me garder près de toi, tu vas m'aimer toujours et me le dire chaque matin comme dans le chalet? Oh! c'est un sort trop élevé et trop beau pour moi; je n'avais pas aspiré si haut, et cela m'effraie en même temps que cela m'enivre.

— Ne sois pas effrayée, me dit-il en souriant, sois toujours ma compagne et ma reine. A présent, viens souper. J'ai deux convives

à te présenter ; arrange tes cheveux, sois jolie, et quand je t'appellerai ma femme, n'ouvre pas de grands yeux étonnés.

Nous trouvâmes un souper exquis sur une table étincelant de vermeil, de porcelaines et de cristaux. Les deux convives me furent gravement présentés; ils étaient Vénitiens, tous deux agréables de figure, élégans dans leurs manières, et, quoique bien inférieurs à Leoni, ayant dans la prononciation et dans la tournure d'esprit une certaine ressemblance avec lui. Je lui demandai tout bas s'ils étaient ses parens.

— Oui, me répondit-il tout haut en riant, ce sont mes cousins.

— Sans doute, ajouta celui qu'on appelait le marquis, nous sommes tous cousins.

Le lendemain, au lieu de deux convives, il y en eut quatre ou cinq différens à chaque repas. En moins de huit jours, notre maison fut inondée d'amis intimes. Ces assidus me dérobèrent de bien douces heures, que j'aurais pu passer avec Leoni, et qu'il fallut partager avec eux tous. Mais Leoni, après un long exil, semblait heureux de revoir ses amis et d'égayer sa vie; je ne pouvais former un désir contraire au sien, et j'étais heureuse de le voir s'amuser. Il est certain que la société de ces hommes était charmante; ils étaient tous jeunes ou élégans, gais ou spirituels, aimables ou amusans; ils avaient d'excellentes manières et des talens pour la plupart. Toutes les matinées étaient employées à faire de la musique; dans l'après-midi nous nous promenions sur l'eau, après le dîner nous allions au théâtre, et en rentrant on soupait et on jouait. Je n'aimais pas beaucoup à être témoin de ce dernier divertissement, où des sommes immenses passaient chaque soir de main en main. Leoni m'avait permis de me retirer après le souper, et je n'y manquais pas. Peu à peu, le nombre de nos connaissances augmenta tellement que j'en ressentis de l'ennui et de la fatigue; mais je n'en exprimai rien. Leoni semblait toujours enchanté de cette vie dissipée. Tout ce qu'il y avait de dandies de toutes nations à Venise se donna rendez-vous chez nous pour boire, pour jouer, et pour faire de la musique. Les meilleurs chanteurs des théâtres venaient souvent mêler leurs voix à nos instrumens et à la voix de Leoni, qui n'était ni moins belle ni moins habile que la leur. Malgré le charme de cette société, je sentais de plus en plus le besoin du repos.

Il est vrai que nous avions encore de temps en temps quelques bonnes heures de tête-à-tête; les dandies ne venaient pas tous les jours, mais les habitués se composaient d'une douzaine de personnes de fondation à notre table. Leoni les aimait tant que je ne pouvais me défendre d'avoir aussi de l'amitié pour elles. C'étaient elles qui animaient tout le reste, par leur suprématie en tout sur les autres. Ces hommes étaient vraiment remarquables, et semblaient en quelque sorte des reflets de Leoni. Ils avaient entre eux cette espèce d'air de famille, cette conformité d'idées et de langage qui m'avait frappée dès le premier jour; c'était un je ne sais quoi de subtil et de recherché que n'avaient pas même les plus distingués parmi tous les autres. Leur regard était plus pénétrant, leurs réponses plus promptes, leur aplomb plus seigneurial, leur prodigalité de meilleur goût. Ils avaient chacun une autorité morale sur une partie de ces nouveaux venus; ils leur servaient de modèle et de guide dans les petites choses d'abord, et plus tard dans les grandes. Leoni était l'ame de tout ce corps, le chef suprême qui imposait à cette brillante coterie masculine la mode, le ton, le plaisir et la dépense.

Cette espèce d'empire lui plaisait, et je ne m'en étonnais pas : je l'avais vu régner plus ouvertement encore à Bruxelles et j'avais partagé son orgueil et sa gloire; mais le bonheur du chalet m'avait initiée à des joies plus intimes et plus pures. Je les regrettais et ne pouvais m'empêcher de le dire. — Et moi aussi, me disait-il, je le regrette ce temps de délices, supérieur à toutes les fumées du monde. Mais Dieu n'a pas voulu changer pour nous le cours des saisons, il n'y a pas plus d'éternel bonheur que de printemps perpétuel : c'est une loi de la nature à laquelle nous ne pouvions nous soustraire. Sois sûre que tout est arrangé pour le mieux dans ce monde mauvais. Le cœur de l'homme n'a pas plus de vigueur que les biens de la vie n'ont de durée; soumettons-nous, plions, les fleurs se courbent, se flétrissent et renaissent tous les ans; l'ame humaine peut se renouveler comme une fleur, quand elle connaît ses forces et qu'elle ne s'épanouit pas jusqu'à se briser. Six mois de félicité sans mélange, c'était immense, ma chère; nous serions morts de trop de bonheur, si cela eût continué, ou nous en aurions abusé. La destinée nous commande de redescendre de nos

cimes éthérées et de venir respirer un air moins pur dans les villes. Acceptons cette nécessité et croyons qu'elle nous est bonne. Quand le beau temps reviendra, nous retournerons à nos montagnes, nous serons avides de retrouver tous les biens dont nous aurons été sevrés ici; nous sentirons mieux le prix de notre calme intimité, et cette saison d'amour et de délices, que les souffrances de l'hiver nous eussent gâtée, reviendra plus belle encore que la saison dernière.

— Oh oui! lui disais-je en l'embrassant, nous retournerons en Suisse! Oh! que tu es bon de le vouloir et de me le promettre!.... Mais, dis-moi, Leoni, ne pourrions-nous vivre ici plus simplement et plus ensemble? Nous ne nous voyons plus qu'à travers d'un nuage de punch, nous ne nous parlons plus qu'au milieu des chants et des rires. Pourquoi avons-nous tant d'amis, ne nous suffirions-nous pas bien l'un à l'autre?

— Ma Juliette, répondait-il, les anges sont des enfans, et vous êtes l'un et l'autre. Vous ne savez pas que l'amour est l'emploi des plus nobles facultés de l'ame, et qu'on doit ménager ces facultés comme la prunelle de ses yeux. Vous ne savez pas, petite fille, ce que c'est que votre propre cœur : bonne, sensible et confiante, vous croyez que c'est un foyer éternel d'amour; mais le soleil lui-même n'est pas éternel. Tu ne sais pas que l'ame se fatigue comme le corps, et qu'il faut la soigner de même? Laisse-moi faire, Juliette, laisse-moi entretenir le feu sacré dans ton cœur : j'ai intérêt à me conserver ton amour, à t'empêcher de le dépenser trop vite. Toutes les femmes sont comme toi, elles se pressent tant d'aimer que tout à coup elles n'aiment plus sans savoir pourquoi.

— Méchant! lui disais-je, sont-ce là les choses que tu me disais le soir sur la montagne? Me priais-tu de ne pas trop t'aimer, croyais-tu que j'étais capable de m'en lasser?

— Non, mon ange, répondait Leoni en baisant mes mains, et je ne le crois pas non plus à présent. Mais écoute mon expérience, les choses extérieures ont sur nos sentimens les plus intimes une influence contre laquelle les ames les plus fortes luttent en vain. Dans notre vallée, entourés d'air pur, de parfums et de mélodies naturels, nous pouvions et nous devions être tout amour, tout poésie, tout enthousiasme; mais souviens-toi qu'encore là je le

ménageais cet enthousiasme si facile à perdre, si impossible à retrouver quand on l'a perdu. Souviens-toi de nos jours de pluie où je mettais une espèce de rigueur à t'occuper, pour te préserver de la réflexion et de la mélancolie qui en est la suite inévitable. Sois sûre que l'examen trop fréquent de soi-même et des autres est la plus dangereuse des recherches; il faut secouer ce besoin égoïste qui nous fait toujours fouiller dans notre cœur et dans celui qui nous aime, comme un laboureur cupide qui épuise la terre à force de lui demander de produire. Il faut savoir se faire insensible et frivole par intervalles; ces distractions ne sont dangereuses que pour les cœurs faibles et paresseux. Une ame ardente doit les rechercher pour ne pas se consumer elle-même : elle est toujours assez riche. Un mot, un regard suffit pour la faire tressaillir au milieu du tourbillon léger qui l'emporte, et pour la ramener plus ardente et plus tendre au sentiment de sa passion. Ici, vois-tu, nous avons besoin de mouvement et de variété. Ces grands palais sont beaux, mais ils sont tristes; la mousse marine en ronge le pied, et l'eau limpide qui les reflète est souvent chargée de vapeurs qui retombent en larmes. Ce luxe est austère, et ces traces de noblesse qui te plaisent ne sont qu'une longue suite d'épitaphes et de tombeaux qu'il faut orner de fleurs. Il faut remplir de vivans cette demeure sonore où tes pas te feraient peur si tu y étais seule; il faut jeter de l'argent par les fenêtres à ce peuple qui n'a pour lit que le parapet glacé des ponts, afin que la vue de sa misère ne nous rende pas soucieux au milieu de notre bien-être. Laisse-toi égayer par nos rires et endormir par nos chants; sois bonne et insouciante; je me charge d'arranger ta vie et de te la rendre agréable, quand je ne pourrai te la rendre enivrante. Sois ma femme et ma maîtresse à Venise, tu redeviendras mon ange et ma sylphide sur les glaciers de la Suisse. —

C'est par de tels discours qu'il apaisait mon inquiétude et qu'il me traînait, assoupie et confiante, sur le bord de l'abîme. Je le remerciais tendrement de la peine qu'il prenait pour me persuader, quand d'un signe il pouvait me faire obéir. Nous nous embrassions avec tendresse et nous retournions au salon bruyant où nos amis nous attendaient pour nous séparer.

Cependant, à mesure que nos jours se succédaient ainsi, Leoni

ne prenait plus les mêmes soins pour me les faire aimer. Il s'occupait moins de la contrariété que j'éprouvais, et lorsque je la lui exprimais, il la combattait avec moins de douceur. Un jour même il fut brusque et amer; je vis que je lui causais de l'humeur, je résolus de ne plus me plaindre désormais; mais je commençai à souffrir réellement et à me trouver malheureuse. J'attendais avec résignation que Leoni prît le temps de revenir à moi, et il est vrai que dans ces momens-là il était si bon et si tendre, que je me trouvais folle et lâche d'avoir tant souffert. Mon courage et ma confiance se ranimaient pour quelques jours, mais ces jours de consolation étaient de plus en plus rares. Leoni, me voyant douce et soumise, me traitait toujours avec affection, mais il ne s'apercevait plus de ma mélancolie; l'ennui me rongeait, Venise me devenait odieuse : ses eaux, son ciel, ses gondoles, tout m'y déplaisait. Pendant les nuits de jeu j'errais seule sur la terrasse, au haut de la maison; je versais des larmes amères; je me rappelais ma patrie, ma jeunesse insouciante, ma mère si folle et si bonne, mon pauvre père si tendre et si débonnaire, et jusqu'à ma tante avec ses petits soins et ses longs sermons. Il me semblait que j'avais le mal du pays, que j'avais envie de fuir, d'aller me jeter aux pieds de mes parens, d'oublier à jamais Leoni. Mais si une fenêtre s'ouvrait au-dessous de moi, si Leoni, las du jeu et de la chaleur, s'avançait sur le balcon pour respirer la fraîcheur du canal, je me penchais sur la rampe pour le voir, et mon cœur battait comme aux premiers jours de ma passion, quand il franchissait le seuil de la maison paternelle; si la lune donnait sur lui et me permettait de distinguer sa noble taille sous le riche costume de fantaisie qu'il portait toujours dans l'intérieur de son palais, je palpitais d'orgueil et de plaisir, comme le jour où il m'avait introduite dans ce bal dont nous sortîmes pour ne jamais revenir; si sa voix délicieuse, essayant une phrase de chant, vibrait sur les marbres sonores de Venise et montait vers moi, je sentais mon visage inondé de larmes, comme le soir sur la montagne quand il me chantait une romance composée pour moi le matin.

Quelques mots que j'entendis sortir de la bouche d'un de ses compagnons augmentèrent ma tristesse et mon dégoût à un degré insupportable. Parmi les douze amis de Leoni, le vicomte de Chalm,

Français soi-disant émigré, était celui dont je supportais l'assiduité avec le plus de peine : c'était le plus âgé de tous et le plus spirituel peut-être ; mais sous ses manières exquises perçait une sorte de cynisme dont j'étais souvent révoltée. Il était sardonique, indolent et sec ; c'était de plus un homme sans mœurs et sans cœur, mais je n'en savais rien, et il me déplaisait suffisamment sans cela. Un soir que j'étais sur le balcon et qu'un rideau de soie l'empêchait de me voir, j'entendis qu'il disait au marquis vénitien : Mais où est donc Juliette? Cette manière de me nommer me fit monter le sang au visage ; j'écoutai et je restai immobile. — Je ne sais, répondit le Vénitien. Ah ! çà, vous êtes donc bien amoureux d'elle? — Pas trop, répondit-il, mais assez. — Et Leoni? — Leoni me la cédera un de ces jours. — Comment! sa propre femme? — Allons donc, marquis, est-ce que vous êtes fou? reprit le vicomte : elle n'est pas plus sa femme que la vôtre : c'est une fille enlevée à Bruxelles; quand il en aura assez, ce qui ne tardera pas, je m'en chargerai volontiers. Si vous en voulez après moi, marquis, inscrivez-vous en titre. — Grand merci, répondit le marquis ; je sais comme vous dépravez les femmes, et je craindrais de vous succéder. —

Je n'en entendis pas davantage, je me penchai à demi morte sur la balustrade, et, cachant mon visage dans mon schall, je sanglottai de colère et de honte.

Dès le soir même, j'appelai Leoni dans ma chambre, et je lui demandai raison de la manière dont j'étais traitée par ses amis. Il prit cette insulte avec une légèreté qui m'enfonça un trait mortel dans le cœur. — Tu es une petite sotte, me dit-il, tu ne sais pas ce que c'est que les hommes : leurs pensées sont indiscrètes et leurs paroles encore plus ; les meilleurs sont encore les roués. Une femme forte doit rire de leurs prétentions, au lieu de s'en fâcher.

Je tombai sur un fauteuil et je fondis en larmes en m'écriant : Oh ! ma mère ! ma mère ! qu'est devenue votre fille?

Leoni s'efforça de m'apaiser et il n'y réussit que trop vite. Il se mit à mes pieds, baisa mes mains et mes bras, me conjura de mépriser un sot propos et de ne songer qu'à lui et à son amour.

— Hélas ! lui dis-je, que dois-je penser, quand vos amis se

flattent de me ramasser comme ils font de vos pipes, quand elles ne vous plaisent plus?

— Juliette, répondit-il, l'orgueil blessé te rend amère et injuste. J'ai été libertin, tu le sais, je t'ai souvent parlé des dérèglemens de ma jeunesse, mais je croyais m'en être purifié à l'air de notre vallée. Mes amis vivent encore dans le désordre où j'ai vécu; ils ne savent pas, ils ne comprendraient jamais les six mois que nous avons passés en Suisse. Mais toi, devrais-tu les méconnaître et les oublier?

Je lui demandai pardon, je versai des larmes plus douces sur son front et sur ses beaux cheveux; je m'efforçai d'oublier la funeste impression que j'avais reçue. Je me flattais d'ailleurs qu'il ferait entendre à ses amis que je n'étais point une fille entretenue, et qu'ils eussent à me respecter; mais il ne voulut pas le faire ou il n'y songea pas, car le lendemain et les jours suivans, je vis les regards de M. de Chalm me suivre et me solliciter avec une impudence révoltante.

J'étais au désespoir, mais je ne savais plus comment me soustraire aux maux où je m'étais précipitée. J'avais trop d'orgueil pour être heureuse et trop d'amour pour m'éloigner.

Un soir j'étais entrée dans le salon pour prendre un livre que j'avais oublié sur le piano. Leoni était en petit comité avec ses élus; ils étaient groupés autour de la table à thé, au bout de la chambre qui était peu éclairée, et ne s'apercevaient pas de ma présence. Le vicomte semblait être dans une de ses dispositions taquines les plus méchantes. — Baron Leone de Leoni, dit-il d'une voix sèche et railleuse, sais-tu, mon ami, que tu t'enfonces cruellement? — Qu'est-ce que tu veux dire? reprit Leoni, je n'ai pas encore de dettes à Venise. — Mais tu en auras bientôt? — J'espère que oui, répondit Leoni avec la plus grande tranquillité. — Vive Dieu! dit le marquis, tu es le premier des hommes pour te ruiner; cent cinquante mille francs en quatre mois, sais-tu que c'est un très joli train?

La surprise m'avait enchaînée à ma place; immobile et retenant ma respiration, j'attendis la suite de ce singulier entretien.

— Cent cinquante mille francs? demanda le marquis vénitien avec indifférence.

— Oui, repartit Chalm, le juif Thadée lui a compté cent cinquante mille francs au commencement de l'hiver.

— C'est très bien, dit le marquis. Leoni, as-tu payé le loyer de ton palais héréditaire?

— Parbleu! d'avance, dit Chalm, est-ce qu'on le lui aurait loué sans ça?

— Qu'est-ce que tu comptes faire, quand tu n'auras plus rien? demanda à Leoni un des parieurs.

— Des dettes, répondit Leoni avec un calme imperturbable.

— C'est plus facile que de trouver des juifs qui nous laissent trois mois en paix, dit le vicomte. Que feras-tu quand tes créanciers te prendront au collet?

— Je prendrais un joli petit bâteau.... répondit Leoni en souriant.

— Bien, et tu iras à Trieste?

— Non, c'est trop près; à Palerme, je n'y ai pas encore été.

— Mais quand on arrive quelque part, dit le marquis, il faut faire figure dès les premiers jours.

— La Providence y pourvoira, répondit Leoni, c'est la mère des audacieux.

— Mais non pas celle des paresseux, dit Chalm, et je ne connais au monde personne qui le soit plus que toi. Que diable as-tu fait en Suisse avec ton infante pendant six mois?

— Silence là-dessus, répondit Leoni, je l'ai aimée, et je jetterai mon verre au nez de quiconque le trouvera plaisant.

— Leoni, tu bois trop, lui cria un autre parieur.

— Peut-être, répondit Leoni, mais j'ai dit ce que j'ai dit.

Le vicomte ne répondit pas à cette espèce de provocation, et le marquis se hâta de détourner la conversation.

— Mais pourquoi, diable! ne joues-tu pas? dit-il à Leoni.

— Ventre-dieu! je joue tous les jours pour vous obliger. Moi qui déteste le jeu, vous me rendrez stupide avec vos cartes et vos dés, et vos poches qui sont comme le tonneau des Danaïdes, et vos mains insatiables! Vous n'êtes que des sots, vous tous. Quand vous avez fait un coup, au lieu de vous reposer et de jouir de la vie en voluptueux, vous vous agitez jusqu'à ce que vous ayez gâté la chance.

— La chance, la chance! dit le marquis, on sait ce que c'est que la chance!

— Grand merci! dit Leoni, je ne veux plus le savoir; j'ai été trop bien étrillé à Paris. Quand je pense qu'il y a un homme, que Dieu veuille bien dans sa miséricorde donner à tous les diables!...

— Eh bien? dit le vicomte.

— Un homme, dit le marquis, dont il faudra que nous nous débarrassions à tout prix, si nous voulons retrouver la liberté sur la terre. Mais patience, nous sommes deux contre lui.

— Sois tranquille, dit Leoni, je n'ai pas tellement oublié la vieille coutume du pays, que je ne sache purger notre route de celui qui me gênera. Sans mon diable d'amour qui me tenait à la cervelle, j'avais beau jeu en Belgique.

— Toi? dit le marquis, tu n'as jamais opéré dans ce genre-là, et tu n'en auras jamais le courage.

— Le courage? s'écria Leoni, en se levant à demi avec des yeux étincelans.

— Pas d'extravagances, reprit le marquis, avec cet effroyable sang-froid qu'ils avaient tous : entendons-nous, tu as du courage pour tuer un ours ou un sanglier; mais pour tuer un homme, tu as trop d'idées sentimentales et philosophiques dans la tête.

— Cela se peut, répondit Leoni en se rasseyant, cependant je ne sais pas.

— Tu ne veux donc pas jouer à Palerme? dit le vicomte.

— Au diable le jeu! Si je pouvais me passionner pour quelque chose, pour la chasse, pour un cheval, pour une Calabroise olivâtre, j'irais l'été prochain m'enfermer dans les Abruzzes et passer encore quelques mois à vous oublier tous.

— Repassionne-toi pour Juliette, dit le vicomte avec ironie.

— Je ne me repassionnerai pas pour Juliette, répondit Leoni avec colère, mais je te donnerai un soufflet si tu prononces encore son nom.

— Il faut lui faire boire du thé, dit le vicomte. Il est ivre-mort.

— Allons, Leoni, s'écria le marquis en lui serrant le bras, tu nous traites horriblement ce soir, qu'as-tu donc? Ne sommes-nous plus tes amis? Doutes-tu de nous, parle?

— Non, je ne doute pas de vous, dit Leoni, vous m'avez rendu

autant que je vous ai pris. Je sais ce que vous valez tous; le bien et le mal, je juge tout cela sans préjugé et sans prévention.

— Ah! il ferait beau voir! dit le vicomte entre ses dents.

— Allons, du punch, du punch! crièrent les autres. Il n'y a plus de bonne humeur possible si nous n'achevons de griser Chalm et Leoni; ils en sont aux attaques de nerfs, mettons-les dans l'extase.

— Oui, mes amis, mes bons amis! cria Leoni, le punch, l'amitié! la vie, la belle vie! A bas les cartes, ce sont elles qui me rendent maussade; vive l'ivresse, vivent les femmes! vive la paresse, le tabac, la musique, l'argent! vivent les jeunes filles et les vieilles comtesses! vive le diable, vive l'amour! vive tout ce qui fait vivre! Tout est bon quand on est assez bien constitué pour profiter et jouir de tout.

Ils se levèrent tous en entonnant un chœur bachique; je m'enfuis, je montai l'escalier avec l'égarement d'une personne qui se croit poursuivie, et je tombai sans connaissance sur le parquet de ma chambre.

Le lendemain matin on me trouva étendue sur le tapis, roide et glacée comme par la mort; j'eus une fièvre cérébrale. Je crois que Leoni me donna des soins; il me sembla le voir souvent à mon chevet, mais je n'en pus conserver qu'une idée vague. Au bout de trois jours j'étais hors de danger. Leoni vint alors savoir de mes nouvelles de temps en temps, et passer une partie de l'après-midi avec moi. Il quittait le palais tous les soirs à six heures et ne rentrait que le lendemain matin, j'ai su cela plus tard.

De tout ce que j'avais entendu, je n'avais compris clairement qu'une chose qui était la cause de mon désespoir : c'est que Leoni ne m'aimait plus. Jusque-là je n'avais pas voulu le croire, quoique toute sa conduite dût me le faire comprendre. Je résolus de ne pas contribuer plus long-temps à sa ruine, et de ne pas abuser d'un reste de compassion et de générosité, qui lui prescrivait encore des égards envers moi. Je le fis appeler aussitôt que je me sentis la force de supporter cette entrevue, et je lui déclarai ce que je lui avais entendu dire de moi au milieu de l'orgie. Je gardai le silence sur tout le reste. Je ne voyais pas clair dans cette confusion d'infamies que ses amis m'avaient fait pressentir; je ne voulais pas comprendre cela. Je consentais à tout, à mon aban-

don, à mon désespoir et à ma mort. Je lui signifiai que j'étais décidée à partir dans huit jours, que je ne voulais rien accepter de lui désormais : j'avais gardé l'épingle de mon père; en la vendant, j'aurais bien au-delà de ce qu'il me fallait d'argent pour retourner à Bruxelles.

Le courage avec lequel je parlai, et que la fièvre aidait sans doute, frappa Leoni d'un coup inattendu. Il garda le silence et marcha avec agitation dans la chambre, puis des sanglots et des cris s'échappèrent de sa poitrine; il tomba suffoqué sur une chaise. Effrayée de l'état où je le voyais, je quittai comme malgré moi ma chaise longue et je m'approchai de lui avec sollicitude. Alors il me saisit dans ses bras, et me serrant avec frénésie : — Non, non! tu ne me quitteras pas, s'écria-t-il, jamais je n'y consentirai; si ta fierté bien juste et bien légitime ne se laisse pas fléchir, je me coucherai à tes pieds, en travers de cette porte, et je me tuerai si tu marches sur moi. Non, tu ne t'en iras pas, car je t'aime avec passion; tu es la seule femme au monde que j'aie pu respecter et admirer encore après l'avoir possédée six mois. Ce que j'ai dit est une sottise, une infamie, et un mensonge : tu ne sais pas, Juliette, oh! tu ne sais pas tous mes malheurs! tu ne sais pas à quoi me condamne une société d'hommes perdus, à quoi m'entraîne une ame de bronze, de feu, d'or et de boue, que j'ai reçue du ciel et de l'enfer réunis! Si tu ne veux plus m'aimer, je ne veux plus vivre. Que n'ai-je pas fait, que n'ai-je pas sacrifié, que n'ai-je pas souillé pour m'attacher à cette vie exécrable qu'ils m'ont faite! Quel démon moqueur s'est donc enfermé dans mon cerveau, pour que j'y trouve encore parfois de l'attrait, et pour que je brise, en m'y élançant, les liens les plus sacrés? Ah! il est temps d'en finir, je n'avais eu depuis que je suis au monde qu'une période vraiment belle, vraiment pure, celle où je t'ai possédée et adorée. Cela m'avait lavé de toutes mes iniquités, et j'aurais dû rester sous la neige dans le chalet; je serais mort en paix avec toi, avec Dieu, et avec moi-même, tandis que me voilà perdu à tes yeux et aux miens. Juliette, Juliette! grace, pardon! je sens mon ame se briser si tu m'abandonnes. Je suis encore jeune, je veux vivre, je veux être heureux, et je ne le serai jamais qu'avec toi. Vas-tu me punir de mort pour un blasphème échappé à l'ivresse? Y crois-

tu, y peux-tu croire? Oh! que je souffre! Que j'ai souffert depuis quinze jours! J'ai des secrets qui me brûlent les entrailles; si je pouvais te les dire, mais tu ne pourrais jamais les entendre jusqu'au bout...

— Je les sais, lui dis-je, et si tu m'aimais, je serais insensible à tout le reste...

— Tu les sais! s'écria-t-il d'un air égaré, tu les sais! Que sais-tu?

— Je sais que vous êtes ruiné, que ce palais n'est point à vous, que vous avez mangé en quatre mois une somme immense; je sais que vous êtes habitué à cette existence aventureuse et à ces désordres; j'ignore comment vous défaites si vite et comment vous rétablissez votre fortune ainsi; je pense que le jeu est votre perte et votre ressource; je crois que vous avez autour de vous une société funeste, et que vous luttez contre d'affreux conseils; je crois que vous êtes au bord d'un abîme, mais que vous pouvez encore le fuir.

— Eh bien! oui, tout cela est vrai, s'écria-t-il, tu sais tout! et tu me le pardonnerais?

— Si je n'avais perdu votre amour, lui dis-je, je croirais n'avoir rien perdu en quittant ce palais, ce faste et ce monde qui me sont odieux. Quelque pauvres que nous fussions, nous pourrions toujours vivre comme nous avons fait dans notre chalet, soit là, soit ailleurs, si vous êtes las de la Suisse. Si vous m'aimiez encore, vous ne seriez pas perdu, car vous ne penseriez ni au jeu, ni à l'intempérance, ni à aucune des passions que vous avez célébrées dans un toast diabolique; si vous m'aimiez, nous paierions avec ce qui vous reste ce que vous pouvez devoir, et nous irions nous ensevelir et nous aimer dans quelque retraite, où j'oublierais vite ce que je viens d'apprendre, où je ne vous le rappellerais jamais, où je ne pourrais pas en souffrir.... Si vous m'aimiez!...

— Oh! je t'aime, je t'aime, s'écria-t-il, partons! Sauvons-nous, sauve-moi! Sois ma bienfaitrice, mon ange, comme tu l'as toujours été. Viens, pardonne-moi.

Il se jeta à mes pieds, et tout ce que la passion la plus fervente peut dicter, il me le dit avec tant de chaleur que j'y crus,... et que

j'y croirai toujours. Leoni me trompait, m'avilissait, et m'aimait en même temps.

— Ecoute, me dit-il, quand nous fûmes réconciliés, demain je ferme la maison à tous mes commensaux, et je pars pour Milan, où j'ai à toucher encore une somme assez forte qui m'est due. Pendant ce temps, soigne-toi bien, rétablis ta santé, mets en ordre toutes les requêtes de nos créanciers, et fais les apprêts de notre départ. Dans huit jours, dans quinze au plus, je reviendrai payer nos dettes et te chercher pour aller vivre avec toi, où tu voudras, pour toujours.

Je crus à tout, je consentis à tout; il partit, et la maison fut fermée. Je n'attendis pas que je fusse entièrement guérie pour m'occuper de remettre tout en ordre et de réviser les mémoires des fournisseurs. J'espérais que Leoni m'écrirait dès son arrivée à Milan, comme il me l'avait promis; il fut plus de huit jours sans me donner de ses nouvelles. Il m'annonça enfin qu'il était sûr de toucher beaucoup plus d'argent que nous n'en devions, mais qu'il serait obligé de rester vingt jours absent, au lieu de quinze. Je me résignai. Au bout de vingt jours, une nouvelle lettre m'annonça qu'il était forcé d'attendre ses rentrées jusqu'à la fin du mois. Je tombai dans le découragement. Seule dans ce grand palais, où, pour échapper aux insolentes visites des compagnons de Leoni, j'étais obligée de me cacher, de baisser les stores de ma fenêtre, et de soutenir une espèce de siége, dévorée d'inquiétude, malade et faible, livrée aux plus noires réflexions et à tous les remords que l'aiguillon du malheur réveille, je fus plusieurs fois tentée de mettre fin à ma déplorable vie.

Mais je n'étais pas au bout de mes souffrances. Un matin que je croyais être seule dans le grand salon, et que je tenais un livre ouvert sur mes genoux sans songer à le regarder, j'entendis du bruit auprès de moi, et sortant de ma léthargie, je vis la détestable figure du vicomte de Chalm. Je fis un cri, et j'allais le chasser, lorsqu'il se confondit en excuses d'un air à la fois respectueux et railleur, auquel je ne sus que répondre. Il me dit qu'il avait forcé ma porte sur l'autorisation d'une lettre de Leoni, qui l'avait spécialement chargé de venir s'informer de ma santé et de lui en donner des nouvelles. Je ne crus point à ce prétexte, et j'allais le lui dire;

mais, sans m'en laisser le temps, il se mit à parler lui-même avec un sang-froid si impudent, qu'à moins d'appeler mes gens, il m'eût été impossible de le mettre à la porte. Il était décidé à ne rien comprendre. — Je vois, madame, me dit-il d'un air d'intérêt hypocrite, que vous êtes informée de la situation fâcheuse où se trouve le baron. Soyez sûre que mes faibles ressources sont à sa disposition; c'est malheureusement bien peu de chose pour contenter la prodigalité d'un caractère si magnifique. Ce qui me console, c'est qu'il est courageux, entreprenant, ingénieux. Il a refait plusieurs fois sa fortune; il la relèvera encore. Mais vous aurez à souffrir, vous, madame, si jeune, si délicate, et si digne d'un meilleur sort! C'est pour vous que je m'afflige profondément des folies de Leoni et de toutes celles qu'il va encore commettre avant de trouver des ressources. La misère est une horrible chose à votre âge, et quand on a toujours vécu dans le luxe.....

Je l'interrompis brusquement, car je crus voir où il voulait en venir avec son injurieuse compassion. Je ne comprenais pas encore toute la bassesse de ce personnage.

Devinant ma méfiance, il s'empressa de la combattre. Il me fit entendre, avec toute la politesse de son langage subtil et froid, qu'il se jugeait trop vieux et trop peu riche pour m'offrir son appui, mais qu'un jeune lord immensément riche, qui m'avait été présenté par lui et qui m'avait fait quelques visites, lui avait confié l'honorable message de me tenter par des promesses magnifiques. Je n'eus pas la force de répondre à cet affront; j'étais si faible et si abattue, que je me mis à pleurer sans rien dire. L'infâme Chalm crut que j'étais ébranlée, et, pour me décider entièrement, il me déclara que Leoni ne reviendrait point à Venise, qu'il était enchaîné aux pieds de la princesse Zagarolo, et qu'il lui avait donné plein pouvoir de traiter cette affaire avec moi.

L'indignation me rendit enfin la présence d'esprit dont j'avais besoin pour accabler cet homme de mépris et de confusion. Mais il fut bientôt remis de son trouble. — Je vois, madame, me dit-il, que votre jeunesse et votre candeur ont été cruellement abusées, et je ne saurais vous rendre haine pour haine, car vous me méconnaissez et vous m'accusez; moi, je vous connais et vous estime. J'aurai, pour entendre vos reproches et vos injures, tout le

stoïcisme dont le véritable dévouement doit savoir s'armer, et je vous dirai dans quel abîme vous êtes tombée, et de quelle abjection je veux vous retirer.

Il prononça ces mots avec tant de force et de calme, que mon crédule caractère en fut comme subjugué. Un instant, je pensai que dans le trouble de mes malheurs j'avais peut-être méconnu un homme sincère. Fascinée par l'impudente sérénité de son visage, j'oubliai les dégoûtantes paroles que je lui avais entendu prononcer, et je lui laissai le temps de parler. Il vit qu'il fallait profiter de ce moment d'incertitude et de faiblesse, et se hâta de me donner sur Leoni des renseignemens d'une odieuse vérité.

— J'admire, dit-il, comment votre cœur facile et confiant a pu s'attacher si long-temps à un caractère semblable. Il est vrai que la nature l'a doté de séductions irrésistibles, et qu'il a une habileté extraordinaire pour cacher ses turpitudes et pour prendre les dehors de la loyauté. Toutes les villes de l'Europe le connaissent pour un roué charmant. Quelques personnes seulement, en Italie, savent qu'il est capable de toutes les scélératesses pour satisfaire ses fantaisies innombrables. Aujourd'hui vous le verrez se modeler sur le type de Lovelace, demain sur celui du Pastor Fido. Comme il est un peu poète, il est capable de recevoir toutes les impressions, de comprendre et de singer toutes les vertus, de prendre et de jouer tous les rôles. Il croit sentir tout ce qu'il imite, et quelquefois il s'identifie tellement avec le personnage qu'il a choisi, qu'il en ressent les passions et en saisit la grandeur. Mais comme le fonds de son ame est vil et corrompu, comme il n'y a en lui qu'affectation et caprice, le vice se réveille tout à coup dans son sang, l'ennui de son hypocrisie le jette dans des habitudes entièrement contraires à celles qui semblaient lui être naturelles. Ceux qui ne l'ont vu que sous une de ses faces mensongères s'étonnent et le croient devenu fou; ceux qui savent que son caractère est de n'en avoir aucun de vrai sourient et attendent paisiblement quelque nouvelle invention. —

Quoique ce portrait horrible me révoltât au point de me suffoquer, il me semblait y voir briller des traits d'une lumière accablante. J'étais attérée, mes nerfs se contractaient. Je regardais Chalm d'un air effaré; il s'applaudit de sa puissance et continua.

— Ce caractère vous étonne; si vous aviez plus d'expérience, ma chère dame, vous sauriez qu'il est fort répandu dans le monde. Pour l'avoir à un certain degré, il faut une certaine supériorité d'intelligence, et si beaucoup de sots s'en abstiennent, c'est qu'ils sont incapables de le soutenir. Vous verrez presque toujours un homme médiocre et vain se renfermer dans une manière d'être obstinée, qu'il prendra pour une spécialité, et qui le consolera des succès d'autrui. Il s'avouera moins brillant, mais il se déclarera plus solide et plus utile. La terre n'est peuplée que d'imbéciles insupportables ou de fous nuisibles. Tout bien considéré, j'aime encore mieux les derniers; j'ai assez de prudence pour m'en préserver, et assez de tolérance pour m'en amuser. Mieux vaut rire avec un malicieux bouffon que bâiller avec un bonhomme ennuyeux. C'est pourquoi vous m'avez vu dans l'intimité d'un homme que je n'aime ni n'estime. D'ailleurs j'étais attiré ici par vos manières affables, par votre angélique douceur; je me sentais pour vous une amitié paternelle. Le jeune lord Edwards, qui vous avait vue de sa fenêtre passer des heures entières immobile et rêveuse à votre balcon, m'avait pris pour confident de la passion violente qu'il a conçue pour vous. Je l'avais présenté ici, désirant franchement et ardemment que vous ne restassiez pas plus long-temps dans la position douloureuse et humiliante où l'abandon de Leoni vous laissait; je savais que lord Edwards avait une ame digne de la vôtre, et qu'il vous ferait une existence heureuse et honorable.... Je viens aujourd'hui renouveler mes efforts et vous révéler son amour, que vous n'avez pas voulu comprendre....

Je mordais mon mouchoir de colère; mais, dévorée par une idée fixe, je me levai et je lui dis avec force :

— Vous prétendez que Leoni vous autorise à me faire ces infâmes propositions, prouvez-le-moi; oui, monsieur, prouvez-le! — Et je lui secouai le bras convulsivement.

— Parbleu! ma chère petite, me répondit ce misérable avec son impassibilité odieuse, c'est bien facile à prouver, mais comment ne vous l'expliquez-vous pas à vous-même! Leoni ne vous aime plus; il a une autre maîtresse.

— Prouvez-le! répétai-je avec exaspération.

— Tout-à-l'heure, tout-à-l'heure, dit-il. Leoni a grand besoin

d'argent, et il y a des femmes d'un certain âge dont la protection peut être avantageuse.

— Prouvez-moi tout ce que vous dites, m'écriai-je, ou je vous chasse à l'instant.

— Fort bien, répondit-il sans se déconcerter, mais faisons un accord. Si j'ai menti, je sortirai d'ici pour n'y jamais remettre les pieds; si j'ai dit vrai en affirmant que Leoni m'autorise à vous parler de lord Edwards, vous me permettrez de revenir ce soir avec ce dernier.

En parlant ainsi, il tira de sa poche une lettre sur l'adresse de laquelle je reconnus l'écriture de Leoni.

— Oui! m'écriai-je, emportée par un invincible désir de connaître mon sort, oui, je le promets!

Le marquis déplia lentement la lettre et me la présenta. Je lus :

« Mon cher vicomte, quoique tu me causes souvent des accès de colère où je t'écraserais volontiers, je crois que tu as vraiment de l'amitié pour moi, et que tes offres de service sont sincères. Je n'en profiterai pourtant pas. J'ai mieux que cela, et mes affaires reprennent un train magnifique. La seule chose qui m'embarrasse et qui m'épouvante, c'est Juliette. Tu as raison. Au premier jour elle va faire avorter mes projets. Mais que faire? J'ai pour elle le plus sot et le plus invincible attachement. Son désespoir m'ôte toutes mes forces. Je ne puis la voir pleurer sans être à ses pieds..... Tu crois qu'elle se laisserait corrompre? Non, tu ne la connais pas, jamais elle ne se laissera vaincre par la cupidité. Mais le dépit, dis-tu? Oui, cela est plus vraisemblable. Quelle est la femme qui ne fasse par colère ce qu'elle ne ferait pas par amour? Juliette est fière, j'en ai acquis la certitude dans ces derniers temps. Si tu lui dis un peu de mal de moi, si tu lui fais entendre que je suis infidèle... peut-être! Mais, mon Dieu! je ne puis y penser sans que mon ame se déchire... Essaie; si elle succombe, je la mépriserai et je l'oublierai. Si elle résiste... ma foi, nous verrons. Quel que soit le résultat de tes efforts, j'aurai un grand désastre à craindre, ou une grande peine de cœur à supporter. »

— Maintenant, dit le marquis, quand j'eus fini, je vais chercher lord Edwards.

Je cachai ma tête dans mes mains, et je restai long-temps immo-

bile et muette. Puis tout à coup je cachai cet exécrable billet dans mon sein, et je sonnai avec violence. — Que ma femme de chambre fasse en cinq minutes un porte-manteau, dis-je au laquais, et que Beppo amène la gondole.

— Que voulez-vous faire, ma chère enfant? me dit le vicomte étonné; où voulez-vous aller?

— Chez lord Edwards apparemment! lui dis-je avec une ironie amère dont il ne comprit pas le sens. Allez l'avertir, repris-je, dites-lui que vous avez gagné votre salaire, et que je vole vers lui.

Il commença à comprendre que je le raillais avec fureur. Il s'arrêta irrésolu. Je sortis du salon sans dire un mot de plus, et j'allai mettre un habit de voyage. Je descendis, suivie de ma femme de chambre portant le paquet. Au moment de passer dans la gondole, je sentis une main agitée qui me retenait par mon manteau. Je me retournai. Je vis Chalm troublé et effrayé. — Où donc allez-vous? me dit-il d'une voix altérée. — Je triomphais d'avoir enfin troublé son sang-froid de scélérat. — Je vais à Milan, lui dis-je, et je vous fais perdre les deux ou trois cents sequins que lord Edwards vous avait promis.

— Un instant, dit le vicomte furieux, rendez-moi la lettre, ou vous ne partirez pas.

— Beppo! m'écriai-je avec l'exaspération de la colère et de la peur, en m'élançant vers le gondolier, délivre-moi de ce ruffian qui me casse le bras.

Tous les domestiques de Leoni me trouvaient douce et m'étaient dévoués. Beppo, silencieux et résolu, me saisit par la taille et m'enleva de l'escalier. En même temps il donna un coup de pied à la dernière marche, et la gondole s'éloigna au moment où il m'y déposait avec une adresse et une force extraordinaires. Chalm faillit être entraîné et tomber dans le canal. Il disparut en me lançant un regard qui était le serment d'une haine éternelle et d'une vengeance implacable.

GEORGE SAND.

FIN DE LA PREMIÈRE PARTIE.

DU

DERNIER LIVRE

DE M. V. HUGO.

(Littérature et Philosophie mêlées.)

Il y a dans les nouveaux volumes de M. Hugo trois parties bien distinctes et qui méritent une égale attention, mais non pas une louange égale : l'une, générale, théorique, qui traite du style et du caractère de l'art sous ses formes diverses, c'est la préface; la seconde se compose d'essais littéraires sur quelques noms illustres; la troisième enfin présente un ensemble de pensées détachées, écloses et recueillies dans l'espace de huit mois, dont la plupart se rapportent aux événemens accomplis en France depuis le mois d'août 1830 jusqu'au mois d'avril 1831. Il convient, je crois, pour estimer la valeur générale du livre, d'examiner séparément chacune de ces trois parties.

La préface est, à mon avis, un des morceaux les plus remarquables que M. Hugo ait écrits depuis la préface de *Cromwell*, qui

souleva, il y a sept ans, une polémique si vive, si agile et si acharnée. Quelques-unes des questions traitées par l'auteur en 1827 sont revenues sous sa plume en 1834. Plusieurs se sont rétrécies en se spécialisant; d'autres, au contraire, se sont élargies et renouvelées; mais, pareilles ou diverses, ces questions pouvaient prétendre légitimement à l'intérêt et à la curiosité, car la position littéraire de l'auteur n'est plus la même aujourd'hui qu'en 1827. Alors, on s'en souvient, il marchait hardiment à la conquête d'un monde encore inconnu. Il avait, pour se soutenir et s'animer, l'espérance fervente de quelques amis qui sympathisaient avec ses ambitions, et l'inimitié vigilante de ceux qui voulaient garrotter la langue et la poésie dans l'imitation du passé. Aujourd'hui tout a changé de face. La polémique s'est ralentie; les inimitiés sont apaisées. Celui qui appelait à la conquête ses disciples dévoués a pris en lui-même une confiance plus entière et plus sereine. Ce qu'il voulait, il l'a conquis; il a touché la terre inconnue; il a réalisé, sous des formes choisies et rêvées depuis long-temps, chacune de ses pensées; il n'en est plus à dire qu'un art nouveau est possible en France; cet art, il l'a personnifié dans des œuvres nombreuses; il a jeté sa volonté dans tous les moules; il a écrit sa fantaisie sur la pierre et le marbre; il est donc naturel que sa pensée ait changé de style en changeant de puissance, et que la parole du novateur ait pris avec les années le ton du commandement et presque de la dictature. J'ai dit ailleurs ce que signifient et ce que peuvent durer les royautés dans l'art; je n'ai pas à y revenir. Je me bornerai à extraire de la nouvelle préface de M. Hugo ce qui m'a paru le plus digne d'attention et de critique.

Il y a dans ce morceau des vues ingénieuses et très habilement présentées sur l'histoire de la langue française dans les trois derniers siècles. Si l'on peut blâmer dans ce fragment de philologie l'exubérance fastueuse des images, il faut reconnaître en même temps que les métamorphoses de la langue sont décrites avec une précision frappante et quelquefois caractérisées très heureusement. Pourtant il y aurait à faire plus d'une chicane sur l'exactitude rigoureuse des faits; ainsi, par exemple, c'est à tort que l'auteur oppose l'idiome de Pascal à l'idiome de Rabelais. Rabelais n'écrivait pas la langue de son temps; Rabelais est à Montaigne ce que Spen-

ser est à Shakspeare, ce que Paul Courrier est à Benjamin Constant; Rabelais s'était fait une langue à son usage qui ne relevait guère que de sa prodigieuse érudition et de son inépuisable fantaisie. Ce serait mal connaître l'histoire littéraire du XVIe siècle que de chercher ailleurs que dans les joyeuses inventions du curé de Meudon les racines et les étymologies de Pantagruel et de Gargantua.

Chemin faisant, il arrive à M. Hugo d'emprunter des images et des similitudes à toutes les formes de l'art, à tous les ordres de la science. Je ne blâme pas cette manière d'agrandir la pensée en la métamorphosant; non. Réalisée dans de certaines limites, cette méthode a des avantages incontestables. Tant qu'elle ne franchit pas le domaine des idées générales, elle peut être d'un utile secours. Lorsqu'elle touche aux parties intimes et techniques d'un art ou d'une science, elle a deux écueils à éviter : si l'écrivain possède une science vraie et profonde, il peut obscurcir sa pensée par les caprices de son érudition au lieu de l'éclairer. S'il n'a pas un savoir encyclopédique, il risque de faire des comparaisons fausses. Ce danger très sérieux, M. Hugo ne l'a pas évité. Il compare le style frelaté au vin de Champagne de cabaret, et pour donner à cette similitude un caractère plus frappant et plus net, il essaie d'expliquer la fabrication du vin frelaté. Comme les connaissances chimiques sont aujourd'hui populaires parmi la jeunesse, il ne fallait pas parler légèrement d'une chose aussi facile à vérifier; il fallait y regarder à deux fois avant de dire que l'acide tartrique et le bicarbonate de soude mêlés au premier vin venu donnent du vin de Champagne. Il n'y a pas un commis voyageur qui ne sache très bien que ce mélange donne de la limonade gazeuse. Il n'y a certes aucun mérite à connaître ces détails, mais il y aurait quelque mérite à n'en pas parler quand on les ignore. C'est une chicane secondaire, je le veux bien. Mais cette chicane, en se multipliant dans plusieurs ordres de science, acquiert une valeur fâcheuse. Or, celle que je fais ici n'est pas la seule que je pourrais faire.

Je dois aussi reprocher à M. Hugo d'avoir parlé des variations et des transformations de la langue, sans essayer d'interpréter de siècle en siècle les révolutions de l'idiome par les révolutions nationales. Si l'on excepte ce qu'il dit de l'époque de la renaissance,

il a presque l'air d'envisager la langue comme une chose qui peut exister par elle-même. Ses réflexions, trop exclusivement littéraires, gagneraient beaucoup en s'aidant de l'histoire.

Et puis il se présente une critique plus grave. L'auteur ne semble pas connaître bien précisément quel était l'état de notre langue avant la renaissance. Je veux bien que la prise de Constantinople ait multiplié dans l'idiome français les vocables homériques et virgiliens; je veux bien que le génie byzantin ait fait invasion dans nos lettres en traversant l'Italie; à la bonne heure, ceci est dans le vrai. Mais avant François Ier les vocables virgiliens abondaient déjà dans notre idiome; nous n'avions pas attendu l'érudition des Lascaris et des Politien pour emprunter à la littérature latine des étymologies sans nombre et la plupart des lois de notre syntaxe. Quant à la partie celtique, on sait qu'elle a joué, dans la formation de notre langue, un rôle très inférieur à celui des idiomes teutoniques. Si les philologues ne l'avaient pas démontré, l'histoire le prouverait surabondamment comme une nécessité, et la besogne du grammairien serait facile après celle de l'annaliste.

J'abandonne volontiers cette discussion minutieuse, mais pourtant indispensable, pour aborder un terrain où M. Hugo est plus à l'aise. Il n'y a ni honneur ni plaisir à éplucher ces détails d'érudition, à signaler des erreurs qu'une lecture de quelques semaines suffit à découvrir. Les livres enseignent ce qu'ils savent : il n'y a donc pas lieu à se glorifier d'y avoir appris quelque chose. J'arrive à la partie importante de la préface de M. Hugo, à sa théorie de la poésie dramatique. Si j'ai bien compris sa pensée, si j'ai pénétré le secret de ses intentions, il ne voit dans le drame tel qu'il le conçoit qu'une perpétuelle moralité, résultant d'une perpétuelle antithèse. Je ne crois pas qu'il ait raison, mais je lui sais bon gré d'avoir formulé nettement la poétique qu'il a réalisée depuis sept ans. Je le remercie de nous avoir expliqué dans une théorie précise ce qu'il nous avait montré au théâtre; je le remercie de nous avoir dit pourquoi Cromwell, Charles-Quint, Richelieu, François Ier, Lucrèce Borgia et Marie Tudor ressemblent si peu à l'histoire dans les poèmes qu'il a baptisés de leurs noms. Jusqu'ici il y avait quelque chose d'embarrassant à concilier ces tragédies si peu historiques avec les théories publiées en 1827 par M. Hugo.

Après avoir blâmé si sévèrement les silhouettes de Bossuet, l'auteur devait s'attendre à être jugé sans indulgence. Aussi n'a-t-il pas dû s'étonner des remontrances de la critique; c'était justice et bonne foi de confronter d'année en année le poète avec le législateur; c'était justice de dire à celui qui avait blâmé les timidités de Racine et les travestissemens philosophiques de Voltaire : Vous n'avez pas plus qu'eux la vérité relative, et souvent vous avez de moins la vérité absolue.

Modifier les types tragiques de Sophocle et d'Euripide, altérer pour les plaisirs de Trianon le caractère d'Iphigénie et d'Oreste, mettre dans la bouche d'un Arabe du VIIe siècle les pensées de d'Alembert et d'Helvétius, était-ce donc une faute plus grande que de choisir dans la chronique européenne des noms gravés en traits ineffaçables et profonds pour les démonétiser au théâtre? Les âges héroïques de la Grèce n'offrent-ils pas à la fantaisie du poète une carrière plus large et plus libre que les générations auxquelles nous touchons de si près? Et s'il est vrai, comme je ne veux pas le nier, que Voltaire, en faisant de la poésie un organe assidu de ses pensées philosophiques, ait méconnu une des lois primordiales de l'imagination, celle qui lui commande de se suffire à elle-même, n'est-il pas également vrai que M. Hugo n'est pas moins coupable que Voltaire lorsqu'il fait d'Olivier Cromwell un bouffon fanatique, de Charles-Quint un coureur d'aventures, de Richelieu un tigre altéré de sang, de François Ier un héros de taverne, de la fille d'Alexandre VI une mère pieuse et dévouée, et enfin de Marie, fille de Henri VIII, austère et bigote personne, une libertine effrontée? Il ne faut pas avoir usé ses yeux dans de longues veilles pour connaître le sens et la valeur de ces noms. Il ne faut pas l'érudition patiente de Sismondi ou de Heeren pour savoir que Charles-Quint a été de bonne heure grave et rusé, et qu'il a pu tout au plus faire de la débauche une distraction de quelques heures; mais qu'il n'était pas homme à oublier l'empire, fût-ce même une seule nuit, pour les yeux de la femme la plus belle. S'il est arrivé à Cromwell de jouer les têtes-rondes avec son jargon biblique, ce n'est là tout au plus qu'un épisode de la grande épopée à laquelle il a mis la main, et je doute fort qu'il ait eu le temps d'imposer aux cavaliers conjurés contre lui de burlesques mariages qui seraient à leur

place dans *Scarron*. Sans doute l'amant de la belle Diane a quelquefois montré dans le cours de ses aventures une brutalité révoltante; mais à Chambord et à Fontainebleau le vice n'était-il pas élégant et parfumé? Le cardinal-ministre, qui gouvernait Louis XIII pour régner sur la France, n'a jamais plié le genou devant les têtes les plus hautes; toutes les fois qu'il a vu sa puissance en péril, il a traité les couronnes de perles et les couronnes à fleuron comme Tarquin les fleurs de sa villa. Mais, on le sait, Richelieu n'aimait pas le sang pour le voir couler; les hommes qui lui faisaient obstacle n'étaient à ses yeux que des chiffres importuns qu'il rayait d'un trait de plume. Pour lui, une tête sur l'échafaud, c'était un nom effacé de la liste. Il y a loin du Richelieu de l'histoire au Richelieu de M. Hugo. Il n'est pas absolument impossible que la fille d'Alexandre VI ait rougi de ses déportemens, et qu'une fois en sa vie elle se soit livrée à un élan généreux; mais cet accident, s'il était constaté, serait tout au plus une anecdote exceptionnelle dans la biographie de cette nouvelle Messaline, et la poésie qui s'adresse aux masses ne doit pas choisir les exceptions. Pareillement je ne voudrais pas affirmer qu'il ne s'est pas rencontré parmi les libellistes protestans une plume assez menteuse pour accuser Marie Tudor d'impudicité; mais l'histoire tout entière de son règne est là pour témoigner contre cette accusation. Nous avons de ce bourreau catholique des lettres nombreuses adressées à Philippe II, qui respirent la jalousie la plus désordonnée. Nous avons des négociations entamées avec les marchands de Bruxelles et de Liége pour des prêts usuraires destinés au roi d'Espagne. Est-il probable qu'une femme qui ne reculait devant aucun sacrifice pour ramener son époux, ait peuplé sa cour de favoris et d'aventuriers dissolus? Marie n'a eu qu'une pensée, le rétablissement du culte catholique, et sous son règne la hache n'est jamais tombée que pour imposer silence aux consciences rebelles.

Depuis que M. Hugo a voulu mettre l'histoire au théâtre, il semble s'être imposé la tâche de mettre le théâtre hors de l'histoire. Depuis qu'il a choisi parmi les noms célèbres de nos annales le baptême de ses fantaisies, il n'a jamais tenu compte de la réalité pour la poétiser; mais il a créé volontairement des types indépendans de la réalité pour leur imposer ensuite des noms choisis au

hasard dans l'histoire. C'est-à-dire que M. Hugo fait, au nom de son caprice, ce que Voltaire faisait au nom de la polémique philosophique.

Cette singularité pouvait paraître inexplicable avant la nouvelle préface que nous avons sous les yeux; mais aujourd'hui le problème se résout en se posant. Il n'y a pas lieu de s'étonner si M. Hugo viole obstinément les données les plus évidentes de l'histoire après les aveux qu'il a pris soin de nous faire. Puisqu'il ramène toutes les lois de la poésie dramatique à l'antithèse morale, comme il avait précédemment ramené toutes les lois du style à l'antithèse des images, ce n'est pas merveille si l'histoire le gêne et s'il la rudoie pour élargir son chemin. Sans nul doute le contraste des caractères est une source féconde d'émotions et de beautés; sans nul doute la cagoule à côté du masque peut être quelquefois d'un effet terrible; mais il y a dans l'histoire et dans l'humanité autre chose que des contrastes; il y a les ressorts secrets des événemens et le jeu mystérieux des passions. Vouloir fonder la moralité poétique sur les contrastes, c'est s'imposer d'emblée la nécessité de violer l'histoire toutes les fois que les contrastes ne s'y rencontrent pas, de violer la science de l'ame humaine toutes les fois que les passions s'y développent sans se heurter. A ce compte l'histoire et la philosophie ne sont plus pour le poète que des mots vides et sans valeur; à ce compte, une fois la loi trouvée pour dramatiser la fantaisie, les livres et les hommes ne servent plus de rien; il est inutile d'avoir étudié, inutile d'avoir vécu. Fouiller au fond de sa conscience pour y remuer les cendres des passions, feuilleter la mémoire de ses amis pour y lire le sécret de leurs rides prématurées, c'est une tâche superflue; essayer dans le commerce familier des penseurs et des hommes d'état de pénétrer le mécanisme des révolutions, c'est une tentative sans profit pour la poésie.

Et quand le poète a rayé de ses méditations les livres et les hommes, que lui reste-t-il donc pour agir sur nous? Il lui reste un style éblouissant d'images et de broderies, une parole harmonieuse et sonore qui amuse l'oreille sans chercher le chemin de l'ame; il lui reste le monde visible pour distraire les yeux pendant une soirée : mais ce monde est borné, ce monde de pourpre et de moire s'use bien vite sous la main du poète. Aussi voyez quelle monotonie dans ces spectacles, qui voudraient être si variés! A Aix-la-Cha-

pelle, à Ferrare, à Londres, nous retrouvons des impressions pareilles, malgré la diversité des lieux et des costumes.

Jusqu'à présent nous avions le droit de gourmander les poèmes de M. Hugo au nom de ses théories; aujourd'hui ses théories nouvelles réclament en faveur de ses œuvres une complète amnistie. Ce qu'il a fait, il le voulait, il savait qu'il le voulait; on peut blâmer sans injustice l'œuvre et la pensée, mais il n'y a plus place pour le reproche d'inconséquence.

Je ne crois pas qu'il soit possible d'interpréter autrement la nouvelle préface de M. Hugo; si les mots n'ont pas perdu leur sens et leur valeur habituelle, cette préface signifie ce que j'y vois et ne signifie pas autre chose. Sous la pompe et la splendeur des métaphores, j'entrevois le constant et fidèle amour de l'antithèse. Ce culte fervent pour l'opposition de la vertu de l'ame et de la hideur du corps se retrouve inscrit à chaque page en traits éclatans; nous avons le moule dans lequel l'artiste a coulé ses statues; nous savons pourquoi les proportions de ses héros contrarient si obstinément la réalité historique et la vérité humaine.

Ce que M. Hugo dit de Voltaire, de Lamennais et de Byron, porte la date de 1823 et de 1824; l'auteur avait donc à cette époque vingt-un et vingt-deux ans. On ne peut, sans injustice, contester l'éclat et l'abondance du style dans ces trois morceaux. Certes, parmi les hommes de cet âge, il y en a peu qui possèdent aussi bien les secrets de la langue; il y en a peu qui rencontrent, en traduisant leurs pensées, des images aussi riches, aussi nettes, aussi précises, aussi dociles au mouvement intérieur des idées. Si l'auteur, au lieu d'employer son talent à écrire sur des sujets aussi spéciaux, aussi différens entre eux, se fût borné à traiter des sujets de pure fantaisie, ou bien à raconter des impressions personnelles et presque biographiques, je n'aurais que de l'admiration pour cette précocité littéraire. Mais, à l'exception de Voltaire, que tout le monde croit connaître et que si peu ont sérieusement étudié, les thèmes développés par le critique exigeaient des connaissances que l'inspiration ne peut jamais suppléer. Ces connaissances, je le sais, sont rares parmi les hommes de vingt-un ans, et je ne m'étonne pas que M. Hugo, dans sa vie laborieuse et active, n'ait

pas pris le temps de les acquérir. Seulement je regrette qu'il ait pu croire un instant, même à ses débuts littéraires, que le génie poétique n'a pas besoin d'études pour parler des choses et des hommes qu'il ignore.

Ce que le poète a écrit sur Voltaire se retrouve partout; c'est une amplification de rhétorique qui ne méritait pas les honneurs de la réimpression. Les remarques littéraires, en ce qui concerne le théâtre, ne manquent pas de justesse; mais toute la partie historique et philosophique est vague, commune, insuffisante, et ne témoigne pas d'une réflexion assez mûre et assez lente. Quant à la partie politique, ce n'est qu'une déclamation de séminaire, réfutée surabondamment par l'étude de l'histoire : il n'y a plus aujourd'hui que les nourrices et les curés de campagne qui attribuent la révolution française à l'auteur de *Candide*. Comme l'a dit fort spirituellement M. de Barante, il y a quelqu'un en France qui a plus d'esprit que Voltaire; c'est tout le monde. Ce n'est pas avec un pamphlet qu'on renverse une monarchie de quatorze siècles; Voltaire n'a fait que populariser sous une forme vive et habile les idées générales qui dominaient son temps. Mais, tout en tenant compte de la prodigieuse influence qu'il a exercée sur son siècle, il ne faut pas oublier les premiers actes du drame historique à l'achèvement duquel il a si puissamment contribué. Fénélon, blâmant la monarchie de Louis XIV sous le voile ingénieux de la fiction érudite, n'était pas moins hardi pour son temps que Voltaire pour le sien. Passerat et d'Aubigné avaient précédé Fénélon et Voltaire dans la satire politique. L'auteur de *Candide* a beaucoup fait sans doute, mais sans le secours de ses devanciers, sa main toute puissante n'aurait pas ébranlé les murs de la Bastille. De Louis XI au duc de Guise, de la Ligue à Richelieu, de Richelieu à la Fronde, et de la Fronde aux états-généraux, la progression est logique, irrésistible; Voltaire concluait sur les prémisses posées trois siècles avant lui. Cette remarque est toute simple, et ne vaut pas la peine qu'on y insiste. Je ne dis pas qu'elle se présente naturellement aux portes du collége; mais il ne faut pas généraliser l'histoire avant de l'avoir étudiée, et je n'aurais pas songé à blâmer le jeune écrivain de s'en tenir à la critique littéraire, puisqu'il ne pouvait embrasser d'un regard l'horizon entier de la question.

Le beau livre de l'abbé de Lamennais s'arrangeait plus mal encore que le génie de Voltaire des idées vagues et superficielles qui s'entassent trop souvent dans les jeunes têtes sans les remplir. Quelques centaines de phrases harmonieuses et bien faites sur la beauté de la religion chrétienne et l'incrédulité de la société française étaient loin à coup sûr de suffire à un pareil sujet. Il y a dans l'esprit éminent de Lamennais une érudition agile et militante qui ne se laisse pas pénétrer dans une lecture de quelques heures. Ce digne successeur de Bossuet, nourri assiduement de la lecture des pères et des philosophes profanes, et qui rappelle par plusieurs côtés la chaleur et l'éloquence de Jean-Jacques, est avant tout un des plus habiles dialecticiens qui se soient jamais rencontrés dans l'histoire de l'église. On le sait, le magnifique traité *de l'Indifférence* ne prétend pas seulement à la valeur littéraire et à l'interprétation de l'Evangile; il ne va pas à moins qu'à saper les fondemens de la méthode cartésienne, sur laquelle repose l'édifice entier de la philosophie moderne. Sans la théorie singulière et hardie de *la certitude et de l'autorité*, le livre de Lamennais ne serait qu'une éloquente déclamation. On peut sans doute, et des plumes habiles l'ont déjà fait, réfuter en plusieurs parties le logicien catholique, mais au moins faut-il tenir compte de ses hardiesses avant de parler du livre, qui, sans elles, ne serait pas. Or, ce que M. Hugo dit de Lamennais s'appliquerait avec une égale justesse à tous les orateurs du christianisme, depuis saint Jean Chrysostôme jusqu'à Massillon. Ici encore, comme dans le morceau sur Voltaire, c'est une amplification ingénieuse, élégante, qui révèle dans l'auteur l'habitude familière des ressources intérieures de notre idiome. On voit qu'il a fréquenté intimement les grands maîtres de notre littérature; mais rien ne donne à penser qu'il ait lu le livre dont il parle. Rien, dans sa parole et son argumentation, ne révèle l'étude attentive et complète du monument théologique dont il fait l'éloge en fort bons termes. Le traité *de l'Indifférence* veut être lu lentement, avec des repos fréquens et des haltes ménagées. C'est un livre moins connu de la jeunesse que *Zadig* ou *Candide*, mais plus difficile à juger que les œuvres les plus délicates de Voltaire. On peut ne pas se ranger à l'avis du théologien, mais, avant de dire non, il faut suivre pas à pas toutes les évolutions laborieuses et savantes

de sa pensée; il faut pénétrer avec lui dans les replis de la conscience humaine; il faut épier, sous son regard, les angoisses du doute et du désespoir, afin de comprendre bien nettement comment cet esprit, si puissant et si impérieux dans les formes de son éloquence, s'est réfugié dans l'autorité. Tout cela, sans doute, ne peut se deviner; les plus grands bonheurs du génie, si précoce qu'il soit, ne vont pas jusqu'à dispenser de l'étude. Il faut donc regretter que M. Hugo ait pris Lamennais comme un thème oratoire, sans se donner la peine d'analyser dans ses moindres parties l'admirable monument dont il avait inscrit le titre en tête de la page.

Pour Byron, on le comprend de reste, la difficulté n'était pas moins sérieuse. Il s'agissait d'un poète étranger dont le nom retentissait partout et dont les œuvres n'étaient familières ni à son pays ni au nôtre; il s'agissait de mettre à sa place et à son rang un homme plus célèbre encore par les malheurs de sa vie que par la grandeur de ses œuvres. La tâche était vaste. M. Hugo l'a-t-il remplie? Ce qu'il dit de Byron peut-il servir à nous initier aux secrets de ce génie prodigieux que l'Europe admire et connaît si mal? Je ne le crois pas. Si l'on excepte quelques détails insignifians et vagues sur les troubles domestiques de l'illustre poète, je ne vois rien dans ces pages qui ne puisse convenir très bien à vingt autres poètes méconnus et calomniés par leur siècle. Il n'y a dans ce morceau, d'ailleurs très habilement écrit, qu'un sentiment dominant qui aurait pu trouver place ailleurs, celui de la fraternité mystérieuse qui unit entre eux les génies éminens malgré la distance des âges et des lieux. Il est bon sans doute que chacun ait la conscience et l'orgueil de son mérite, il est bon que les femmes et les poètes ne se laissent pas aller à une fausse modestie et qu'ils estiment selon leur valeur la beauté de leurs yeux et la profondeur de leurs inspirations; mais à quoi bon parler de soi-même à propos de Byron? A quoi bon saisir la mort d'un homme illustre pour proclamer la ferveur de ses sympathies et l'intimité fraternelle de ses affections?

Je ne sais pas si M. Hugo a changé d'avis sur Byron depuis dix ans. Il est permis sans invraisemblance de l'espérer; mais il y a plus que de l'étourderie à dire que la poésie européenne était représentée en 1824 par Byron et Chateaubriand. Ni l'un ni l'autre

ne représentait la poésie de son pays; à plus forte raison l'un et l'autre ne représentaient pas la poésie européenne. En 1824 Goëthe était encore de ce monde, et son nom était assez grand pour n'être pas oublié. Manzoni avait déjà doté l'Italie de quelques-uns de ses plus beaux poèmes, et son nom devait être compté pour quelque chose. En Angleterre, il y avait à côté de Byron des noms du premier ordre qui ne pâlissaient pas à côté de lui. Il y avait Wordsworth dont les *Esquisses*, écrites au bord du Rhin, ont inspiré le troisième chant du *Pélerinage*, et qui se place par son grand poème de *l'Excursion* entre Homère et Milton. Coleridge, Wilson, Scott, Robert Burnes, signifient bien aussi quelque chose dans l'histoire littéraire de la Grande-Bretagne. En France, à côté de Châteaubriand, il y avait Lamartine, Mme de Staël, Lamennais, Joseph de Maistre. Si le *Génie du Christianisme* renferme des pages admirables de description et de rêverie, certes les *Méditations*, *Corinne*, les *Soirées de Saint-Pétersbourg* et le traité *de l'Indifférence* doivent bien être comptés pour quelque chose.

Rayer l'Allemagne et l'Italie de la carte d'Europe, c'est une faute assez grave; oublier Goëthe et Manzoni, ce n'est pas une omission vénielle; dire que Chateaubriand représentait en 1824 l'espérance religieuse tandis que Byron représentait le doute et le désespoir, c'est un caprice de jeune homme qui peut fournir des périodes nombreuses et sonores, mais à coup sûr ce n'est pas une vue littéraire. En Angleterre, l'école des Lacs tout entière était chrétienne. Manzoni n'était pas moins religieux que Chateaubriand; et Goëthe, on le sait, a suivi, dans tout le cours de sa carrière, une ligne impartiale et désintéressée qui se raillait du doute et se passait de l'espérance.

Je veux croire que M. Hugo aperçoit dès à présent quelques-unes des fautes que je viens de signaler, et qu'il ne donne pas ces trois morceaux comme des modèles achevés de style et de pensée. Je veux croire qu'il est de bonne foi lorsqu'il se raille, dans la première partie de sa préface, des essais littéraires de sa jeunesse. Je consens de bon cœur à le prendre au mot; mais alors je m'explique difficilement pourquoi il n'a pas reproduit ses premiers essais avec une littéralité scrupuleuse. Ce dernier reproche est plus grave que les autres, et c'est à regret que je me vois forcé de l'adresser à

l'auteur. Je n'ai pas sous les yeux la collection complète du *Conservateur littéraire* et de la *Muse française*; mais je dois signaler au public l'altération du premier et du dernier paragraphe dans le morceau qui concerne André Chénier. Dans les pages publiées en 1819 sur l'interprète harmonieux de Mlle de Coigny, on lisait au commencement :

« Un jeune homme, élevé au milieu du siècle des idées nouvelles, de ce siècle remarquable par tant d'erreurs brillantes, s'attache servilement sur la trace des maîtres. Egaré par un excès de modestie, comme tant d'autres par un excès d'orgueil, loin de chercher une renommée prématurée, il se livre à des études solitaires; les encouragemens de quelques amis lui suffisent, il traverse son siècle également inconnu à la gloire et à la critique. Tout à coup il tombe avant le temps : Je n'ai rien fait pour la postérité, dit-il; du moins a-t-il fait assez pour sa gloire, en montrant ce qu'il aurait pu faire.

« Tel fut André Chénier, jeune homme d'un véritable talent, auquel peut-être il n'a manqué que des ennemis. »

Voici les lignes substituées en 1834 :

« Un livre de poésie vient de paraître. Et quoique l'auteur soit mort, les critiques pleuvent. Peu d'ouvrages ont été plus rudement traités par *les connaisseurs* que ce livre. Il ne s'agit pas cependant de torturer un vivant, de décourager un jeune homme, d'éteindre un talent naissant, de tuer un avenir, de ternir une aurore. Non, cette fois, la critique, chose étrange, s'acharne sur un cercueil! pourquoi? en voici la raison en deux mots. C'est que c'est bien un poète mort, il est vrai, mais c'est aussi une poésie nouvelle qui vient de naître. Le tombeau du poète n'obtient pas grace pour le berceau de sa muse. »

On lisait dans les pages de 1819 cette phrase-ci qui ne se retrouve point dans les pages de 1834 :

« Cela ne veut point dire qu'il soit bon auteur, mais cela prouve du moins qu'il avait tout ce qu'il faut pour l'être, les idées; le reste est d'habitude. »

La dernière ligne publiée en 1819 est donnée comme une pensée de Voltaire. En 1834, la citation subsiste; mais l'indication de l'origine disparaît.

Sans doute ces modifications n'ont pas grande importance en elles-mêmes, mais, rapprochées de la préface de M. Hugo, elles acquièrent une valeur fâcheuse. Une fois convaincus par ces deux exemples que M. Hugo ne nous a pas donné ses pensées de 1819 à 1824 dans leur littéralité intégrale, nous sommes amenés naturellement à révoquer en doute la sincérité de ses railleries dédaigneuses sur ses premiers essais. Puisqu'il les a corrigés, sans doute il les estime plus haut qu'il ne dit. Il n'avait qu'un moyen de s'assurer notre indulgence, c'était de livrer le texte de ses premières pages tel qu'il est, sans le mutiler, l'enrichir ou le changer.

Il me reste à présenter sur ce morceau une remarque délicate et que je ne dois hasarder que sous la forme du doute. On sait que le *Conservateur littéraire* était rédigé par MM. Abel, Eugène et Victor Hugo. Or, dans l'exemplaire que j'ai sous les yeux, les pages sur André Chénier sont signées d'un E. Cette initiale se trouve reproduite dans la table du volume. N'est-il pas permis de craindre que ces pages n'aient été insérées par étourderie dans les volumes de 1834? Cette erreur, si d'aventure elle était réelle, ne pourrait entamer la gloire poétique de M. Victor Hugo; mais dans la série totale de ses œuvres ce serait un point bibliographique à éclaircir.

Et puis, pour dresser l'inventaire complet de ses tâtonnemens littéraires, M. Hugo n'aurait-il pas dû réimprimer plusieurs pièces de vers signées du nom de d'Auverney?

J'ai relu plusieurs fois le *Journal d'un révolutionnaire de* 1830 avec l'espoir de pénétrer les idées enfouies dans cette série de phrases détachées. J'avais peine à croire du premier coup que M. Hugo eût pris pour thème des questions politiques et sociales sans se résigner au souci de les étudier. Je répugnais à condamner sur une première impression ce cliquetis d'antithèses qui fait bien quelquefois jaillir comme une lumineuse et passagère étincelle les mots de peuple, de gouvernement, de lois, de justice, mais où l'œil le plus clairvoyant ne peut rien apercevoir de solide et de sérieux. Je l'avoue à regret, mais je ne puis pas ne pas l'avouer, je n'ai pas trouvé dans ces soixante pages un sentiment ou une pensée qui n'ait été depuis quatre ans développé en termes plus

précis par la polémique de la presse ou de la tribune. Je concevrais très bien qu'un esprit élevé eût le caprice de ramasser parmi les débris des querelles parlementaires un problème oublié et qui ne méritait pas de l'être, et qu'il se dévouât à *l'élucidation* laborieuse et patiente de toutes les faces diverses que ce problème peut présenter à la réflexion. Je concevrais très bien qu'il donnât à un thème déjà connu une valeur dialectique ou littéraire capable d'en assurer la durée. L'art d'écrire et la logique ont le privilége de rajeunir et de renouveler les choses les plus vieilles; mais ici, rien de pareil. MM. Carrel et Châtelain ont vingt fois posé, vingt fois résolu les questions soulevées par M. Hugo dans le *Journal d'un révolutionnaire*. Chacune de ces pensées inscrites jour par jour aurait tout au plus valu la peine d'être consultée, si l'auteur ne se fût laissé devancer par la presse, et s'il avait eu le courage de les approfondir pour les éclairer. Telles qu'elles sont, je n'en sais pas une qui mérite les honneurs de la publication.

J'éprouve le besoin de transcrire quelques-unes de ces pensées, afin que le public décide par lui-même de la justesse et de l'opportunité de mes critiques :

« *Août* 1830. Tout ce que nous voyons maintenant, c'est une aurore. Rien n'y manque, pas même le coq. »

Que signifie ce puéril rapprochement? Est-ce une mauvaise plaisanterie? est-ce une idée sérieuse? est-il possible de deviner l'intention cachée, je veux bien le croire, sous ce frivole entassement d'images?

« Pour beaucoup de raisonneurs à froid qui font après coup la théorie de la terreur, 93 a été une amputation brutale, mais nécessaire. Robespierre est un Dupuytren politique. Ce que nous appelons la guillotine n'est qu'un bistouri.

« C'est possible. Mais il faut désormais que les maux de la société soient traités, non par le bistouri, mais par la lente et graduelle purification du sang, par la résorption prudente des humeurs extravasées, par la saine alimentation, par l'exercice des forces et des facultés, et par le bon régime. Ne nous adressons plus au chirurgien, mais au médecin. »

La première partie de cette pensée se trouve exprimée en termes beaucoup plus intelligibles dans la préface des *Études historiques*

de M. de Chateaubriand. L'illustre auteur de *René* a traité sévèrement, mais justement, ces jeunes historiens optimistes qui absolvent à tout propos la nécessité des évènemens accomplis. Il a dit ce qu'il y avait à dire sur les panégyristes de la Convention; mais sa dédaigneuse raillerie n'a pas franchi les limites de la raison et du goût. M. Hugo n'a pas été si bien avisé. Toute la seconde partie de ce singulier paragraphe a l'air d'une gageure contre le sens naturel des mots et la simplicité aujourd'hui populaire des idées médicales. Robespierre et Dupuytren, l'échafaud et le bistouri, ne sont que des trivialités ridicules; et puis il n'est plus permis à cette heure d'établir une distinction entre la médecine et la chirurgie. Depuis les travaux de Haller et de Bichat, l'unité de la science médicale est désormais hors de doute. Il n'y a pas d'opérations praticables sans une connaissance complète de la physiologie de l'homme sain et de l'homme malade; il n'y a pas de médecine possible sans une étude précise et sans une courageuse application des procédés opératoires. Diviser par la pensée ce qui est uni dans la réalité, c'est une puérile ignorance. Que veulent dire ces humeurs extravasées qui se résorbent? En sommes-nous encore aux théories humorales du moyen-âge? Si cette énigme recèle dans ses entrailles une pensée nette et féconde, j'avoue humblement que ma sagacité ne peut atteindre si loin.

« *Septembre* 1850. Ne détruisez pas notre architecture gothique. Grace pour les vitraux tricolores! »

Quelle peut être la signification de ces deux lignes? Est-ce une apologie du droit au nom de l'art ou de l'art au nom du droit? Ou bien, n'est-ce pas tout simplement un jeu de mots oiseux et vide?

« Napoléon disait : Je ne veux pas du coq, le renard le mange. Et il prit l'aigle. La France a repris le coq. Or, voici tous les renards qui reviennent dans l'ombre à la file, se cachant l'un derrière l'autre : P. — derrière T. — V. derrière M. — *Eia! Vigila! Galle!* »

J'ai beau retourner dans tous les sens cet apologue satirique, je n'arrive pas à pénétrer la morale de la fable. Ma raison demeure indécise entre le coq, l'aigle et le renard. Je n'ose combattre l'avis de Napoléon, mais je n'ose m'y ranger; je laisse à de plus fins à prendre un parti.

« *Octobre* 1830. Les têtes comme celle de Napoléon sont le point d'intersection de toutes les facultés humaines. Il faut bien des siècles pour reproduire les mêmes accidens. »

Comment est-il arrivé à cette sentence d'éclore en octobre 1830 plutôt que l'année précédente ou l'année suivante? Je ne sais. Je n'aperçois pas la connexion intime qui unit ces idées, si toutefois ce sont des idées, à la date qui les a vues naître. Mais jugée absolument, sans tenir compte du lieu et de la date, que signifie cette sentence? Qu'est-ce que le point d'intersection de toutes les facultés humaines? D'aventure les facultés seraient-elles des lignes? Qu'est-ce que cette singulière géométrie cérébrale?

« *Décembre* 1830. Si le clergé n'y prend garde et ne change de vie, on ne croira bientôt plus en France à d'autre trinité qu'à celle du drapeau tricolore. »

Il n'y a rien à dire de cette menace.

« *Feuillets sans date*. Parmi les colosses de l'histoire, Cromwell, demi-fanatique et demi-politique, marque la transition de Mahomet à Napoléon. »

Je ne sais pas dans quelle histoire d'Europe M. Hugo a saisi cette transition de Mahomet à Napoléon par Cromwell. Si cette transition n'est pas juste, elle possède au moins le mérite de la nouveauté. A la vérité le penseur omet plusieurs points intermédiaires qui ne sont pas sans importance, tels par exemple que Charlemagne, Grégoire VII, Luther, Charles-Quint. C'est une belle chose que la simplicité; mais la simplicité n'est belle qu'autant qu'elle sert de vêtement à des idées vraies. Il n'y a de vraiment simple que les idées générales; il n'y a de vraiment général que les idées qui résument les faits. Dans l'ignorance ou l'omission des faits, il n'y a ni généralité ni simplicité; il y a tout au plus la caricature de ces deux caractères magnifiques de la pensée.

Je m'arrête ici. Je ne veux pas poursuivre plus loin l'analyse déjà trop longue peut-être d'un livre que M. Hugo, dans l'intérêt de sa gloire, n'aurait jamais dû tirer de la poussière où il gisait enseveli. Le courage me manque pour traiter avec sévérité un recueil qui ne mérite qu'un seul châtiment de la part de la critique, l'oubli et le silence. J'aurais voulu prouver, mais la chose est inutile, que la poésie des mots, si habile qu'elle soit, n'est pas une méthode de

raisonnement politique. Qui est-ce qui en doute après avoir lu les pensées que je viens de citer? Si M. Hugo, en publiant ce dernier livre, a cédé aux conseils de ses amis, il doit se repentir dès à présent de sa docilité. Il se dit tous les soirs dans les salons de Paris mille choses plus sérieuses et plus dignes de souvenir que les pages dont je viens de parler. Après avoir écouté seconde par seconde les pulsations de sa pensée, après avoir porté si haut l'adoration et le culte de soi-même, il ne reste plus qu'une chose à faire : c'est de prendre à toutes les heures de la journée la silhouette de son ombre.

Espérons que les *poésies politiques* de M. Hugo donneront un démenti public à ces deux derniers volumes. Espérons qu'il trouvera, pour traduire les impressions politiques qu'il a éprouvées depuis quatre ans, des vers qui ne soient pas seulement magnifiques par la forme, mais qui le soient aussi par la pensée, et souhaitons-lui de ne pas bluter à l'avenir ses pages oubliées pour en composer un recueil pareil à celui-ci.

GUSTAVE PLANCHE.

POÈTES MODERNES

DE LA FRANCE.

XI.

CHATEAUBRIAND.

MÉMOIRES.

Nous sommes dans un temps où tout se hâte, se divulgue, et où la parole n'attend pas. L'événement d'hier est déjà de la chronique, de la poésie ou de l'histoire; l'œuvre de demain s'anticipe impatiemment, et la curiosité la dévore. On a goûté, le matin, ce qui fait l'objet d'un souvenir, et avant le soir on le raconte, on le chante.

Et pourquoi ne le raconterait-on pas? pourquoi ne pas mettre en circulation jour par jour, pour ainsi dire, ce qui a instruit ou ému, ce qui a appris quelque chose sur l'état de la société ou sur la na-

ture particulière d'un génie? Nous subissons les inconvéniens du temps où nous vivons, ayons-en du moins les avantages. Qu'il en soit du monde moral comme il en est aujourd'hui de l'univers et du ciel physique. Les physiciens, les astronomes, les navigateurs observent et notent à chaque instant les variations de l'atmosphère, la latitude, les étoiles. Ces observations multipliées s'enchaînent, et leur ensemble aide à découvrir ou à vérifier des lois. Faisons quelque chose d'analogue dans le monde de l'esprit et de la société. Bien des détails précieux qui échapperaient, si on ne les saisissait au passage, et qui ne se retrouveraient plus, sont ainsi fixés, et pourront fournir d'imprévues conclusions à nos neveux, ou du moins, en vieillissant, en se colorant par le seul effet de la distance, ils leur deviendront poétiques et chers. Et quant à ce qui est beau, grand et décidément immortel, pourquoi hésiterait-on à le constater, à le saluer aussitôt qu'on le rencontre, et dans cet âge de rapidité, d'ennui, d'efforts avortés et d'espérances non encore mûres, pourquoi s'envierait-on une jouissance actuelle et une conquête certaine? Faut-il attendre qu'on soit loin de l'édifice, et séparé par la poussière et la foule, pour l'admirer?

Le mois passé (et de spirituelles indiscrétions l'ont déjà ébruité par mille endroits), quelques auditeurs heureux ont goûté une de ces vives jouissances d'imagination et de cœur qui suffisent à embellir et à marquer, comme d'une fête singulière, toute une année de la vie. Nous en étions, et après d'autres sur qui nous n'aurons que cet avantage, nous essaierons d'en dire quelque mot. C'était, comme on le sait, dans un salon réservé, à l'ombre d'une de ces hautes renommées de beauté auxquelles nul n'est insensible, puissance indéfinissable que le temps lui-même consacre et dont il fait une muse. La bonté ingénieuse surtout, si une fois elle a été unie à la beauté souveraine, et n'a composé avec elle qu'un même parfum, est une grace qui devient enchanteresse à son tour et qui ne périt pas. Dans ce salon, qu'il faudrait peindre, où tout dispose à ce qu'on y attend, dont la porte reste entr'ouverte sur le monde qui y pénètre encore, dont les fenêtres donnent sur le jardin clos et sur les espaliers en fleurs d'une abbaye, on a donc lu les mémoires du vivant le plus illustre, lui présent, mémoires qui ne paraîtront au jour que lui disparu. Silence et bruit lointain, gloire en

plein régnante et perspective d'un mausolée, confins du siècle orageux et d'une retraite ensevelie, le lieu de la scène était bien trouvé. Dans ce salon étroit, et qui était assez peu et assez noblement rempli pour qu'on se sentît fier d'être au cercle des préférés, il était impossible, durant les intervalles de la lecture, ou même en l'écoutant, de ne pas s'égarer aux souvenirs. Ce grand tableau qui occupe et éclaire toute la paroi du fond, c'est Corinne au cap Misène; ainsi le souvenir d'une amitié glorieuse remplit, illumine toute une vie. En face, cette branche toujours verte de fraxinelle ou de chêne qui, au milieu des vases grecs et des brillantes délicatesses, sur le marbre de la cheminée, tenait lieu de l'heure qui fuit, n'était-ce pas comme une palme de Béatrix rapportée par l'auteur d'Orphée, comme un symbole de ce je ne sais quoi d'immortel qui trompe les ans? De côté, sur ces tablettes odorantes, voilà les livres choisis, les maîtres essentiels du goût et de l'ame, et quelques exemplaires somptueux où se retrouvent encore tous les noms de l'amitié, les trois ou quatre grands noms de cet âge. Oh! que les admirables confidences étaient les bien venues dans ce cadre orné et simple où elles s'essayaient! Comme l'arrangement léger de cet art, dont il faut mêler le secret à toute idéale jouissance, n'ôtait rien à l'effet sincère et complétait l'harmonie des sentimens! Le grand poète ne lisait pas lui-même; il eût craint peut-être en certains momens les éclats de son cœur et l'émotion de sa voix. Mais si l'on perdait quelque accent de mystère à ne pas l'entendre, on le voyait davantage; on suivait sur ses vastes traits les reflets de la lecture comme l'ombre voyageuse des nuages aux cîmes d'une forêt. Celui qui fut tour à tour René, Chactas, Aben-Hamet, Eudore, l'Homère du jeune siècle, il était là, écoutant les erreurs de son Odyssée. Les plis de ce front de vieux nocher, la gravité de la tête du lion, l'amplitude des tempes triomphales ou rêveuses, ressortaient mieux dans l'immobilité. Tantôt sa main passait et se posait sur les paupières, comme pour plus de ressemblance avec ces grands aveugles qu'il a peints, et dont la face exprime le repos dans le génie; il dérobait quelque pleur involontaire. Tantôt son œil se rouvrait avec la flamme du jeune aigle, et ce regard humide et enivré jouait dans le soleil, dont quelque rayon, à travers le bleu des franges, le poursuivait obstiné-

ment. Et cette noble tête se détachant ainsi derrière le lecteur dans la bordure du tableau de Corinne, tableau un peu trop rapproché de nous, je me disais : « Enfant, de tels fonds ont surmonté longtemps et dominé nos rêves. Staël! Chateaubriand! les voilà devant nous, l'une aussi présente, l'autre aussi dévoilé qu'ils peuvent l'être, unis tous les deux sous l'amitié vigilante d'un même cœur. Entrons bien dans cette pensée. Respirons, respirons sans mélange la poésie de ces pages où l'intimité s'exhale à travers l'éclat. Embrassons, étreignons en nous ces rares momens, pour qu'après qu'ils auront fui, ils augmentent encore de perspective, pour qu'ils dilatent d'une lumière magnifique et sacrée le souvenir. Cour de Ferrare, jardins des Médicis, forêt de pins de Ravenne où fut Byron, tous lieux où se sont groupés des génies, des affections et des gloires, tous Edens mortels que la jeune postérité exagère toujours un peu et qu'elle adore, faut-il tant vous envier? et n'enviera-t-on pas un jour ceci? »

C'est en 1800 que M. de Chateaubriand entra du premier pas dans la gloire. Rien de lui n'était connu jusque-là; l'*Essai sur les Révolutions*, publié en Angleterre, n'avait nullement pénétré en France; quelques articles du *Mercure* et les promesses de M. de Fontanes présageaient depuis plusieurs mois aux personnes attentives un talent nouveau, quand le *Génie du Christianisme* remplit l'horizon de ses subites clartés. Cet incomparable succès, au début, conféra à M. de Chateaubriand un caractère public, comme écrivain; sa triple influence, religieuse, poétique et monarchique, commença dès lors. Toute sa destinée ultérieure dut se dérouler sous cette majestueuse inauguration et à partir de cette colonne milliaire que surmontait une croix. La religion, la poésie, la monarchie, durant ces trente années, dominèrent, chacune plus ou moins, selon les circonstances, dans cette vie qui marcha comme un long poème. Mais il y eut bien des inégalités nécessaires et des interruptions qui furent peu comprises des esprits prosaïques et soi-disant positifs. Cette dévotion éloquente, cette invocation au christianisme du sein d'une carrière d'honneurs, de combats politiques ou de plaisirs, cette rêverie sauvage, cette mélancolie éternelle de René se reproduisant au sortir des guirlandes et des pompes, ces cris fréquens de liberté, de jeunesse et d'avenir, dans

la même bouche que la magnificence chevaleresque et le rituel antique des rois, c'en était plus qu'il ne fallait pour déconcerter d'honnêtes intelligences qui chercheraient difficilement en elles la solution d'un de ces problèmes, et qui prouveraient volontiers, d'après leur propre exemple, que l'esprit est matière, puisqu'il n'y tient jamais qu'une seule chose à la fois. Depuis quelques années pourtant, l'unité de cette belle vie de M. de Chateaubriand s'était suffisamment dessinée; sauf quelques brusques détails, la ligne entière du monument était appréciée et applaudie. Littérairement, il n'y avait qu'une voix pour saluer le fondateur, parmi nous, de la poésie d'imagination, le seul dont la parole ne pâlissait pas dans l'éclair d'Austerlitz. Après le XVIIIe siècle, qui est en général sec, analytique, incolore; après Jean-Jacques, qui fait une glorieuse exception, mais qui manque souvent d'un certain velouté et d'épanouissement; après Bernardin de Saint-Pierre, qui a bien de la mollesse, mais de la monotonie dans la couleur, M. de Chateaubriand est venu, remontant à la phrase sévère, à la forme cadencée du pur Louis XIV, et y versant les richesses d'un monde nouveau, les études du monde antique. Il y a du Sophocle et du Bossuet dans son innovation en même temps que le génie vierge du Méchascébé: Chactas a lu Job et a visité le grand Roi. On a comparé heureusement ce style aux blanches colonnes de Palmyre; ce sont en effet des fûts de style grec, mais avec les lianes des grands déserts pour chapiteaux. Et puis, comme dans le Louis XIV, un fonds de droit sens mêlé même au faste, de la mesure et de la proportion dans la grandeur. En osant la métaphore comme jamais on ne l'avait fait en français avant lui, M. de Chateaubriand ne s'y livre pas avec profusion, avec étourdissement; il est sobre dans son audace; sa parole, une fois l'image lancée, vient se retremper droit à la pensée principale, et il ne s'amuse pas aux ciselures ni aux moindres ornemens. Le fond de son dessin est d'ordinaire vaste et distinct, les bois, la mer retentissante, la simplicité lumineuse des horizons; et c'est par là qu'on le retrouve surtout homérique et sophocléen.

M. de Chateaubriand apparaît donc littérairement comme un de ces écrivains qui maintiennent une langue en osant la remuer et la rajeunir. Toute l'école moderne émane plus ou moins directement

de lui. Dans son application à la politique, et dans l'*Itinéraire* de son voyage en Orient, il a si bien su proportionner son style à la nature des sujets, que c'est aujourd'hui l'opinion universelle qu'il y a chez lui une seconde manière, une seconde portion de son œuvre qui est irréprochable. Mais comme ce mérite d'être *irréprochable* tient surtout en ce cas-là à un moindre déploiement poétique, je persiste à le préférer dans sa complète, et, si l'on veut, inégale manière.

Politiquement, le rôle de M. de Chateaubriand n'est pas moins, à peu près unanimement, apprécié aujourd'hui. Sauf quelques mots, quelques écarts dus à la tourmente des temps et aux engagemens de parti, on le voit constamment viser à une conciliation entre la liberté moderne et la légitimité royale. La liberté de la parole et de la presse est, en quelque sorte, l'axe fixe autour duquel sa noble course politique a erré. Et puis, d'époque en époque, on rencontre dans la vie publique de M. de Chateaubriand de ces actes d'honneur désintéressé et de généreuse indignation qui font du bien au cœur parmi tant d'égoïsmes prudens et d'habiles indifférences. Cette faculté électrique qui, lors de l'assassinat du duc d'Enghien, le porta instantanément à briser avec le gouvernement coupable, ne l'a pas abandonné encore; elle est chez lui restée irrésistible et entière comme son génie. Elle ne l'a pas trompé surtout dans sa relation de guerre et de mépris contre un gouvernement venu le dernier et déjà le plus avilissant. Nous n'entendons pas ici précisément parler des deux brochures politiques de M. de Chateaubriand; nous en serions fort mauvais juge, incapable que nous nous trouvons, par suite d'habitudes anciennes et de convictions démocratiques, d'entrer dans la fiction des races consacrées et des dynasties de droit. Nous serions même fort tenté de croire que l'illustre écrivain n'a lancé ces manifestes que par engagement de position, par sentiment de point d'honneur, et comme on irait galamment sur le pré pour une cause à laquelle on se dévoue plutôt qu'on y croit. Mais ce que nous aimons sans réserve dans l'attitude actuelle de M. de Chateaubriand, ce qui nous le montre bien d'accord avec lui-même, avec son tempérament de loyauté et de liberté, c'est son irrémédiable dégoût de tout régime peureux, ignoble, qui suit sa cupidité sous l'astuce, et qui parfois devient même cy-

nique dans ses actes ou dans ses aveux. Cette faculté d'indignation honnête, ce sens d'énergie palpitante et involontaire que rien n'attiédit, et qui se fait jour, après des intervalles, à travers le factice des diverses positions, est une marque distinctive de certaines ames valeureuses, et constitue une forte portion de leur moralité. On aime à retrouver ce ressort chez des hommes également haut placés, chez M. de Lamennais comme chez M. de Chateaubriand. Dans le jeune parti républicain, M. Carrel est l'organe d'un sentiment non moins vivace et incorruptible.

Religieusement, il ne tombe plus à l'esprit de personne de chicaner M. de Chateaubriand sur quelques désaccords qui pouvaient faire le triomphe et la jubilation de l'abbé Morellet, de Ginguené, de Marie-Joseph Chénier. Ces honorables représentans ou héritiers du XVIIIe siècle ne soupçonnaient pas la grande révolution morale qui allait s'opérer dans les esprits des générations naissantes. M. de Chateaubriand en a donné l'éclatant signal. Le premier, il s'est retourné contre le XVIIIe siècle et lui a montré le bouclier inattendu, éblouissant de lumière, et dont quelques parties étaient de vrai diamant. Si tout, dans ce brillant assaut, n'était pas également solide, si les preuves qui s'adressaient surtout à des cœurs encore saignans et à des imaginations ébranlées par l'orage ne suffisent plus désormais, l'esprit de cette inspiration se continue encore; c'est à l'œuvre et au nom de M. de Chateaubriand que se rattache le premier anneau de cette renaissance. Et pour ce qui est des contradictions, des luttes, des alternatives entre cet esprit chrétien une fois ressaisi et le monde avec ses passions, ses doutes et ses combats, qui de nous ne les a éprouvées en son cœur? qui de nous, au lieu de prétendre accuser et prendre en défaut la sincérité de celui qui fit *René*, n'admirera, ne respectera en lui ce mélange de velléités, d'efforts vers ce qu'on a besoin de croire, et de rentraînemens vers ce qui est difficile à quitter? M. de Chateaubriand, qui a eu l'initiative en tant de choses, l'a eue aussi par ses orages intérieurs et par les vicissitudes de doute et de croyance qui sont aujourd'hui le secret de tant de jeunes destinées. « Quand les semences de la religion, dit-il en un endroit de ses Mémoires, germèrent la première fois dans mon ame, je m'épanouissais comme une terre vierge qui, délivrée de ses ronces, porte sa première moisson.

Survint une bise aride et glacée, et la terre se dessécha. Le ciel en eut pitié, il lui rendit ses tièdes rosées; puis la bise souffla de nouveau. Cette alternative de doute et de foi a fait long-temps de ma vie un mélange de désespoir et d'ineffables délices. » Voilà en ces deux mots l'histoire religieuse d'une ame qui est le type complet de beaucoup d'ames venues depuis. Quand M. de Chateaubriand ne confesserait pas cette lutte dans ses Mémoires, on en retrouverait l'empreinte continuelle dans sa vie, et elle y répand une teinte de mélancolie et de mystère qui en achève la poétique beauté.

Mais quoique la destinée de M. de Chateaubriand, depuis l'année où elle apparaît avec le siècle sur l'horizon, se manifeste, s'explique et resplendisse d'elle-même suffisamment, il y a bien des endroits inégaux, des transitions qui manquent, des effets dont les causes se doivent rechercher. Il y a surtout avant cette gloire publique, avant ce rôle d'apologiste religieux, de publiciste bourbonien, de poète qui a chanté sa tristesse et qui s'est revêtu devant tous de sa rêverie; il y a, avant cela, trente longues années d'études, de travaux, de secrètes douleurs, de voyages et de misères; trente années essentielles et formatrices, dont les trente suivantes ne sont que le développement ostensible et la conséquence, j'oserai dire, facile. Or, comment ignorer cette première et féconde moitié d'une belle vie? On veut tout savoir sur le point de départ des grandes ames avant-courrières. M. de Chateaubriand avait déjà parlé dans des notes, dans des préfaces, çà et là, de cette époque antérieure; mais les détails épars ne se liaient pas et laissaient champ aux incertitudes. Un livre, par lui publié à Londres en 1797, l'*Essai sur les Révolutions*, était la source la plus abondante et la plus native où l'on pût étudier cette jeunesse confuse. En lisant l'*Essai*, on y voit quelles connaissances nombreuses, indigestes, avait su amasser le jeune émigré; quelle curiosité érudite et historique le poussait à la fois sur tous les sujets qu'il a repris dans la suite; quelle préoccupation littéraire était la sienne; quel respect pour tout ce qui avait nom d'homme de lettres, pour Flins, par exemple, qu'il cite entre Simonide et Sanchoniaton. On y voit une haute indifférence politique, un bien ferme coup-d'œil sur des ruines fumantes, une appréciation chaleureuse,

mais souvent équitable, des philosophes ou des personnages révolutionnaires; il m'arrive à chaque page, en lisant l'*Essai*, d'être de l'avis du jeune homme contre l'auteur des notes que je trouve trop sévère et trop prompt à se condamner. Le scepticisme de l'*Essai* n'a rien de frivole; c'est un désenchantement amer, une douleur de ne pas croire, c'est le souffle de cette bise sombre dont tout-à-l'heure il a été parlé. Le deuxième volume renferme un chapitre *aux Infortunés*, dans lequel, à travers les conseils et les règles de conduite que l'auteur essaie de déduire, on lit toute l'histoire de sa vie d'émigration et de sa noble pauvreté : « Je « m'imagine, s'écrie-t-il, que les malheureux qui lisent ce cha- « pitre le parcourent avec cette avidité inquiète, que j'ai souvent « portée moi-même dans la lecture des moralistes, à l'article des « misères humaines, croyant y trouver quelque soulagement. Je « m'imagine encore que, trompés comme moi, ils me disent : Vous « ne nous apprenez rien; vous ne nous donnez aucun moyen « d'adoucir nos peines; au contraire, vous prouvez trop qu'il « n'en existe point. O mes compagnons d'infortune! votre re- « proche est juste; je voudrais pouvoir sécher vos larmes, mais il « vous faut implorer le secours d'une main plus puissante que « celle des hommes. Cependant ne vous laissez point abattre; on « y trouve encore quelques douceurs parmi beaucoup de calamités. « Essaierai-je de vous montrer le parti qu'on peut tirer de la con- « dition la plus misérable? peut-être en recueillerez-vous plus de « profit que de toute l'enflure d'un discours stoïque. » Et suivent alors les conseils appropriés : fuir les jardins publics, le fracas, le grand jour; le plus souvent même ne sortir que de nuit; voir de loin le réverbère à la porte d'un hôtel, et se dire : Là, on ignore que je souffre; mais ramenant ses regards sur quelque petit rayon tremblant dans une pauvre maison écartée du faubourg, se dire : Là, j'ai des frères. Voilà ce qu'on trouve, après tant d'autres pages révélatrices, dans l'*Essai*. Mais jusqu'ici cette œuvre de jeunesse était restée en dehors du grand monument poétique, religieux et politique de M. de Chateaubriand, et n'était pas comprise, pour ainsi dire, dans la même enceinte. Les notes que l'auteur y avait jointes, écrites en 1826, et dans un esprit de justification religieuse et monarchique, servaient à séparer l'*Essai* de ce qui a suivi plu-

tôt qu'à l'y rattacher. C'est aux *Mémoires* qu'il appartenait de tout reprendre dans une unité plus vaste, et de représenter avec accord l'entière ordonnance de cette destinée.

L'idée de M. de Chateaubriand, écrivant ses Mémoires, a été de se peindre sans descendre jusqu'à la confession, mais en se dépouillant d'une sorte de *convenu* inévitable qu'imposent les grands rôles joués sur la scène du monde : c'est une des raisons qui le portent à n'en vouloir la publication qu'après lui. Dans les pages datées de 1811, comme dans celles de 1833, l'auteur de la grande tentative chrétienne et monarchique se sent toujours, mais il ne se pose pas en travers. Rien n'y jure avec les opinions du passé, mais rien ne s'y asservit. Le poète, comme René, a repris solitude et puissance; il est rentré dans sa libre personnalité. Il y a telle page de 1833 qui ressemble plus à telle page de l'*Essai* que tout ce qui a été écrit dans l'intervalle : les rayons du couchant rejoignent l'aurore.

Ce serait, on le sent, aborder les *Mémoires* de M. de Chateaubriand par un bien étroit côté, que d'y chercher simplement un récit explicatif qui comblerait les lacunes biographiques et aiderait à compléter une psychologie individuelle. De ses *Mémoires*, M. de Chateaubriand a fait et a dû faire un poème. Quiconque est poète à ce degré, reste poète jusqu'à la fin; et quoiqu'il écrive en face de la réalité, il la transgresse toujours; il ne lui est pas donné de redescendre. Mais, chemin faisant, au milieu des peintures et des caractères, des récits enjoués ou des idéales rêveries, les indications abondent : on y sent passer les secrets voilés; on saisit surtout cette continuité morale du héros, qui s'étend du berceau jusqu'à la gloire, qui persiste de dessous la gloire jusqu'à la tombe. Et c'est là, je le dirai, ce qui m'a le plus profondément attaché au milieu de la beauté et de la grandeur vraiment épiques de l'ensemble.

Noble vie, magnanime destinée, à coup sûr, que celle qui se trouve tout naturellement et comme forcément amenée à produire l'épopée de son siècle, en se racontant elle-même, tant elle a été mêlée à tout, à la nature, aux catastrophes, aux hommes, tant son rôle extérieur a été grand, bien qu'elle ait gardé plus d'un mystère ! Oh! quand je m'échappe quelquefois à parler du factice

inévitable des rôles humains ; quand j'ai l'air de me plaire à la pure réalité, ce n'est pas que je me dissimule les misères et les petitesses de celle-ci; ce n'est pas que je méconnaisse le mérite et la force des entreprises. En présence surtout de l'œuvre et de la vie de M. de Chateaubriand, j'ai senti combien il sied à la faculté puissante, au génie, d'enfanter de longues espérances, de se proposer de grands buts, d'épouser d'immenses causes. A trente ans, d'ordinaire, le premier cours naturel de la jeunesse s'affaiblit. A s'en tenir au point de vue de la stricte réalité, on sait déjà les inconvéniens de toute chose, le néant des amitiés, le revers des enthousiasmes, l'insuffisance des doctrines stoïques et altières. Si l'on demeure à ce point de vue stérile, il n'est aucune raison pour se remuer davantage, et l'on cesse toute action confiante et suivie à l'âge même où le génie déploie la sienne. Mais le génie, lui, invente; il se suscite de magnifiques emplois. Pour remonter la vie à partir de ce point où le premier torrent de jeunesse ne pousse plus, il évoque, il embrasse dans son temps quelque vaste pensée religieuse, sociale, politique même, comme ces machines un peu artificielles à l'aide desquelles on remonte les grands fleuves. Il se crée une succession indéfinie d'espérances, d'efforts renaissans et de jeunesses. Qu'il atteigne ou non tel ou tel but en particulier, qu'importe? Quand sa marche est loyale et fidèle à certaines règles, il ne faillit pas. Il enflamme derrière lui des émulations généreuses et des passions qui régénèrent; il est pour beaucoup dans toutes les nobles pensées de ses contemporains et du jeune avenir.

Les Mémoires de M. de Chateaubriand, au point où ils en sont aujourd'hui, se composent de deux ensembles distincts. Le premier ensemble, dont la rédaction remonte à 1811 et s'achève en 1822, comprend les trente premières années de sa vie jusqu'en 1800. Le second ensemble, dont la rédaction est de 1833, comprend les deux voyages de M. de Chateaubriand à Prague, le voyage à Venise, les diverses relations avec la famille royale déchue, dans cette même année. L'illustre auteur s'occupe en ce moment, je pense, à completer cette dernière partie de sa narration par l'histoire des deux ou trois années écoulées entre juillet 1830 et son premier départ pour Prague. Ces deux ensem-

bles, dont l'un est entièrement terminé et dont l'autre va l'être, figurent en quelque sorte, deux ailes égales à l'extrémité d'un même monument. Le corps intermédiaire du récit, les trente années de l'Empire et de la Restauration ne sont encore tracées que par endroits et ne présentent pas, à l'heure qu'il est, une ligne ininterrompue et définitive. Quelle qu'en soit l'importance, au reste, dans le plan de l'édifice, on peut provisoirement concevoir cet espace entre les deux ailes rempli par le *Génie du Christianisme*, *les Martyrs*, l'*Itinéraire*, la *Monarchie selon la Charte*, les *Études historiques*, tous palais différens de date et de style, mariant heureusement leur diversité, et composant un Louvre ou plutôt un Fontainebleau merveilleux, comme l'a dit quelque part M. Magnin à propos des *Études historiques* en particulier. Par le seul fait que l'époque antérieure à la vie publique est terminée jusqu'en 1800, que l'époque postérieure à la retraite politique est tout près d'être terminée d'une façon non moins définitive, nous tenons donc dès à présent un monument sans exemple, et dont l'aspect, même dans cet état inachevé, simule quelque chose d'accompli. Mais bientôt derrière ce *Génie du Christianisme*, ces *Martyrs*, cette *Monarchie selon la Charte*, tous ces palais, disons-nous, qui meublent l'intervalle, bientôt s'élèvera un autre monument de forme imprévue qui les enceindra; M. de Chateaubriand s'entend à la grande architecture.

En essayant ici d'introduire un peu le lecteur dans ce que nous avons récemment recueilli, dans cet Alhambra de nos souvenirs, notre embarras est extrême, nous l'avouons. Que faire de tant de richesses encore jalouses! Nous ne savons comment modérer notre mémoire. Nous aurons tort d'être trop inexact, et tort aussi d'être trop fidèle. Nous craignons, en mêlant trop du nôtre aux confidences du poète, de les altérer; en les offrant vives, telles qu'elles se sont gravées en nous, de les trahir.

En 1811, à Aulnay, dans cette Vallée-aux-Loups où il a écrit l'*Itinéraire*, *Moïse*, *les Martyrs*, près de ces arbres de tous les climats, qui lui rappellent les Florides ou la Syrie, et si petits encore qu'il leur donne de l'ombre quand il se place entre eux et le soleil, M. de Chateaubriand, au comble de sa gloire, au plus haut de la montagne de la vie, profitant des derniers jours de calme avant

les orages politiques qu'il pressent, se retourne un matin vers le passé et commence la première page de ses Mémoires. Il est né à Saint-Malo, d'une famille noble, des anciens Chateaubriand de Beaufort qui se rattachent aux premiers comtes, ensuite ducs de Bretagne. Il discute cette généalogie, il nous y intéresse : « Mais « n'est-ce pas là, se dit-il, d'étranges détails, des prétentions mal « sonnantes dans un temps où l'on ne veut que personne soit le « fils de son père? Voilà bien des vanités à une époque de progrès, « de révolution? » Non pas; dans M. de Chateaubriand, le chevaleresque est une qualité inaliénable; le gentilhomme en lui n'a jamais failli, mais n'a jamais été obstacle à mieux. Béranger se vante d'être du peuple, M. de Chateaubriand revendique les anciens comtes de Bretagne; mais tous les deux se rencontrent dans l'idée du siècle, dans la république future, et ils se tendent la main.

Cette idée de noblesse et d'antique naissance est surtout nécessaire pour expliquer le caractère et la physionomie du père de M. de Chateaubriand, de l'homme ardent, rigoureux, opiniâtre, magnanime et de génie à sa manière, dont toute la vie se passe à vouloir relever son nom et sa famille; espèce de Jean-Antoine de Mirabeau dans son âpre baronnie. Il faut voir le portrait ineffaçable de ce père dur et révéré, au nez aquilin, à la lèvre pâle et mince, aux yeux enfoncés et *pers* ou *glauques* comme ceux des lions ou des anciens barbares. Son silence redouté, sa tristesse profonde et morne, ses brusques emportemens et le rond de sa prunelle qui se détache comme une balle enflammée dans la colère, puis sa mise imposante et bizarre, la grandeur de ses manières, sa politesse seigneuriale avec ses hôtes quand il les reçoit tête nue, par la bise ou par la pluie, du haut de son perron, comme tout cela est marqué! Quelle touche à la fois fidèle et pieuse en son exactitude austère! Si le vieillard revivait, s'il se voyait ainsi retracé et immortel, comme on sent qu'il se reconnaîtrait! comme il s'enorgueillirait de sa propre vue et de son aspect inexorable! comme il se saurait gré de sa race! comme il bénirait ce fils dont il a contristé la jeunesse, et verserait sur lui une de ces rares larmes que sa joue sèche avait si vite dévorées!

A côté de cette haute figure, vient la mère de M. de Chateaubriand, fille d'une ancienne élève de Saint-Cyr, et sachant elle-

même par cœur tout *Cyrus*. Femme élégante de manières, cultivée d'esprit, soupirante et silencieuse, elle souffre aussi de la sévérité absolue du maître, et partage la tristesse refoulée des siens plutôt qu'elle ne la console. Ceux qui cherchent dans les parens des grands hommes la trace et la racine des vocations éclatantes, ceux qui demandent aux mères de Walter Scott, de Byron et de Lamartine le secret du génie de leurs fils, remarqueront ce caractère à la fois mélancolique et cultivé de Mme de Chateaubriand; ils auraient à remarquer aussi que deux des sœurs du poète, et l'une particulièrement, ont laissé des pages touchantes; qu'un de ses oncles paternels, prêtre, faisait des vers, et qu'un autre oncle paternel vivait à Paris, voué aux recherches d'érudition et d'histoire. Il y a toujours quelques ébauches naturelles préexistant aux apparitions sacrées.

François-Auguste de Chateaubriand naquit donc à Saint-Malo, rue des Juifs, dans une maison voisine de celle où devait naître quelques années plus tard M. de Lamennais; il était le dernier de dix enfans, dont six vécurent, quatre sœurs et un frère, l'aîné de tous. Il eut titre le Chevalier; son frère, le comte de Combourg (car le père de M. de Chateaubriand avait racheté l'ancienne terre de Combourg du maréchal de Duras) était destiné à être conseiller au parlement de Rennes; le chevalier devait entrer, suivant l'usage des cadets en Bretagne, dans la marine royale. En attendant, on le mit en nourrice au village de Plancoët; il s'attacha fort à sa bonne nourrice, la *Villeneuve*, qui seule le préférait; il s'attacha d'une amitié bien délicate, en grandissant, à la quatrième de ses sœurs, négligée comme lui, rêveuse et souffrante, et qu'il nous peint d'abord l'air malheureux, maigre, trop grande pour son âge, attitude timide, robe disproportionnée, avec un collier de fer garni de velours brun au cou, et une toque d'étoffe noire sur la tête. Voilà celle pourtant qui plus tard brillera si poétique et si belle, dont le front pâle se nuancera de toute sérieuse pensée, qu'il comparera muette et inclinée à un Génie funèbre, et qui sera pour lui la Muse, quand, dans une des promenades au grand mail, il lui parlera avec ravissement de la solitude, et qu'elle lui dira d'une voix de sœur qui admire : « Tu devrais peindre cela. »

La grand'mère maternelle du chevalier habitait à l'*Abbaye*, ha-

meau voisin de Plancoët, avec une vieille sœur non mariée, Mlle de Boisteilleul. Il y avait dans la maison d'à côté trois vieilles filles nobles qui venaient chaque après-midi faire la partie de quadrille, averties de l'heure précise par un double coup de pincette que Mlle de Boisteilleul frappait sur la plaque de la cheminée. Jamais intérieur en apparence insignifiant n'a pris plus de vie sous un pinceau et une expression plus pénétrante. Si, dans le portrait de son père, M. de Chateaubriand n'a rien à envier aux Van-Dick, aux Vélasquès et aux vieux maîtres espagnols; si, dans le portrait de sa sœur enfant, il a égalé quelque jeune fille gauche et finement ingénue de Terburg, il n'est comparable en cet endroit qu'à la grace exquise et familière de Wilkie. Mais, quand il vient à se rappeler que cette société, la première qu'il ait remarquée, est aussi la première qui ait disparu à ses yeux; quand il montre la mort dépeuplant par degrés cette maison heureuse, une chambre qui se ferme et puis une autre, et le quadrille de l'aïeule devenu impossible, faute des partners accoutumés, il touche alors à une corde de sensibilité intime dont ses *Mémoires* nous rendent plus d'un tendre soupir. Mais cela tourne bientôt à la gravité solitaire et à la mélancolique grandeur qui est le fond de cette nature de René : « Vingt fois depuis cette époque, dit-il, j'ai fait « la même observation, vingt fois des sociétés se sont formées et « dissoutes autour de moi. Cette impossibilité de durée et de lon- « gueur dans les liaisons humaines, cet oubli profond qui nous « suit, cet invincible silence qui s'empare de notre tombe et s'é- « tend de là sur notre maison, me ramènent sans cesse à la néces- « sité de l'isolement. Toute main est bonne pour nous donner le « verre d'eau dont nous pouvons avoir besoin dans la fièvre de la « mort. Ah! qu'elle ne nous soit pas trop chère! car comment « abandonner sans désespoir la main que l'on a couverte de baisers, « et que l'on voudrait tenir éternellement sur son cœur? »

A côté de la maison calme et bénie de l'aïeule, il y a Monchoix, le joyeux et turbulent manoir de l'oncle, plein de chasseurs, de fanfares et de festins. Combourg ne vient que plus tard. Le chevalier est encore à Saint-Malo, luttant contre les vagues, aux prises avec ses jeunes compagnons, battu ou battant tour à tour. Les impressions sérieuses de la religion agissent cependant; on le relève

du vœu que sa nourrice avait fait pour lui, et le prêtre qui l'exhorte lui parle de ses ancêtres, et de Palestine et de pélerinage. Aux fêtes saintes, aux stations, il est à la cathédrale avec les autres enfans de son âge. Le jour baisse, les petites bougies sont allumées tout contre les heures où chacun suit l'office; on chante le *Tantùm ergò*: « Je voyais, dit-il, les cieux ouverts, les anges offrant notre « encens et nos vœux à l'Eternel; je courbais mon front; il n'était « point encore chargé de ces ennuis qui pèsent si horriblement, « qu'on est tenté de ne plus relever la tête, lorsqu'on l'a inclinée « aux pieds des autels. »

Nous avons entendu dire quelquefois à certaines gens, de bonne volonté d'ailleurs, à propos de cette tristesse de plusieurs grands poètes, et de M. de Chateaubriand en particulier : Qu'a-t-il? Pourquoi tant de tristesse et d'ennuis? Tout, dans la gloire du moins et dans le concert des louanges, ne lui sourit-il pas? Et lui-même, si par hasard nous le rencontrons sous les ormes de son boulevard, n'a-t-il pas fleur à la main et jeunesse légère, et si nous le saluons, toute la grace du sourire? Allez; ces grands soucis de poète ne sont que feinte. — Bonnes gens, qui ne concevez pas qu'on puisse agréablement vous sourire, et n'en pas moins sentir le néant et l'interterminable ennui de toute chose! C'est la duchesse-mère d'Orléans qui a dit, je crois, de son fils le régent, qu'il était *né ennuyé*. Ce mal originel d'ennui puisé au ventre de la mère, qui tourne chez les uns en vice et en folies déréglées, tourne chez les autres en poésie et en génie; mais la douleur se cache sous la beauté. Enfant, (et je me sers à dessein d'expressions ravies), tout devient passion en attendant la passion même; tout s'épuise, tout se dévore, avant d'être cueilli et touché. On est, comme le frère d'Amélie, égaré et possédé du démon de son cœur. Viennent les délices tant désirées; elles n'ont qu'un jour, une heure à peine. Il y a des natures fatales qui portent plus aisément que d'autres, autour d'elles, le vertige et le désenchantement : Jupiter qui s'approche consume Semelé. Puis voilà qu'on en est à la fuite des ans; la jeunesse alors (et c'est toujours avec les expressions dérobées au poète, avec la plume échappée au cygne, que j'écris de lui), la jeunesse rentre au cœur, et quittant l'écorce, les dehors déjà moins fleuris, elle s'enferme en un sein orageux qu'elle continue de troubler. On est tenté de

s'écrier comme l'auteur des Mémoires, dans une mélancolie cuisante : « Allons-nous-en avant d'avoir vu fuir nos amis et ces années que le poète trouvait seules dignes de la vie : *vitâ dignior ætas.* Ce qui enchante dans l'âge des liaisons devient dans l'âge délaissé un objet de souffrance et de regret. On ne souhaite plus le retour des mois rians à la terre; on le craint plutôt. Les oiseaux, les fleurs, une belle soirée de la fin d'avril, une belle nuit lunaire commencée le soir avec le premier rossignol, achevée le matin avec la première hirondelle, ces choses qui donnent le besoin et le désir du bonheur, vous tuent ! » Et cela n'empêche pas cependant, tant la nature de l'homme est mobile et associe les contraires, de sourire gaîment à quelque réveil de mai, de sortir par la petite porte de son parc avec une fleur encore humide de rosée, de sourire d'un air de fête au passant qu'on aimerait éviter peut-être, au jeune homme qui rougit et salue, et dont cette rencontre va enflammer la journée. Parce que chaque soir revient funèbre et sombre, chaque matinée de soleil ne nous rend-elle pas un peu de vrai printemps?

Si j'osais adresser un seul reproche à quelques rares endroits de cette douleur presque innée que je comprends et que j'admire, ce ne serait pas de s'exagérer et de se surfaire, ce serait de se croire plus unique au monde, plus privilégiée en amertume qu'elle ne l'est en effet. Certes nulle vie n'a été plus traversée, semée sur plus de mers, sillonnée de plus de sortes d'orages; et quand, après tant d'incomparables vicissitudes, on porte sa douleur sans fléchir, comme ces personnages de rois et d'empereurs qui, outre leur diadème de gloire au front, portent un globe dans la main, on en mesure mieux tout le poids. Mais ce poids, pour être d'ordinaire plus obscurément porté, n'en pèse pas moins aujourd'hui sur bien des cœurs. Le mal du solitaire René, en retranchant même ce qui a été de contagion et d'imitation, est assez endémique en ce siècle; la famille est nombreuse, je le crois, qui l'invoque tout bas comme l'aîné des siens. Quand René jette ses regards sur une foule, sur ce désert d'hommes comme il l'a appelé, il peut s'écrier sans crainte, ainsi que s'écriait l'infortuné dans l'*Essai* à la vue des petites lumières des faubourgs : *Là, j'ai des frères !* frères moins glorieux sans doute, plus infirmes, moins honorés des grands coups du sort.

Mais n'est-ce pas en fait de douleur surtout qu'il est vrai de dire avec M. Ballanche : « Tout se passe au fond de notre cœur, et c'est notre cœur seul qui donne à tout l'existence et la réalité. »

Pendant qu'il joue au bord de la mer à Saint-Malo, le chevalier de Chateaubriand a pour ami d'enfance un compagnon espiègle, hardi et provocateur, qui exerce un grand empire sur lui, et à qui il attribue, comme à une étoile jumelle, une influence mystérieuse et superstitieuse sur sa destinée. C'est ce même Gesril qui, devenu plus tard officier de marine, périt à l'affaire de Quiberon. L'action était finie, et les Anglais continuaient de canonner. Gesril, à la nage, s'approche des vaisseaux, crie aux Anglais de cesser le feu, leur annonçant le malheur et la capitulation. On le voulut sauver en lui filant une corde : « Je suis prisonnier sur parole, » s'écrie-t-il du milieu des flots; et il revient à terre, où il est fusillé avec Sombreuil. — Gesril, vous êtes mort en héros, vous avez égalé Régulus et surpassé d'Assas; et qui connaît votre nom cependant? Vous étiez jusqu'ici comme ces héros tombés avant Agamemnon, et qui ont manqué de poète sacré! Mais non; vous avez joué, enfant, avec le poète, vous l'avez poussé aux combats de pierre avec les autres enfans de la plage, vous l'avez enhardi sur les pentes glissantes des rochers; il vous suivait comme une bannière, et votre charme héroïque l'enchaînait déjà. Gesril, vous voilà sauvé de l'oubli! Si le poète est capricieux de nature, s'il lui plaît parfois d'immortaliser des chimères, des êtres rencontrés à peine, des jeunes filles dont il ne sait le nom et auxquelles il sourit comme la fée, le poète aussi est reconnaissant; il prend dans la nuit l'ami qu'il préfère, et il lui dresse un trône. Voyez plus tard comme il couronnera Fontanes pour l'avoir deviné et aimé! Le poète redore les renommées amies qui pâlissent; il ressuscite et crée le héros qu'on ignore. Toute gloire humaine est chanceuse, mais c'est la Muse encore qui trompe le moins.

Mis au collége, à Dol, où il apprend Bezout, où il sait par cœur toutes ses tables de logarithmes depuis 1 jusqu'à 10,000, où il fait des vers latins si coulamment que l'abbé Egault, son préfet, le surnomme l'*Elégiaque*, le chevalier revient passer ses vacances non plus à Saint-Malo, mais à Combourg. On n'arrive à ce château mystérieux que peu à peu, par intervalles, moyennant des des-

criptions graduelles, ménagées, qui disposent à l'émotion. A ce collége de Dol, la troisième année de séjour fut marquée par la révolution d'ame et de sens qu'amena la puberté. Un *Horace* non châtié et le livre des *Confessions mal faites* tombèrent aux mains du jeune homme; il entrevoyait d'une part la volupté flatteuse avec ses secrets incompréhensibles, de l'autre la mysticité délirante apprêtant des flammes et des chaînes. « Si j'ai peint plus tard avec « vérité, dit-il, les entraînemens de cœur mêlés aux syndérèses « chrétiennes, je l'ai dû à cette double connaissance simultanée. » Le quatrième livre de l'*Enéide*, les volumes de Massillon où sont les sermons de l'*Enfant prodigue* et de la *Pécheresse*, ne le quittaient pas. Chacun reconnaîtra dans ces tableaux quelques traits de sa propre enfance. Mais quelle pudeur de pinceau! quelle chasteté de ton dans ce trouble et dans ces chaudes haleines! A côté du penchant voluptueux, voilà tout aussitôt l'idée de l'honneur qui s'éveille: « car, ainsi que le remarque le poète, les passions ne viennent jamais seules; elles se donnent la main comme les Furies ou comme les Muses. » L'honneur donc, et nous citons toujours, l'honneur, cette exaltation de l'ame qui maintient le cœur incorruptible au milieu de la corruption, ce principe réparateur près du principe dévorant, allume en cette jeune ame un foyer qui ne va plus s'éteindre, et qui sera peut-être son principal autel. Il y a là, à ce sujet, la délicieuse histoire d'un nid de pies déniché malgré les défenses de l'abbé Egault; l'abbé furieux se venge en condamnant au fouet le coupable. On trouve également dans Rousseau l'histoire d'une condamnation injuste au fouet; mais Rousseau la subit, et de la main de Mlle Lambercier, avec des sentimens d'une énergie concentrée, violente, toutefois un peu souillée, si l'on s'en souvient. Ici la différence des natures se déclare. Le chevalier résiste, il se défend, il obtient capitulation; il reste intact, et son honneur, même d'enfant, peut marcher la tête haute, pur d'affront.

La première communion faite, le chevalier de Chateaubriand va de Dol achever ses études au collége de Rennes, où il hérite du lit du chevalier de Parny, où il devient condisciple de Moreau et de Limoëlan. De Rennes, il va ensuite à Brest où il reste quelques mois au milieu des constructions navales comme Télémaque à Tyr, mais sans Mentor. Ses instincts de voyageur se déploient et s'ir-

ritent en présence de cette mer naufrageuse, son idole, dit-il, et son image. Il est admirable surtout, quand, remontant le torrent qui se jette dans le port, jusqu'à un certain coude, et ne voyant plus rien qu'une vallée étroite et stérile, il tombe en rêverie; et si le vent lui apporte alors le bruit du canon d'un vaisseau qui met à la voile, il tressaille et pleure. Mais par un de ces reviremens inexplicables de la vie, au lieu de rester à Brest pour y attendre l'heure des longs voyages, il en part un matin subitement et arrive à Combourg.

Cette fois, nous sommes bien à Combourg pour y rêver à loisir. Le chevalier déclare qu'il renonce à la marine; on décide qu'il achèvera ses études à Dinan et qu'il embrassera l'état ecclésiastique; mais Dinan est à quatre lieues de Combourg, et il revient perpétuellement à ce gîte austère et chéri jusqu'à ce qu'on s'accoutume à l'y laisser à demeure. Sa plus jeune et mélancolique sœur, reçue chanoinesse, reste aussi à la campagne, en attendant de passer d'un chapitre dans un autre.

Ici commence toute une vie de René autre que celle que nous connaissons, avec le même fonds pourtant d'inquiétude et de rêve; un René plus réel et non moins idéal, aussi romanesque, aussi attachant sans catastrophe et sans le malheur d'Amélie. On sait tous les personnages du château, on sait jusqu'aux lieux où couchent les domestiques dans la grosse tour ou dans les souterrains. On voit çà et là, l'hiver, venir de rares hôtes à cheval avec le porte-manteau en croupe; ce sont ceux que le père reçoit tête nue sur le perron. Ils content à souper leurs guerres de Hanovre; ils couchent dans le grand lit d'honneur de la Tour du Nord; et le lendemain matin, on les voit chevauchant par la neige sur la chaussée solitaire de l'étang. L'humeur du père redouté devient plus taciturne et plus insociable avec l'âge; il ne sort qu'une fois l'an, à Pâques, pour aller entendre la messe à l'église paroissiale de Combourg. Il redouble la solitude autour de lui dans sa solitude, il disperse sa famille et ses serviteurs aux quatre tourelles du château. Les soirs d'automne, dans le vaste salon, vêtu d'une robe de ratine blanche, la tête couverte d'un haut bonnet roide et blanc, il se promène à grands pas; si la mère, le chevalier et sa sœur, qui sont assis immobiles, échangent quelques mots, il dit en passant, d'un ton

sévère : « De quoi parliez-vous? » et l'on n'entend plus rien bruire, jusqu'à ce que, le coup de dix heures arrêtant brusquement sa marche, il se retire dans son donjon. Alors il y a un court moment d'explosion de paroles et d'allégement. Mme de Chateaubriand elle-même y cède, et elle entame une de ces merveilleuses histoires de revenans et de chevaliers, comme celle du sire de Beaumanoir et de Jehan de Tintiniac, dont le poète nous reproduit la légende dans une langue créée, inouie.

Cette langue du moyen-âge, qui se trouve condensée, refrappée en cet endroit avec un art et une autorité dont on ne peut se faire idée, laisse çà et là des traces énergiques dans tout le courant du récit de M. de Chateaubriand. L'effet est souvent heureux, de ces mots gaulois rajeunis, mêlés à de fraîches importations latines, et encadrés dans des lignes d'une pureté grecque, au tour grandiose, mais correct et défini. Le vocabulaire de M. de Chateaubriand dans ces Mémoires comprend toute la langue française imaginable et ne la dépasse guère que parfois en deux ou trois mots que je voudrais retrancher.

Retiré le soir dans son donjon à part, le jeune homme, plein des légendes et du génie du lieu, commençait à son tour une poétique incantation; il évoquait sa *Sylphide*. Qu'était cette Sylphide? c'était le composé de toutes les femmes qu'il avait entrevues ou rêvées, des héroïnes de l'histoire ou du roman, des châtelaines du temps de Galaor ou des Armides; c'était l'idéal et l'allégorie de ses songes; c'est quelquefois sans doute, le dirai-je? un fantôme responsable, un nuage officieux, comme il s'en forme aux pieds des déesses. Il la suivait, cette Sylphide, dans les prairies, sous les chênes du grand mail, sur l'étang monotone où il restait bercé durant des heures; il lui associait l'idée de la gloire. « Elle était pour lui la vertu lorsqu'elle accomplit les plus nobles sacrifices; le génie, lorsqu'il enfante la pensée la plus rare. » Il y a à travers cela d'impétueux accens sur le désir de mourir, de passer inconnu sous la fraîcheur du matin. « L'idée de n'être plus, s'écrie-t-il, « me saisissait le cœur à la façon d'une joie subite; dans les erreurs « qui ont égaré ma jeunesse, j'ai souvent souhaité de ne pas sur- « vivre à l'instant du bonheur. Il y avait dans le premier succès « de l'amour un degré de félicité qui me faisait aspirer à la des-

« truction. » On retrouve un sentiment tout semblable dans Atala pendant la tempête; dans Velléda sur le rocher. Mais à quel propos ici ces désirs de mourir, ce cri égaré d'une félicité en apparence sans objet? Quand j'entendais lire ces obscurs et murmurans passages, il me semblait sentir un parfum profond comme d'un oranger voilé.

Triste, dégoûté de tout, voyant sa sœur peu heureuse, sa mère peu consolante, craignant son père au point que, si au retour de ses courses sauvages il l'apercevait assis sur le perron, il se fût laissé tuer plutôt que de rentrer au château, le chevalier essaya en effet de mourir; il s'enfonça dans un bois avec son fusil chargé de trois balles; l'apparition d'un garde l'interrompit. Il fit une maladie mortelle. Guéri, il était à Saint-Malo, près de passer aux Grandes-Indes, quand on le rappela pour un brevet de sous-lieutenant au régiment de Navarre. Il quitte son père pour la dernière fois.

Ces Mémoires sont de temps en temps entrecoupés par des prologues qui marquent les dates et les situations contrastantes où l'auteur les composa. En 1821, M. de Chateaubriand, ambassadeur à Berlin, continue le récit de cette vie de jeunesse. Plus tard, c'est ambassadeur à Londres, qu'il décrira les misères de son émigration. Le premier voyage à Paris, en compagnie de Mlle Rose, marchande de modes, qui méprise fort son vis-à-vis silencieux; l'entrevue avec le cousin Moreau, qui n'est pas le grand général, avec Mme de Châtenay, cette femme de douce accortise; l'amour de garnison pour Lamartinière, la présentation à Versailles, la journée de la chasse et des carrosses, tous ces riens plus ou moins légers du monde extérieur sont emportés avec une verve de pur et facile esprit à laquelle le sérieux poète ne s'était jamais nulle part aussi excellemment livré. On a pu remarquer parfois dans les pages graves de M. de Chateaubriand quelques mots aigus qui font mine de sortir du ton, et qu'un goût scrupuleux voudrait rabattre. Ces mots ne sont le plus souvent que de l'esprit, de la verve comique et mordante, mais qui ne se présente pas en ces endroits à l'état direct et simple. C'est une veine refoulée qui engorge légèrement, pour ainsi dire, un style de plus profonde couleur. Mais dans les pages dont nous parlons, cette veine heureuse

circule et joue au naturel; elle fertilise dans le talent de M. de Chateaubriand des portions encore inconnues.

A Paris, le jeune officier fait connaissance avec des gens de lettres, et négocie, à force d'habileté et d'appui, l'insertion d'une idylle dans l'*Almanach des Muses*. Parmi ces figures de gens de lettres si vivement éclairées en quelques mots, on voit Parny, « poète et créole, à qui il ne fallait que le ciel de l'Inde, une fon- « taine, un palmier, une femme, et dont la paresse n'était inter- « rompue que par ses plaisirs qui se changeaient en gloire. » On y voit Delille de Sales, le philosophe de la nature, « qui faisait en « Allemagne ses remontes d'idées. » On y trouve La Harpe, arrivant chez une sœur de M. de Chateaubriand, avec trois gros volumes de ses œuvres sous ses petits bras. Flins y obtient une part moins belle que dans l'*Essai*, mais très satisfaisante encore. Flins a beau être mort de toute la mort d'une médiocrité spirituelle; une goutte d'ambre est tombée sur son nom et le conserve; il y a quelque chose de lui enchassé dans la base de marbre de cette statue immortelle. Ginguené et Champfort sont les moins indulgemment traités. En relisant l'*Essai*, j'ai désiré un milieu plus juste entre la louange première et la sentence trop rigoureuse qui durera.

On est en 89; la politique gronde. Il y a un épisode développé sur les états de Bretagne, sur la constitution et les troubles de cette province : les lignes majestueuses de l'histoire apparaissent. Mirabeau, avec qui l'auteur a dîné plusieurs fois, et qu'il a souvent entendu, est peint de génie à génie. La vie confuse, remuée, enthousiaste, de ces années-là, s'anime devant nous. On suit les trois belles nièces de Grétry avec la foule dans les allées des Tuileries; on reconnaît la belle Mme de Buffon à la porte d'un club, dans le phaéton du duc d'Orléans.

C'est en cette année pourtant que le jeune homme assez indifférent à la politique, dévoré de l'instinct des voyages, voulant visiter la scène naturelle de ce poème des *Natchez* qu'il médite déjà, rêvant aussi la découverte du passage polaire, part pour l'Amérique, muni des conseils et des instructions de M. de Malesherbes dont son frère aîné est le petit-gendre. Un autre jour peut-être, si nous n'en avions pas trop dit cette fois, nous l'y suivrions. On y verrait les types de Mina et de Céluta, les deux Floridiennes.

Puis au retour, après le mariage, l'émigration; la guerre au siége de Thionville, les veilles nocturnes du camp qui ont servi à peindre celles d'Eudore dans *les Martyrs*; la blessure, le retour à Namur par les Ardennes où le poète, qui a ébauché déjà Atala et René, est près de mourir d'épuisement; Jersey, Londres; la vie de misère et de noble fierté, l'*Essai sur les révolutions*, l'histoire divine de Charlotte, et, à la nouvelle de la mort d'une mère pieuse, la pensée conçue, le vœu du *Génie du Christianisme*.

Quant à la seconde partie des *Mémoires*, nous aurions beaucoup à en dire, même en n'effleurant rien de toute la relation de Prague, de l'intérieur des princes déchus, ni de l'entrevue avec Mme de Berry. Mais la route, les grands chemins seulement, les rêves du poète-ambassadeur, de Sterne-René, dans la vieille calèche autrefois construite à l'usage du prince de Talleyrand; mais les paysages de Bohême, les conversations avec la lune où tous les souvenirs reviennent et se jouent, tantôt dans une moquerie légère, tantôt dans une ivresse voluptueuse qui ranime, comme sous des baisers, les plus chers fantômes; mais Venise et la Zanzé de Pellico, et le Lido où l'enfant des mers salue avec amour ses vagues maternelles; mais Ferrare, et la destinée du Tasse qu'il marie à la sienne, comme un poème dans un poème; ce serait là matière à bien des réminiscences aussi, à bien des fuites sinueuses et des étincelles. Ne pouvant à loisir tout embrasser, nous finissons, pour donner idée des grandes perspectives qui s'y ouvrent fréquemment, par une citation sur l'avenir du monde, que la bienveillance de l'auteur nous a permis de détacher. Après avoir piloté assez péniblement le lecteur en vue de nos côtes inégales, nous arrivons avec lui à la haute mer, et nous l'y laissons.

AVENIR DU MONDE.

L'auteur, après avoir examiné la position sociale du moment, les fautes de tous les partis, etc., jette ainsi un regard sur la destinée du monde :

« L'Europe court à la démocratie. La France est-elle autre chose qu'une république entravée d'un directeur? Les peuples

grandis sont hors de page ; les princes en ont eu la garde-noble ; aujourd'hui les nations arrivées à leur majorité prétendent n'avoir plus besoin de tuteurs. Depuis David jusqu'à notre temps, les rois ont été appelés ; les nations semblent l'être à leur tour. Les courtes et petites exceptions des républiques grecque, carthaginoise, romaine, n'altèrent pas le fait politique général de l'antiquité, à savoir l'état monarchique normal de la société sur le globe. Maintenant la société entière quitte la monarchie, du moins la monarchie telle qu'on l'a connue jusqu'ici.

« Les symptômes de la transformation sociale abondent. En vain on s'efforce de reconstituer un parti pour le gouvernement absolu d'un seul : les principes élémentaires de ce gouvernement ne se retrouvent point ; les hommes sont aussi changés que les principes. Bien que les faits aient quelquefois l'air de se combattre, ils n'en concourent pas moins au même résultat, comme, dans une machine, des roues qui tournent en sens opposé, produisent une action commune.

« Les souverains se soumettant graduellement à des libertés nécessaires, se séparant sans violence et sans secousse de leur piédestal, pouvaient transmettre à leurs fils, dans une période plus ou moins étendue, leur sceptre héréditaire réduit à des proportions mesurées par la loi. La France eût mieux agi pour son bonheur et son indépendance, en gardant un enfant qui n'aurait pu faire des journées de juillet une honteuse déception ; mais personne n'a compris l'évènement. Les rois s'entêtent à garder ce qu'ils ne sauraient retenir ; au lieu de descendre doucement sur le plan incliné, ils s'exposent à tomber dans le gouffre ; au lieu de mourir de sa belle mort pleine d'honneurs et de jours, la monarchie court risque d'être écorchée vive : un tragique mausolée ne renferme à Venise que la peau d'un illustre général.

« Les pays les moins préparés aux institutions libérales, tels que le Portugal et l'Espagne, sont poussés à des mouvemens constitutionnels. Dans ces pays, les idées dépassent les hommes. La France et l'Angleterre, comme deux énormes béliers, frappent à coups redoublés les remparts croulans de l'ancienne société. Les doctrines les plus hardies sur la propriété, l'égalité, la liberté, sont proclamées soir et matin à la face des monarques qui trem-

blent derrière une triple haie de soldats suspects. Le déluge de la démocratie les gagne; ils montent d'étage en étage, du rez-de-chaussée au comble de leurs palais, d'où ils se jetteront à la nage dans le flot qui les engloutira.

« La découverte de l'imprimerie a changé les conditions sociales; la presse, machine qu'on ne peut plus briser, continuera à détruire l'ancien monde, jusqu'à ce qu'elle en ait formé un nouveau : c'est une voix calculée pour le forum général des peuples. L'imprimerie n'est que la Parole, première de toutes les puissances : la Parole a créé l'univers; malheureusement le Verbe dans l'homme participe de l'infirmité humaine; il mêlera le mal au bien, tant que notre nature déchue n'aura pas recouvré sa pureté originelle.

« Ainsi, la transformation, amenée par l'âge du monde, aura lieu. Tout est calculé dans ce dessein; rien n'est possible maintenant hors la mort naturelle de la société, d'où doit sortir la renaissance. C'est impiété que de lutter contre l'ange de Dieu, de croire que nous arrêterons la Providence. Aperçue de cette hauteur, la révolution française n'est plus qu'un point de la révolution générale; toutes les impatiences cessent; tous les axiomes de l'ancienne politique deviennent inapplicables.

« Louis-Philippe a mûri d'un demi-siècle le fruit démocratique. La couche bourgeoise où s'est implanté le philippisme, moins labourée par la révolution que la couche militaire et la couche populaire, fournit encore quelque suc à la végétation du gouvernement du 7 août; mais elle sera tôt épuisée.

« Il y a des hommes religieux qui se révoltent à la seule supposition de la durée quelconque de l'ordre de choses actuel. « Il est, « disent-ils, des réactions inévitables, des réactions morales, en« seignantes, magistrales, vengeresses. Si le monarque qui nous « initia à la liberté a payé dans ses qualités le despotisme de « Louis XIV et la corruption de Louis XV, peut-on croire que la « dette contractée par *Égalité* à l'échafaud du roi innocent, ne « sera pas acquittée? *Égalité*, en perdant la vie, n'a rien expié : « le pleur du dernier moment ne rachète personne; larmes de la « peur qui ne mouillent que la poitrine, et ne tombent pas sur la « conscience. Quoi! la race d'Orléans pourrait régner au droit des « crimes et des vices de ses aïeux? Où serait donc la Providence?

« Jamais plus effroyable tentation n'aurait ébranlé la vertu, ac-
« cusé la justice éternelle, insulté l'existence de Dieu ! »

« J'ai entendu faire ces raisonnemens, mais faut-il en conclure que le sceptre du 9 août va tout-à-l'heure se briser? En s'élevant dans l'ordre universel, le règne de Louis-Philippe n'est qu'une apparente anomalie, qu'une infraction non réelle aux lois de la morale et de l'équité : elles sont violées, ces lois, dans un sens borné et relatif; elles sont suivies dans un sens illimité et général. D'une énormité consentie de Dieu, je tirerais une conséquence plus haute, j'en déduirais la preuve *chrétienne* de l'abolition de la royauté en France; c'est cette abolition même et non un châtiment individuel qui serait l'expiation de la mort de Louis XVI. Nul ne serait admis, après ce juste, à ceindre solidement le diadème : Napoléon l'a vu tomber de son front malgré ses victoires, Charles X malgré sa piété! Pour achever de discréditer la couronne aux yeux des peuples, il aurait été permis au fils du régicide de se coucher un moment en faux roi dans le lit sanglant du martyr.

« Une raison prise dans la catégorie des choses humaines peut encore faire durer quelques instans de plus le gouvernement-sophisme, jailli du choc des pavés.

« Depuis quarante ans, tous les gouvernemens n'ont péri en France que par leur faute : Louis XVI a pu vingt fois sauver sa couronne et sa vie; la république n'a succombé qu'à l'excès de ses crimes; Bonaparte pouvait établir sa dynastie, et il s'est jeté en bas du haut de sa gloire; sans les ordonnances de juillet, le trône légitime serait encore debout. Mais le gouvernement actuel ne paraît pas devoir commettre la faute qui tue; son pouvoir ne sera jamais suicide; toute son habileté est exclusivement employée à sa conservation : il est trop intelligent pour mourir d'une sottise, et il n'a pas en lui de quoi se rendre coupable des méprises du génie ou des faiblesses de la vertu.

« Mais après tout il faudra s'en aller : qu'est-ce que trois, quatre, six, dix, vingt années dans la vie d'un peuple? L'ancienne société périt avec la politique chrétienne, dont elle est sortie : à Rome, le règne de l'homme fut substitué à celui de la loi par César; on passa de la république à l'empire. La révolution se résume aujourd'hui en sens contraire; la loi détrône l'homme; on

passe de la royauté à la république. L'ère des peuples est revenue; reste à savoir comment elle sera remplie.

« Il faudra d'abord que l'Europe se nivelle dans un même système; on ne peut supposer un gouvernement représentatif en France et des monarchies absolues autour de ce gouvernement. Pour arriver là, il est trop probable qu'on subira des guerres étrangères, et qu'on traversera à l'intérieur une double anarchie morale et physique.

« Quand il ne s'agirait que de la seule propriété, n'y touchera-t-on point? restera-t-elle distribuée comme elle l'est? Une société où des individus ont deux millions de revenu, tandis que d'autres sont réduits à remplir leurs bouges de monceaux de pourriture pour y ramasser des vers, vers qui, vendus aux pêcheurs, sont le seul moyen d'existence de ces familles elles-mêmes autochthones du fumier, une telle société peut-elle demeurer stationnaire sur de tels fondemens au milieu du progrès des idées?

« Mais si l'on touche à la propriété, il en résultera des bouleversemens immenses, qui ne s'accompliront pas sans effusion de sang; la loi du sang et du sacrifice est partout: Dieu a livré son fils aux clous de la croix, pour renouveler l'ordre de l'univers. Avant qu'un nouveau droit soit sorti de ce chaos, les astres se seront souvent levés et couchés. Dix-huit cents ans depuis l'ère chrétienne n'ont pas suffi à l'abolition de l'esclavage; il n'y a encore qu'une très petite partie accomplie de la mission évangélique.

« Ces calculs ne vont point à l'impatience des Français: jamais, dans les révolutions qu'ils ont faites, ils n'ont admis l'élément du temps, c'est pourquoi ils seront toujours ébahis des résultats contraires à leurs espérances. Tandis qu'ils bouleversent, le temps arrange; il met de l'ordre dans le désordre, rejette le fruit vert, détache le fruit mûr, sasse et crible les hommes, les mœurs et les idées.

« Quelle sera la société nouvelle? Je l'ignore. Ses lois me sont inconnues; je ne la comprends pas plus que les anciens ne pouvaient comprendre la société sans esclaves produite par le christianisme. Comment les fortunes se nivelleront-elles, comment le salaire se balancera-t-il avec le travail, comment la femme parviendra-t-elle à l'émancipation complète? Je n'en sais rien. Jusqu'à présent la

société a procédé par *agrégation* et par *famille*; quel aspect offrira-t-elle lorsqu'elle ne sera plus qu'*individuelle*, comme elle tend à le devenir, comme on la voit déjà se former aux Etats-Unis? vraisemblablement *l'espèce humaine* s'agrandira, mais il est à craindre que *l'homme* ne diminue, que quelques facultés éminentes du génie ne se perdent, que l'imagination, la poésie, les arts, ne meurent dans les trous d'une société-ruche, où chaque individu ne sera plus qu'une abeille, une roue dans une machine, un atome dans la matière organisée. Si la religion chrétienne s'éteignait, on arriverait par la liberté à la pétrification sociale où la Chine est arrivée par l'esclavage.

« La société moderne a mis dix siècles à se composer; maintenant elle se décompose. Les générations du moyen-âge étaient vigoureuses, parce qu'elles étaient dans la progression ascendante; nous, nous sommes débiles parce que nous sommes dans la progression descendante. Ce monde décroissant ne reprendra de force que quand il aura atteint le dernier degré, d'où il commencera à remonter vers une nouvelle vie. Je vois bien une population qui s'agite, qui proclame sa puissance, qui s'écrie : « Je veux! je serai! à moi l'avenir! je découvre l'univers! On n'avait rien vu avant moi; le monde m'attendait; je suis incomparable. Mes pères étaient des enfans et des idiots. »

« Les faits ont-ils répondu à ces magnifiques paroles? Que d'espérances n'ont point été déçues en talens et en caractères! Si vous en exceptez une trentaine d'hommes d'un mérite réel, quel troupeau de générations libertines, avortées, sans convictions, sans foi politique et religieuse, se précipitant sur l'argent et les places comme des pauvres sur une distribution gratuite; troupeau qui ne reconnaît point de berger, qui court de la plaine à la montagne et de la montagne à la plaine, dédaignant l'expérience des vieux pâtres durcis au vent et au soleil! Nous ne sommes que des générations de passage; générations intermédiaires, obscures, vouées à l'oubli, formant la chaîne pour atteindre les mains qui cueilleront l'avenir . . . . . .

. . . . . .

« Respectant le malheur et me respectant moi-même, respectant ce que j'ai servi et ce que je continuerai de servir au prix du

repos de mes vieux jours, je craindrais de prononcer vivant un mot qui pût blesser des infortunes ou même détruire des chimères. Mais quand je ne serai plus, mes sacrifices donneront à ma tombe le droit de dire la vérité. Mes devoirs seront changés; l'intérêt de ma patrie l'emportera sur les engagemens de l'honneur dont je serai délié. Aux Bourbons appartient ma vie; à mon pays appartient ma mort. Prophète, en quittant le monde, je trace mes prédictions sur mes heures tombantes; feuilles séchées et légères que le souffle de l'éternité aura bientôt emportées.

« S'il était vrai que les hautes races des rois, refusant de s'éclairer, approchassent du terme de leur puissance, ne serait-il pas mieux, dans leur intérêt historique, que par une fin digne de leur grandeur, elles se retirassent dans la sainte nuit du passé avec les siècles ? Prolonger sa vie au-delà d'une éclatante illustration ne vaut rien; le monde se lasse de vous et de votre bruit; il vous en veut d'être toujours là pour l'entendre. Alexandre, César, Napoléon, ont disparu selon les règles de la gloire : pour mourir beau, il faut mourir jeune. Ne faites pas dire aux enfans du printemps : « Comment ! c'est là cette renommée, cette personne, cette race, à qui le monde battait des mains, dont on aurait payé un cheveu, un sourire, un regard, du sacrifice de la vie ! » Qu'il est triste de voir le vieux Louis XIV, étranger aux générations nouvelles, ne trouver plus auprès de lui, pour parler de son siècle, que le vieux duc de Villeroi ! Ce fut une dernière victoire du grand Condé en radotage, d'avoir, au bord de sa fosse, rencontré Bossuet : l'orateur ranima les eaux muettes de Chantilly; avec l'enfance du vieillard, il repétrit son adolescence; il rebrunit les cheveux sur le front du vainqueur de Rocroi, en disant, lui Bossuet, un immortel adieu à ses cheveux blancs. Hommes, qui aimez la gloire, soignez votre tombeau; couchez-vous-y bien; tâchez d'y faire bonne figure, car vous y resterez ! »

SAINTE-BEUVE.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE.

14 avril 1834.

Il est difficile, au moment où nous écrivons, de ne pas porter uniquement ses regards sur Lyon, où se livre depuis plusieurs jours cette longue et sanglante bataille offerte depuis quelques mois par le parti républicain au gouvernement de Louis-Philippe. A qui reprocher les cruelles provocations, les défis insultans, les projets d'oppression, les injures et les récriminations inutiles? A qui faire le procès en ce moment? Sera-ce au parti populaire, qui paie peut-être à cette heure de son sang, sur le pavé de Lyon, l'imprudence de sa conduite, ou au pouvoir ébranlé qui venait hier confesser du haut des tribunes des chambres son impéritie et son péril? On ne peut que gémir sur les tristes conditions de notre existence sociale, qui repose en des mains aussi frêles, sur le sort de tous les hommes de bonne foi, qui se trouvent placés dans l'alternative de soutenir un pouvoir qu'ils blâment, et dont les actes leur semblent funestes, ou de donner les mains à une commotion qui nous jetterait sous le coup de la force brutale la plus grossière. C'est là que nous a conduits l'habileté de nos hommes d'état.

Les avis et les remontrances n'ont pas manqué au pouvoir. Les do-

léances de ses partisans, les menaces significatives de ses ennemis, l'expérience du passé le plus instructif, l'abandon, la tiédeur des uns, la joie, l'impatience des autres, tout ce qu'un gouvernement doit observer et recueillir, s'était présenté pour l'éclairer dans sa route et lui annoncer le prochain avenir qui vient de se réaliser sous ses yeux. Il a tout repoussé, il a fermé les yeux, il les ferme encore, et, livré à sa sourde opiniâtreté, il refuse de rien entendre. Il semble qu'il se soit donné la mission de rétablir l'empire unique de la force que ni la Convention, ni Napoléon, n'ont pu fonder en France d'une manière durable. Napoléon est le modèle qu'on veut suivre en toutes choses; on n'excepte que les guerres qui l'ont renversé, et cependant on se plaît à jouer, comme lui, tout l'avenir sur une bataille.

C'est une habileté commune en fait de pouvoir, et bien cruellement déplorable, que celle qui se résout à coups de canon. La France est calme, avide de stabilité et de repos, lasse d'être ballottée d'une dynastie à l'autre, de s'user à soutenir de ses larges épaules les trônes fragiles qu'on lui donne à porter, comme les fardeaux qui se succèdent sur le dos d'une bête de somme. Elle veut vivre enfin, vivre pour elle, cultiver son champ, se livrer au travail qui lui donne l'aisance et la richesse, et pour arriver là, elle fait chaque jour mille sacrifices au pouvoir qui s'est engagé à lui procurer ces biens, sacrifices d'affection, d'ambition, de gloire. Elle tend ses mains vigoureuses à ce pouvoir débile, elle l'aide à marcher, elle le défend et le veille; elle vient aux chambres lui voter complaisamment des subsides, elle quitte sa demeure et passe les nuits, à sa porte, le fusil sur l'épaule, pour qu'il dorme en paix; elle accourt en masse dès qu'il se dit en péril, elle se fait même violence et se montre impitoyable quand il s'agit de réduire ses ennemis; elle lui donne tout enfin, son argent et son sang; elle lui cède même une partie de ses libertés pour qu'il assure au pays le repos et la paix, et cependant le pays ne peut les obtenir de lui.

Tandis que la France, représentée par toutes ses majorités, renonce à ses passions et à ses ambitions en faveur de la paix, le pouvoir ne songe qu'à satisfaire les siennes. Au lieu de calmer, il excite; les forces que le pays met à sa disposition pour contenir, il s'en sert pour provoquer, et la guerre qu'il évite au dehors avec tant de souplesse, au dedans il la demande avec ardeur. Ce serait un gouvernement glorieux et accompli s'il traitait avec l'étranger comme il traite avec la France, et s'il gardait pour son peuple une partie de la mansuétude qu'il prodigue à ses ennemis.

Lorsque les événemens de Lyon éclatèrent, l'année passée, il était évident que les ouvriers de Lyon se révoltaient pour une question industrielle; une fois maître, vainqueur, fort, puissant, le pouvoir ne devait-il

pas s'appliquer à concilier les deux classes ennemies qui peuplent cette grande ville. La France compte parmi ses plus dispendieuses institutions un ministère du commerce, ministère tout pacifique de sa nature; qu'a-t-on fait pour Lyon dans ce ministère? Les ouvriers étaient mécontens de leur situation; les octrois, les impôts municipaux pesaient cruellement sur eux et absorbaient une grande partie de leur salaire; a-t-on seulement daigné leur laisser entrevoir une diminution d'octrois? Non; on a préféré les faire menacer d'une destruction complète par les journaux ministériels. On se sentait au côté l'épée de la France, qu'elle a remise aux mains du roi de juillet pour assurer le repos de tous, et l'on s'en est servi pour frapper sur la tête de ceux qui réclamaient leur part de repos et de bien-être. C'est la réponse à tout; le pouvoir veut être fort, et il se fait brutal. A Lyon comme partout, il a repoussé des plaintes qu'il pouvait entendre sans s'abaisser, et son insouciance et son égoïsme ont changé en menaces ces humbles plaintes. Dès lors sans doute il était de son devoir de résister et d'opposer la vigueur à ces menaces, mais il était aussi de son devoir de les prévenir et de ne pas les faire naître, et ce devoir, nous ne craignons pas de dire qu'il ne l'a pas rempli. On a dit mille fois, et il faudra bien le croire, que le ministère compte faire ses campagnes d'Egypte et d'Italie dans les rues de Paris et de Lyon, pour imposer silence à ceux qui lui allèguent que ce n'est qu'après des victoires gagnées qu'on peut arriver à un pouvoir sans bornes.

On a beaucoup désapprouvé le projet de loi contre les associations, dont la promulgation est signalée par des événemens si funestes. Dans la position où s'est placé le pouvoir, nous ne saurions le blâmer d'avoir forgé cette arme pour se défendre, car il est certain que son existence est menacée par les associations politiques. Mais qui les a fait naître? Qui les a irritées? Qui les a grossies à ce point? N'est-ce pas le pouvoir qui a affecté tant de mépris pour les demandes, d'abord justes et raisonnables, de ces hommes sortis depuis, il faut le dire, de toutes les limites de la justice, de l'humanité et de la raison. C'est encore à la manie des batailles et des victoires que sont dus les désordres des associations et leur attitude menaçante. Le pouvoir crée, comme à plaisir, des ennemis et des conspirateurs, et au moment du danger, il tremble et appelle la France au secours, bien sûr qu'elle viendra le défendre. C'est ce qu'elle fait en ce moment. Les éloges que le ministère a donnés à l'armée de Lyon n'étaient pas nécessaires pour nous apprendre que l'armée ferait son devoir tout en gémissant de la tâche à laquelle on la condamne. A Paris, la masse de la population s'est montrée, comme partout, amie de l'ordre. Elle agirait encore ainsi, nous n'en doutons pas, même si le ministère obtenait les lois d'ex-

ception que semblaient annoncer samedi les ministres de l'intérieur et des affaires étrangères, en demandant le concours actif des chambres. Le pays est décidé à remettre au pouvoir toutes les armes qu'il demandera; c'est à lui de connaître celles qui le tueraient lui-même.

La tranquillité de Paris ne sera pas troublée, on doit l'espérer. Le bon sens et la fermeté de la population parisienne feront plus en cette circonstance que toutes les précautions du ministère et les harangues du général Bugeaud, qui a parcouru les casernes en exhortant les soldats à ne pas faire de quartier *dans le cas d'une bataille*. On se souvient de l'impatience et de l'audace que montrait dernièrement à la tribune M. Bugeaud : on eût dit un lansquenet demandant le carnage. Le langage de M. Bugeaud exprime cependant la pensée des hommes les plus avancés de son parti, mais dépouillée des formes et des précautions dont se revêtent les esprits fins qu'il trahit par sa rudesse.

La lettre suivante, que nous recevons de Lyon, prouve que cette malheureuse pensée a été transmise à la plupart des agens du pouvoir. Nous n'avons pas besoin de faire remarquer sous quelle triste impression elle a été écrite.

« Mon cher monsieur, c'est de l'hôtel de la Préfecture, c'est tout couvert de poussière et de poudre que je vous écris à la hâte ces quelques mots qui vous donneront une faible idée de la malheureuse position de notre ville. Je quitte à l'instant M. Gasparin, et faut-il vous le dire, je n'ai point trouvé en lui ce calme réfléchi, ce courageux sang-froid qui l'avait distingué en d'autres circonstances moins graves; le général Aymar m'a paru mieux en rapport avec la douleur des circonstances; il a assisté, lui, à ce déchirant spectacle, il a payé de sa personne, et voilà pourquoi sans doute il juge plus sainement notre position.

« Vous connaissez Lyon et sa position topographique; cette langue de terre qui s'étend si étroite entre les deux rivières et de l'autre côté de la Saône, ce quartier bâti d'étages sur étages où domine Fourvières; pour une armée régulière, rien n'est plus facile sans doute que de s'emparer des ponts et par conséquent d'être maître de la ville centrale et plate, et de débusquer des grandes places les ouvriers insurgés, quoique cependant encore des couloirs sombres, des passages tortueux puissent servir à la fusillade désespérée de petites troupes d'insurgés.

« Mais la position véritablement inexpugnable, c'est toute la partie de la ville formant en quelque sorte échelle et qui se trouve sur les rives de la Saône; de l'archevêché à Fourvières et sur toute la côte qui se prolonge le long de la rivière, il y aurait impossibilité, à moins de détruire de fond en comble toutes les maisons, de pénétrer dans ces véritables défilés de

montagnes où chaque rue est un rempart, chaque étage un retranchement. Aussi les insurgés sont-ils là maîtres de tout le terrain, et le général Aymar a bien jugé la position en se gardant de les faire attaquer. Lyon est donc aujourd'hui divisée en deux villes, l'une au pouvoir des ouvriers, l'autre sous l'autorité régulière du préfet; et une chose bizarre dans notre triste position, c'est qu'il y a impossibilité pour une partie de la ville comme pour l'autre de s'attaquer mutuellement. Si les ouvriers voulaient attaquer les ponts et venir encore dans la ville plate, ils seraient infailliblement repoussés, car ici l'artillerie peut jouer et l'armée se déployer; et du côté de l'archevêché, l'armée ne peut faire un mouvement en avant, car elle s'engagerait dans les défilés dont je vous ai parlé, en éprouvant des pertes énormes. Nous avons donc deux gouvernemens, l'un auquel préside M. Gasparin, l'autre que domine je ne sais quel nouveau Spartacus qui surgira là pour faire ses conditions, s'il ne triomphe pas, car enfin cela ne peut durer; et ce qu'espérent les hommes sages, ceux-là surtout qui, comme moi, désirent le maintien de l'ordre actuel, c'est qu'une transaction loyalement exécutée vienne mettre un terme au sanglant chaos qui gronde sur nos têtes.

« Je viens d'en causer avec M. Gasparin, et c'est un malheur de le dire, je ne sais quels ordres reçoivent les fonctionnaires du gouvernement; mais jamais il ne sort de leur bouche que ces paroles dominatrices : « Soumission absolue, point de conditions ! » On croit par là faire de la force et l'on n'aboutit qu'à prolonger les conflits déplorables; n'est-ce pas assez de sang répandu ? faut-il pour le triomphe d'une idée ou d'un système s'égorger jusqu'au bout ? J'ai fait observer à M. Gasparin qu'il fallait attendre les ordres de Paris pour s'engager plus avant dans la lutte; plus le préfet a eu de reproches à se faire dans le principe, en ne déployant pas assez de vigueur lors du jugement des mutuellistes, plus il veut aujourd'hui racheter son pardon par ses appareils de sévérité inflexible. Moi qui connais bien la position, je crois qu'il faut user avec les ouvriers de beaucoup de ménagemens; ils peuvent, quand ils le voudront, dévaliser celles des maisons qui sont sous leur domination absolue, et par conséquent se maintenir long-temps dans la position qu'ils se sont faite. D'un autre côté, les ouvriers du Rhône, de St.-Etienne peuvent s'armer et accourir d'un moment à l'autre, et ces hommes hardis peuvent imprimer à la sédition un caractère tellement grave qu'elle compromette le gouvernement. Éclairez donc le pouvoir d'en haut pour qu'il arrête ses fougues de zèle qui sont aussi un désordre.

« Pardonnez-moi le peu de suite qui règne dans mes idées. Je ne souhaite pas que vous ayez jamais le triste spectacle que nous avons sous

les yeux, vos journées de juillet ne sont rien en comparaison, et ce qu'il y a de triste, c'est que rien n'est fini encore. Dieu sauve la France! »

Il est à peu près certain que les évènemens de Lyon se termineront encore sans que le désordre et ces scènes cruelles se répandent au loin. On sait maintenant à quoi s'en tenir sur d'autres nouvelles qui avaient été répandues dans le dessein d'augmenter l'agitation; ces nouvelles auront déjà vieilli et seront oubliées quand nous livrerons notre feuille à la publicité, et sans doute Lyon sera pacifié. Mais quelle pacification, et quelle paix le ministère aura donnée à cette malheureuse ville!

Il sera temps alors de parler du nouveau ministère; mais jusque-là on ne peut songer qu'à Lyon, on ne peut parler que de Lyon et de ses désastres. Qui songe aujourd'hui à M. Persil, quoique la nomination de M. Persil au ministère de la justice soit un fâcheux indice pour le pays, et peut-être une nouvelle cause de désordre? Les débats du ministère, les intrigues de la recomposition ministérielle, les refus de l'amiral Duperré et de l'amiral Jacob, qui ont nécessité la nomination de l'amiral Roussin au poste occupé par M. de Rigny; la retraite forcée du duc de Gaëte et de M. Barbé-Marbois, remplacés à la banque et la cour des comptes par M. d'Argout et par M. Barthe; toutes ces choses s'absorbent dans le grand évènement de Lyon, et nous aurions mauvaise grâce à nous appesantir sur ces misères.

Nous devons cependant parler de M. d'Argout, car nous avons à lui rendre justice. Le dernier acte de M. d'Argout dans le conseil a été, nous dit-on, de demander une exception dans l'application de la nouvelle loi, pour toutes les associations littéraires, religieuses et industrielles, que M. d'Argout voulait dispenser d'une autorisation. Cette louable proposition, repoussée par la majorité, a hâté la retraite de M. d'Argout. Une telle manière d'interpréter la loi des associations ne pouvait s'accorder avec la pensée de son auteur, M. Persil. M. d'Argout est déjà un homme dépassé dans le système. Qui sait si M. Persil lui-même ne le sera pas bientôt?

Sans doute il est déplorable que M. le duc de Gaëte, l'une de nos plus anciennes capacités industrielles, ait été si violemment arraché du gouvernement de la banque pour faire place à M. d'Argout; mais nous n'avons pas oublié le mécontement qui accueillit la nomination de M. de Gaëte à ce poste, occupé alors par M. Laffitte. M. Laffitte remplissait depuis plusieurs années les fonctions de gouverneur de la banque, il les remplissait gratuitement, et il avait renoncé, avec une générosité bien rare, au traitement de 100,000 francs auquel il avait droit. M. le duc de Gaëte accepta la place et le traitement qui fut réduit depuis à 60,000. Nous

prenons assurément beaucoup de part à sa disgrâce, mais il pourra se consoler en songeant que celle de M. Laffitte ne fut pas moins brusque ni plus méritée.

Les événemens de Lyon nous ont presque fait oublier ceux de Bruxelles, qui sont cependant bien faits pour alarmer les gouvernemens. Une sorte de régularité et d'ordre a présidé à ce pillage ou plutôt à ce saccage, car on ne cite pas le moindre vol de la part des assaillans. Le prince de Ligne, qui se trouvait à Paris, et qui est au moment d'épouser la fille du marquis de Traesegnies, venait de faire meubler avec beaucoup de somptuosité l'hôtel qu'il habitait à Bruxelles. Tous les meubles ont été mis en pièces, les glaces brisées, on n'a respecté que les tableaux. Le peuple, apprenant que ces tableaux ne pouvaient être remplacés, les laissa intacts, et alla porter le désordre plus loin. Les meneurs avaient une liste à la main, celle des souscripteurs pour les chevaux achetés au haras de Tervueren et envoyés au prince d'Orange. Ils entraient avec précaution dans les hôtels qui leur étaient désignés, s'informaient avec soin de l'appartement occupé par le souscripteur, et plaçaient des sentinelles pour empêcher le saccage des appartemens voisins. Seize maisons ont été dévastées de la sorte; elles étaient occupées par les plus grands seigneurs de la Belgique, alliés à toutes les grandes familles de l'Europe, et le traitement qu'ils ont éprouvé a causé la plus pénible impression à Paris et à Londres. Le gouvernement belge, formé d'après le nôtre, offre, comme lui, un mélange de faiblesse et de force dangereuse et inutile.

Plus tard, en un moment plus calme, nous dirons en détail toutes les intrigues qui ont précédé et suivi la recomposition du ministère, — s'il existe encore quand nous écrirons.

P. S. Comme nous l'avions prévu, les désordres n'ont pas été de longue durée. Les dernières nouvelles de Lyon annonçaient la fin des hostilités, et les troubles qui ont éclaté hier dans un des quartiers les plus populeux de Paris ont cessé ce matin, après quelques tentatives d'insurrection bien malheureuses pour ceux qui les ont faites. On assure que les barricades élevées dans les rues Beaubourg et Quincampoix n'étaient défendues que par quelques hommes isolés; quoi qu'il en soit, la garde nationale et les troupes n'ont pas tardé à s'en rendre maîtres. — On parle aussi d'une tentative d'assassinat sur les princes, et d'un horrible massacre qui aurait eu lieu dans une maison d'où un coup de feu a été dirigé, dit-on, sur M. le duc d'Orléans. Nous en sommes encore aux rumeurs à ce sujet; mais nous avons la triste certitude que le sang français a été encore versé dans les rues de Paris. — Quand le pouvoir de juillet, si puissant aujourd'hui, songera-t-il, non plus à réprimer les rébellions, mais à les prévenir?

TOUT OU RIEN, par Paul Foucher (1). — Le jeune auteur dont nous annonçons ce récent ouvrage, en a écrit déjà plusieurs autres en vers et en prose, dans lesquels, au milieu de beaucoup d'inégalités et de défauts propres à l'école moderne, on pouvait remarquer de vraies beautés et des traits d'une imagination vigoureuse. Comme M. Alfred de Musset, dont il est le contemporain, il a écrit tout au sortir du collége; mais sa maturité s'est plus fait attendre que celle du chantre de Don Paës et de la Camargo. L'inconvénient de ces productions précoces du talent, quand il ne se forme pas tout d'un coup, c'est de mettre le public dans le secret des efforts et des essais par lesquels on passe; c'est d'achever ses études devant lui et de *doubler*, en quelque sorte, *sa rhétorique* hors du collége et sous des yeux moins bienveillans. Le public alors, quand il s'occupe de vous, arrive vite à une première opinion de laquelle il se défait ensuite malaisément. On a été ainsi sévère pour M. Foucher, et sa proche parenté avec un poète célèbre n'a servi qu'à mieux éclairer certains défauts d'imitation et d'exagération que tout jeune homme apporte dans sa première manière. Il a donc fallu à M. Foucher un grand fonds d'enthousiasme et une vraie inspiration intérieure pour triompher de ces ennuis que sa prompte imagination lui grossissait sans doute encore. Cependant il a persévéré, et de notables progrès d'observation et de style ont percé dans ses derniers volumes. Celui que nous annonçons exprime, dans un langage assez simple, et dont le défaut est de négligence parfois plutôt que de recherche, des situations touchantes et des sentimens étudiés sur la nature. L'action se passe en Angleterre, nous l'eussions mieux aimée chez nous, en France, à cause de la vérité plus réelle des mœurs : il est si difficile d'être fidèle, en écrivant, aux mœurs d'une nation étrangère, à moins de les avoir observées de très près. Pourtant rien ne nous a paru trop en dehors de la donnée anglaise dans le roman de M. Foucher. L'idée du livre est la double peinture d'une ame de femme douce, tendre, aimante, mais à la fois timorée, froide, et n'osant jamais rien qu'à demi, et, tout à côté, d'une ame de jeune homme, bouillante, passionnée, jalouse, exigeante, égoïste et sombre à la façon moderne. Ces deux caractères sont vrais, et celui de la femme, de miss Hannah, intéresse par les nuances même qui s'y succèdent et ne s'achèvent pas; tout homme a rencontré ainsi dans le monde quelque femme douce, sensible, aimante, mais jusqu'à un certain degré seulement, et méfiante d'ailleurs, craintive, cédant aux considérations mondaines, insuffisante. Le caractère du héros, sir James, est plus vrai qu'intéressant; ce jeune homme ombrageux, violent, déraisonnable,

(1) Un volume in-8°, chez Barba, rue Mazarine.

appelle sur sa tête et sur tout ce qui l'entoure un malheur qu'il crée par sa seule fantaisie. Il a l'*infini dans le cœur*, dit le romancier, il est organisé vivement pour aimer ; soit, mais il gouverne bien mal cette puissance intérieure; il a tout l'égoïsme aveugle de la passion, et jamais le sacrifice éclairé. Amoureux de miss Hannah, il la compromet d'abord par la fougue de ses manières ; quand elle a épousé lord Arthur, il la compromet par sa brusque invasion chez elle à l'heure de la nuit. Mais tout cela est de la fumée de première jeunesse, et je le lui pardonnerais. Une fois le divorce obtenu, une fois Hannah devenue sa femme, que ne sait-il être heureux? Il devient alors jaloux du passé; il se dévore en idée de ce qu'il n'a pas eu; il est poursuivi par un souvenir comme si c'était une crainte. Toute cette subtilité de tourment est bien décrite, mais sir James n'y gagne pas en intérêt; il lui manque une part de sacrifice et de désintéressement moral dans l'amour. L'auteur déclare en sa préface « que l'amour désintéressé est une vieille illusion qu'on ne saurait assez battre en brèche, et qu'une grande passion doit se composer, à la fois, de tous les sacrifices de ce qui est en son pouvoir et de toutes les exigences de ce qui est dans ses droits. » Il y a plus de pompe que de justesse dans cette maxime. Le désintéressement et le sacrifice dans l'amour sont éternels comme le véritable amour; comme lui, ils sont toujours rares. C'est parce que sir James est entièrement étranger à cette pensée, qu'il se conduit ainsi au gré de sa nature fougueuse, et que, tout vrai qu'il est, il ne charme pas. J'aurais voulu que l'auteur fît ressortir ce manque moral du héros. On demanderait aussi çà et là des scènes plus développées et reposées. Mais le livre est plein d'ailleurs d'observations assez profondes ou fines sur le cœur humain dans l'amour. Ainsi la première fois qu'Hannah congédie James, James anéanti sort; mais, en avançant vers la porte, il voit dans une glace le visage d'Hannah en pleurs. « A quoi tiennent les choses! Si dans ce moment James n'eût pas rencontré sur son passage cette glace qui lui montra le visage d'Hannah baigné de larmes, il ne fût pas revenu sur ses pas... Il fût sorti, et jamais peut-être n'eût cherché à revoir Hannah!... Mais une passion comme la sienne l'eût tué, dira-t-on, si elle n'avait été nullement partagée. — C'est précisément parce qu'elle ne se serait crue nullement partagée qu'elle aurait guéri. Le découragement est un sûr contre-poison contre toute grande passion, qui s'éteint faute d'espérance comme une lampe faute d'aliment. D'ailleurs, l'amour-propre blessé travaille perpétuellement à nous affranchir de liens qui humilient; c'est une lime qui agit sans cesse et qui nous délivre peu à peu de toutes les captivités morales. Ce qui est le plus fatal peut-être à toute ame vivement organisée pour aimer, c'est de rencontrer une affection

vraie et sympathique, mais timorée, qui l'arrête, qui la captive, mais qui ne la satisfasse pas. » Je citerai encore cette pensée : « Le moyen le plus simple de faire rougir un jaloux d'une injuste exigence, c'est de lui proposer ce qu'il n'ose demander, et ce que cependant il accepte toujours. » De telles observations morales annoncent certes un grand progrès vers la maturité du talent; et, sous ce rapport, le dernier roman de M. Foucher, malgré un reste d'inexpérience qui s'y trahit, mérite de sincères éloges.

— L'*Athénée* de Marseille, qui avait fourni, il y a quelques années, à M. J.-J. Ampère, la première occasion de produire en public son talent de professeur érudit et éloquent, a eu cette année, pour représentant et pour organe de la littérature moderne, un jeune poète dont le nom a été jusqu'ici moins connu que l'œuvre, et dont l'œuvre et le nom sont destinés à une publicité, à une renommée croissante. M. Brizeux, auteur du charmant et tendre poème de *Marie*, achève en ce moment à l'*Athénée* de Marseille une série de leçons sur la littérature et la poésie contemporaine; la nouveauté de ses vues, la délicatesse et la sûreté de ses jugemens y ont jeté un éclat plein de charme, qui lui a tout d'abord conquis son auditoire. Une nouvelle voie s'est ouverte à M. Brizeux à côté de son sentier poétique qu'il ne désertera point pour cela. Le voilà propre à enseigner, à expliquer par l'analyse, en même temps qu'à chanter et à peindre; il sera critique sans cesser d'être poète. Félicitons l'*Athénée* et le public de Marseille de savoir apprécier les leçons de ces ingénieux talens et de montrer une libéralité, si rare aujourd'hui, pour les études qui honorent; il y a de la Grèce dans ce goût-là.

— L'*Histoire de la réforme, de la ligue et du règne de Henri IV*, par M. Capefigue, est un de ces ouvrages d'érudition qui appelle un examen particulier que nous ferons prochainement. En attendant, il faut constater un fait, les immenses recherches, les sources nouvelles, les documens inédits puisés en Espagne, en Italie, dans les manuscrits de la bibliothèque royale à Paris, dans les bibliothèques de province, et qui donnent un aspect tout neuf à ces grandes luttes de la science et de l'esprit de liberté en Europe pendant le XVIe siècle. C'est quelque chose qu'un ouvrage puisé aux sources. Quant aux idées, aux systèmes, à la contexture du vaste drame historique qu'embrasse M. Capefigue, ils méritent une discussion sérieuse, et nous y reviendrons.

F. BULOZ.